MÉLANGES
DE LITTÉRATURE.

9396 m

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE;

PUBLIÉS PAR J. B. A. SUARD,

Membre et Secrétaire perpétuel de la Classe de la Langue et de la Littérature française, de l'Institut national de France.

TOME SECOND.

230327
9. 3. 29.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XII. (1803.)

PQ
139
S9
t. 2

VOYAGE
DE FERNEY.

LETTRE DE L'AUTEUR,

POUR SERVIR DE PRÉFACE.

Vous voulez donc, mon ami, publier ces lettres qui n'ont été écrites que pour vous seul, et qui n'étaient guères destinées aux honneurs de l'impression ? Vous connaissiez mon enthousiasme pour M. de Voltaire : vous saviez que j'avais été nourrie, pour ainsi dire, dans l'admiration pour ce grand homme; que dans un voyage qu'il avait fait en Flandre, il était allé voir mon père qui avait un très-beau cabinet de physique. Cette visite avait laissé des traces ; on se la rappelait souvent dans ma famille, où ses beaux ouvrages étaient vivement appréciés

et sentis. Entourée, depuis mon mariage, de tous les amis et de tous les admirateurs de M. de Voltaire; amusée, ou enchantée sans cesse par le charme de ses écrits, mon enthousiasme pour lui n'a pu que s'accroître encore. Comment ne pas admirer celui qui emploie son génie à défendre les opprimés; à parler de Dieu comme du père commun de tous les hommes; de la tolérance comme du plus sacré de leurs droits et du plus cher de leurs devoirs? J'ai toujours été disposée à croire que les vertus sont en proportion du sentiment de bonté et d'humanité que chaque homme porte dans le cœur. Eh! en quel homme trouve-t-on ce sentiment plus profond, plus agissant que dans M. de Voltaire? Cet intérêt généreux qu'il portait aux opprimés l'a accompagné jusqu'à son dernier souffle; et dans son agonie même, ses dernières pensées ont été

adressées à M. de Lally-Tolendal sur l'heureux succès d'une cause qui devait triompher, puisqu'elle était défendue par la piété filiale et l'éloquence la plus noble et la plus touchante.

En adorant le génie et l'ame passionnée de Voltaire pour les intérêts de ses semblables, je ne prétends pas approuver les excès où l'a souvent entraîné la violence de ses passions. Je ne le considère point comme un modèle de vertu dans sa vie, quoique remplie d'actions nobles et généreuses; je l'envisage encore moins comme un exemple de sagesse dans tous ses ouvrages. Je réserve le culte que nous devons à la parfaite vertu, pour les Antonins, les Marc-Aurèle et les Fénélons. Mais notre reconnaissance et notre admiration s'attachent encore à ceux qui, malgré leurs erreurs et leurs fautes, ont employé tous les moyens d'un génie bienfaisant et actif

à faire disparaître des erreurs funestes et dangereuses, et ont constamment travaillé à faire naître parmi leurs semblables de nouvelles vertus.

LETTRE PREMIERE.

Genève, juin 1775.

J'ai enfin obtenu le but de mes desirs et de mon voyage : j'ai vu M. de Voltaire. Jamais les transports de Sainte-Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme : il me semblait que j'étais en présence d'un dieu, mais d'un dieu dès long-tems chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon respect. Si son génie ne m'avait pas portée à cette illusion, sa figure seule me l'eût donnée. Il est impossible de décrire le feu de ses yeux, ni les grâces de sa figure : quel sourire enchanteur ! il n'y a pas une ride qui ne forme une grâce. Ah ! combien je fus surprise quand à la place de la figure décrépite, que je croyais voir, parut cette physionomie pleine de feu et d'expression ; quand au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble quoiqu'abandonné, d'une dé-

marche ferme et même leste encore, et d'un ton, d'une politesse, qui, comme son génie, n'est qu'à lui seul ! Le cœur me battait avec violence en entrant dans la cour de ce château consacré depuis tant d'années par la présence d'un grand homme. Arrivée à l'instant si vivement desiré, que j'étais venue chercher de si loin et que j'obtenais par tant de sacrifices, j'aurais voulu différer un bonheur que j'avais toujours compris dans les vœux les plus chers de ma vie ; et je me sentis comme soulagée quand madame Denis nous dit qu'il était allé se promener. Madame Cramer qui nous avait accompagnés, alla au-devant de lui pour m'annoncer ainsi que mon frère, et lui porter les lettres de mes amis. Il parut bientôt, en s'écriant : Où est-elle cette dame ? où est-elle ? c'est une ame que je viens chercher. Et comme je m'avançai : On m'écrit, madame, que vous êtes toute ame. — Cette ame, monsieur, est toute remplie de vous, et soupirait, depuis long-tems, après le bonheur de s'approcher de la vôtre.

Je lui parlai d'abord de sa santé, de l'inquiétude qu'elle avait donnée à ses amis. Il me dit ce que ses craintes lui font dire à

tout le monde, qu'il était mourant, que je venais dans un hôpital, car madame Denis était elle-même malade, et qu'il regrettait de ne pouvoir m'y offrir un asile.

Dans ce moment, il y avait une douzaine de personnes dans le salon : notre cher Audibert était de ce nombre. J'avais été désolée de ne pas le trouver à Marseille; je fus enchantée de le rencontrer à Ferney. M. Poissonnier venait aussi d'y arriver; il n'avait pas encore vu M. de Voltaire : il alla se placer à ses côtés, et ce fut pour lui parler sans cesse de lui. M. de Voltaire lui dit qu'il avait rendu un grand service à l'humanité, en trouvant des moyens de dessaler l'eau de la mer. Oh, monsieur! lui dit-il, je lui en ai rendu un bien plus grand depuis; j'étais fait pour les découvertes; j'ai trouvé le moyen de conserver des années entières de la viande sans la saler. Il semblait qu'il fût venu à Ferney pour se faire admirer, et non pour rendre hommage à M. de Voltaire. Oh ! combien il me paraissait petit ! que la médiocrité vaine est une misérable chose à côté du génie modeste et indulgent! car M. de Voltaire paraissait l'écouter avec indulgence; pour moi j'étais impatientée à

l'excès. J'avais les oreilles tendues pour ne rien perdre de ce qui sortait de la bouche de ce grand homme, qui dit mille choses aimables et spirituelles avec cette grâce facile qui charme dans tous ses ouvrages; mais dont le trait rapide frappe plus encore dans la conversation. Sans empressement de parler, il écoute tout le monde avec une attention plus flatteuse que celle qu'il a peut-être jamais obtenue lui-même. Sa nièce dit quelques mots : ses yeux pleins de bienveillance étaient fixés sur elle, et le plus aimable souris sur sa bouche. Dès que M. Poissonnier eut assez parlé de lui, il voulut bien céder sa place. Pressée par un vif desir, par une sorte de passion qui surmonta toute ma timidité, j'allai m'en emparer : j'avais été un peu encouragée par une chose aimable qu'il avait déjà dite sur moi; son air, ses regards, sa politesse avaient banni toutes mes agitations, et me laissaient toute entière à mon doux enthousiasme. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable ; c'était un sentiment nourri, accru pendant quinze ans, dont, pour la première fois, je pouvais parler à celui qui en était l'objet : je l'exprimai dans tout le

désordre qu'inspire un si grand bonheur. M. de Voltaire en parut jouir : il arrêtait de tems en tems ce torrent par des paroles aimables : *Vous me gâtez, vous voulez me tourner la tête :* et quand il put me parler de tous ses amis, ce fut avec le plus grand intérêt. Il me parla beaucoup de vous, de sa reconnaissance pour vos bontés [1], c'est le mot dont il se servit ; du maréchal de Richelieu. Combien, me dit-il, sa conduite m'a surpris et affligé ! Il parla beaucoup de M. Turgot : il a, dit-il, trois choses terribles contre lui, les financiers, les fripons et la goutte. Je lui dis qu'on pouvait y opposer ses vertus, son courage et l'estime publique. — Mais, madame, on m'écrit que

[1] M. Suard dans son discours de réception à l'Académie avait fait un grand éloge de M. de Voltaire. Lors de l'élection de M. Suard et de l'abbé Delille, qui furent nommés en même tems, le maréchal de Richelieu, qui voulait y faire entrer ses protégés, poursuivit Louis XV pour l'engager à rejeter l'un et l'autre choix, et y parvint en les lui représentant comme deux encyclopédistes. C'est à l'occasion de cette nomination, qui avait si fort contrarié le maréchal, qu'il renonça à venir aux séances de l'Académie : *C'est*, disait-il, *un despotisme intolérable : chacun y fait ce qu'il veut.*

vous êtes de nos ennemis. — Eh bien, monsieur, vous ne croirez pas ce qu'on vous écrit, mais vous me croirez peut-être. Je ne suis l'ennemie de personne. Je rends hommage aux vertus et aux lumières de M. Turgot; mais je connais aussi à M. Necker de grandes vertus et de grandes lumières que j'honore également. J'aime d'ailleurs sa personne, et je lui dois de la reconnaissance. Comme je prononçai ces paroles d'un ton sérieux et pénétré, M. de Voltaire eut l'air de craindre de m'avoir affligé. « Allons, madame, me dit-il d'un air aimable, calmez-vous. Dieu vous bénira; vous savez aimer vos amis. Je ne suis point l'ennemi de M. Necker, mais vous me pardonnerez de lui préférer M. Turgot. N'en parlons plus. »

En quittant le salon, il m'a priée de regarder sa maison comme la mienne. Déjà il avait oublié qu'il venait de me dire qu'il était désolé de ne pouvoir m'y offrir un asile.... Je vous en supplie, madame, en regrettant bien de ne pouvoir vous en faire les honneurs. Je me suis bornée à lui demander la permission de venir passer quelquefois une heure à Ferney pour demander des

nouvelles de sa santé, de celle de madame Denis : je l'ai assuré (car je sais qu'il craint les visites) que je m'en irais contente, si je l'apercevais seulement de loin; et comme il paraissait fatigué, je l'ai conjuré, en lui baisant les mains, de se retirer. Il a serré et baisé les miennes avec sensibilité, et il a passé dans son cabinet. Je crois qu'il a achevé d'y lire les lettres de mes amis qui m'ont si bien traitée ; car peu de tems après il est revenu me joindre dans son jardin. Je me suis long-tems promenée seule avec lui. Vous pouvez imaginer combien j'étais heureuse de m'entretenir avec liberté avec ce génie sublime, dont les ouvrages avaient fait le charme de ma vie, et dans ces beaux jardins, devant ces riches côteaux qu'il a si bien chantés ! Je ne lui parlai que de ce qui pouvait le consoler de l'injustice des hommes, dont je voyais qu'il ressentait encore l'amertume. Ah ! lui ai-je dit, si vous pouviez être témoin des applaudissemens, des acclamations qui s'élèvent aux assemblées publiques, lorsqu'on y prononce votre nom, combien vous seriez content de notre reconnaissance et de notre amour ! qu'il me serait doux de vous voir assister à

votre gloire ! que n'ai-je, hélas ! la puissance d'un dieu pour vous y transporter un moment ! — J'y suis, j'y suis ! s'est-il écrié : je jouis de tout cela avec vous ; je ne regrette plus rien.

Pendant cette conversation, j'étais aussi étonnée qu'enchantée de le voir marcher à mes côtés, du pas le plus ferme et le plus leste, et de manière que je n'aurais pu le devancer sans me fatiguer (il avait alors quatre-vingts ans), moi qui, comme vous le savez, marche très-bien. Mon inquiétude m'arrêtait de tems en tems. Monsieur, n'êtes-vous point fatigué ? de grace ne vous gênez point. — Non, madame, je marche très-bien encore, quoique je souffre beaucoup. La crainte qu'il a du parlement lui fait tenir ce langage à tous ceux qui arrivent à Ferney. Ah ! comment pourrait-il concevoir l'idée de troubler les derniers jours de ce grand homme ! Non, sa retraite, son génie, notre amour sauvera à ma patrie un crime si lâche. Avant de le quitter, je l'ai remercié de sa réception si pleine de bonté, et qui me payait, avec usure, les deux cents lieues que je venais de faire pour le venir chercher. Il ne voulait pas croire que je vous eusse

quitté, ainsi que mes amis, pour le voir uniquement. Je l'ai assuré que les lettres de mes amis le trompaient en tout, excepté en cela; enfin je l'ai quitté si remplie du bonheur que j'avais goûté, que cette vive impression m'a privée du sommeil pendant toute la nuit.

LETTRE II.

Genève, juin 1775.

Nous sommes allés dîner aujourd'hui, mon ami, chez M. et madame de Florian, parens de M. de Voltaire, et qui ont une fort jolie maison de campagne auprès de Ferney ; ce sont deux personnes dont le plus grand mérite est de lui appartenir ; M. de Voltaire, qui le sait sûrement mieux que personne, les traite cependant avec une bonté extrême. Je bouillais d'impatience de les quitter après le dîner pour aller voir le grand homme. M. Hennin, notre résident à Genève, m'a donné la main.

Après avoir causé un moment avec madame Denis, nous avons été très-promptement admis : nous l'avons trouvé assis au coin du feu, un livre à la main : je lui trouvais l'air abattu ; ses yeux qui, la dernière fois, lançaient des éclairs, étaient voilés comme d'un nuage. Il me dit, avec ce ton de politesse qui le distingue autant par ses manières qu'il l'est par son génie : Ah ! madame, que vous êtes bonne ! vous n'aban-

donnez pas un vieillard, vous daignez le visiter. Concevez-vous rien de plus adorable ? lui qui fait grace à tous ceux qu'il consent à voir, se charger de toute la reconnaissance ! Je lui parlai de sa santé ; il avait, me dit-il, mangé des fraises qui lui avaient donné une indigestion. Hé bien, en lui prenant la main et en la lui baisant ! vous n'en mangerez plus, n'est-ce pas ? vous vous ménagerez pour vos amis, pour le public dont vous faites les délices. Je ferai, dit-il, tout ce que vous voudrez ; et comme je continuai mes petites caresses : vous me rendez la vie ! qu'elle est aimable, s'écriait-il ! que je suis heureux d'être si misérable ! elle ne me traiterait pas si bien si je n'avais que vingt ans. Je lui dis que je ne pourrais l'aimer davantage, et que je serais bien à plaindre de ne pouvoir lui montrer toute la vivacité des sentimens qu'il m'inspire. En effet, ces quatre-vingts ans mettent ma passion bien à l'aise, sans lui rien faire perdre de sa force. Nous parlâmes de Ferney, qu'il a peuplé, qui lui doit son existence ; il s'en félicitait. Je me rappelai ce vers, que je lui citai :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage.

Notre résident lui dit que, si jamais ses ouvrages se perdaient, on les retrouverait tout entiers dans ma tête : Ils seront donc corrigés, dit-il, avec une grâce inimitable? et comme il m'avait abandonné sa main, que je baisai : voyez donc, en baisant la mienne, comme je me laisse faire; c'est que cela est si doux! Je lui demandai ce qu'il pensait des Barmécides, que M. de la Harpe m'avait chargé de lui porter. Il les loua modérément, et me laissa entrevoir qu'il y désirait beaucoup de choses, sur lesquelles il écrirait à M. de la Harpe. Pour l'Eloge de Pascal, par M. de Condorcet, il me dit, qu'il le trouvait si beau qu'il en était épouvanté. — Comment donc, monsieur? — Oui, madame, si cet homme-là était un si grand homme, nous sommes de grands sots, nous autres, de ne pouvoir penser comme lui. M. de Condorcet nous fera un grand tort, s'il fait imprimer cet ouvrage tel qu'il me l'a envoyé. Que Racine, ajouta-t-il, fût un bon chrétien, cela n'était pas extraordinaire; c'était un poëte, un homme d'imagination; mais Pascal était un raisonneur, et il ne faut pas mettre les raisonneurs contre nous; c'était, au reste, un

enthousiaste malade, et peut-être d'aussi peu de bonne foi que ses antagonistes. Je ne m'avisai point de vouloir lui prouver qu'un grand homme pouvait encore être un chrétien ; j'aimai mieux continuer de l'entendre. Il nous parla de son frère le janséniste, qui avait, dit-il, un si beau zèle pour le martyre, qu'il disait un jour à un ami qui pensait comme lui, mais qui ne voulait pas qu'on se permît rien qui exposât à la persécution : « Parbleu, si vous n'avez pas en« vie d'être pendu, au moins n'en dé« goûtez pas les autres ! »

Après avoir passé une heure délicieuse, je craignis d'avoir abusé de sa bonté. Tout le bonheur que je goûte à le voir, à l'entendre, cédera toujours à la crainte de le fatiguer. Quand l'intérêt qu'il m'inspire ne m'engagerait pas à veiller tous ses mouvemens, à lui épargner la plus légère contrainte, je les observerais encore par amour-propre ; car on m'avait prévenu qu'il avait une manière de témoigner sa fatigue, que j'aurais toujours soin de prévenir. Il me reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet, malgré toutes mes instances. Quand j'y fus, je lui dis : Monsieur, je vais

faire bientôt un long voyage, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction, je la regarderai comme un préservatif aussi sûr contre tous les dangers, que celle de notre Saint-Père. Il sourit avec une grâce infinie, appuyé contre la porte de son cabinet; il me regardait d'un air fin et doux, et paraissait embarrassé de ce qu'il devait faire; enfin il me dit : Mais je ne puis vous bénir de mes doigts, j'aime mieux vous passer mes deux bras autour du cou, et il m'a embrassée. Je suis retournée auprès de madame Denis qui me comble d'honnêtetés. Demain je viendrai dîner ici et j'y coucherai : j'ai cédé aux instances de madame Denis, avec d'autant moins de scrupule, qu'on dit que M. de Voltaire n'est jamais plus aimable et de meilleure humeur, que lorsqu'il a pris son café à la crême. Il ne paraît plus à table et ne dîne plus; il reste couché presque tout le jour, travaille dans son lit jusqu'à huit heures; alors il demande à souper; et depuis trois mois, c'est toujours avec des œufs brouillés qu'il soupe; il a pourtant toujours une bonne volaille toute prête, en cas qu'il en ait la fantaisie. Tous les villageois qui passent par

Ferney, y trouvent aussi un dîner prêt et une pièce de vingt quatre sous pour continuer leur route. Adieu, mon ami, je ne vous parle que du grand homme, lui seul peut m'intéresser ici.

LETTRE III.

Ferney, dimanche, 1775.

Je viens de passer deux jours chez M. de Voltaire; j'ai donc beaucoup à vous en parler; il passa presque toute l'après-dînée du premier jour dans le salon. On parla d'abord de l'émeute sur les grains, sur laquelle je lui appris quelques détails qu'il ignorait. Un négociant qui se trouvait à Ferney en prit occasion de déplorer la destitution de M. L**, qui l'aimait, qui lui avait rendu plusieurs services importans, et qui était au moment de lui en rendre un plus essentiel encore, au moment où il fut renvoyé; enfin il ne cessait de déplorer cette perte relativement à lui, quoique M. de Voltaire lui répéta trois fois : Vous ressemblez à cette femme du peuple qui maudissait Colbert toutes les fois qu'elle faisait une omelette, parce qu'il avait mis un impôt sur les œufs. Ce négociant se trouvait être encore un ami de Linguet : il en fit un pompeux éloge; et M. de Voltaire,

ou par complaisance, ou par sensibilité pour un suffrage qu'il devrait dédaigner, en parla comme d'un homme plein de goût et de génie. Comme mes oreilles étaient un peu blessées par ces mots de goût et de génie, accordés par un oracle du goût à un homme qui n'en montra jamais la trace, je pris la liberté de le combattre. Il me semblait, dis-je à M. de Voltaire, que la base essentielle du génie et même du goût, ce doit être le bon esprit, et jamais je ne le sens dans Linguet. Sa mauvaise foi, ajoutai-je, achève de le rendre, pour moi, un écrivain insupportable. M. de Voltaire ne défendit pas son opinion par un seul mot. Pourquoi, monsieur, lui dis-je, adorai-je votre génie? c'est qu'il n'est pas seulement beau, étendu, lumineux; c'est qu'il a toujours la raison pour base; c'est qu'il a encore cette bonne foi qui donne au génie toute sa force et toute sa chaleur; c'est pour cela qu'il a eu des succès si universels; c'est parce que vous aimez véritablement l'humanité, que vous détestez le fanatisme, que vous lui avez arraché son poignard. Vous étiez digne d'une pareille victoire; vous avez consacré

votre vie entière à l'obtenir ; c'est seulement à ceux qui aiment les hommes qu'appartient la gloire d'en être les bienfaiteurs. Linguet est un écrivain corrompu dans ses principes de morale, comme dans ses principes de politique : il ne sème que des fausselés, ou des erreurs dangereuses ; il ne doit recueillir que du mépris ; et j'avoue que vous m'avez affligée en l'honorant de votre suffrage. La bouche de M. de Voltaire resta toujours muette ; mais il ne cessa de me regarder avec des yeux dont il est impossible de peindre la finesse et l'obligeante attention. Cependant ce négociant entreprenait de défendre et même de louer encore Linguet ; ce qui, ajoutant au mépris dont je me sentais animée au souvenir de ses bassesses, j'en fis un petit résumé à M. de Voltaire ; je lui montrai Linguet, parmi ses confrères, le jour où l'on devait décider de son sort au palais, s'arrachant les cheveux, et s'écriant qu'il était entouré d'assassins. Je le lui montrai peint d'après lui-même dans la Théorie du Libelle, se comparant tantôt à Curtius, tantôt à Hector, et parlant de sa conduite avec le duc d'Aiguillon, comme d'un modèle de générosité

et de grandeur d'âme, quoique cette impudence fût démentie par ses lettres que le duc avait entre ses mains; enfin je lui parlai des outrages dont il avait accablé ses confrères les plus estimables; et M. de Voltaire levait les yeux et les mains au ciel avec les signes du plus grand étonnement.

Il revint plusieurs fois dans le salon cette même après-dînée : ma joie de ces apparitions inattendues me portait toujours au-devant de lui; toujours je lui prenais les mains et je les lui baisai à plusieurs reprises. Donnez-moi votre pied, s'écriait-il, donnez-moi votre pied, que je le baise : je lui présentai mon visage. Il me reprocha de n'être venue à Ferney que pour le gâter, le corrompre. C'est vous, lui dis-je, qui nous gâtez beaucoup, monsieur, en vous donnant à nous si long-tems et si souvent. Comme je lui montrai quelque inquiétude sur la fatigue qu'il pouvait en éprouver : Madame, me dit-il avec une inclination de tête d'une galanterie qu'il n'est pas possible de rendre, je vous ai entendue, cela est impossible.

Cet homme chargé de tant de gloire et de tant d'années, qui, en éclairant l'Europe,

est encore le dieu bienfaisant de Ferney, à qui on pardonnerait de se regarder comme le centre de tous les mouvemens qui l'environnent, qui serait, ce me semble, ma première pensée, mon premier besoin, si j'avais le bonheur qu'une partie du sien me fût confiée, reçoit une prévenance, une marque d'attention, comme les autres reçoivent une grace et une marque de bonté. Ce même jour, il voulait prendre une tabatière qui se trouvait sur la cheminée; je vis son mouvement, car je ne puis le perdre de vue; je m'avançai pour la lui remettre : il se mit presque à mes pieds pour me remercier; et il faut voir de quelle grâce cette politesse est accompagnée. Cette grâce est dans son maintien, dans son geste, dans tous ses mouvemens; elle tempère aussi le feu de ses regards, dont l'éclat est encore si vif qu'on pourrait à peine le supporter, s'il n'était adouci par une grande sensibilité. Ses yeux, brillans et perçans comme ceux de l'aigle, me donnent l'idée d'un être sur-humain : mais ces regards ne semblent exprimer que la bienveillance et l'indulgence lorsqu'ils s'attachent sur sa nièce; comme ils appellent les égards

de tout ce qui l'entoure ! car c'est presque toujours avec le sourire de l'approbation qu'il l'écoute. Sa bonté attire aussi à M. et madame de F. des attentions qu'ils ne trouveraient pas ailleurs qu'à Ferney. Madame de F. a avec elle une jeune sœur qui rit de tout, et qui rit toujours. M. de Voltaire l'appelle *quinze ans* et se prête à sa gaîté enfantine avec une bonté charmante ; quelquefois elles vont l'embrasser le soir dans son lit : il se plaint gaîment qu'elles laissent dans une couche solitaire un homme si jeune et si joli. Mais adieu, mon ami, je vais trouver aussi le mien, car je suis fatiguée, et il faut que je me lève de bonne heure pour ne pas perdre l'occasion de voir notre aimable patriarche dans les momens de sa plus belle humeur.

LETTRE IV.

Ferney, lundi.

M. DE VOLTAIRE eut la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles dès qu'il sut que j'étais levée; et l'espérance de le voir m'avait réveillée de bien bonne heure. Je lui en fis demander la permission, qu'il m'accorda tout de suite. Dès que je parus il me dit, avec sa grâce ordinaire : Ah! madame vous faites ce que je devrais faire. — Monsieur, j'achèterais d'une partie de ma vie le bonheur que vous m'accordez; et je n'exagérais point en lui parlant ainsi. Je m'assis à côté de son lit, qui est de la plus grande simplicité et de la propreté la plus parfaite. Il était sur son séant, droit et ferme comme un jeune homme de vingt ans; il avait un bon gilet de satin blanc, un bonnet de nuit attaché avec un ruban fort propre. Il n'a, dans ce lit où il travaille toujours, d'autre table à écrire qu'un échiquier. Son cabinet me frappa par l'ordre qui y règne : ce n'est pas, comme

le vôtre, des livres pêle-mêle et de grands entassemens de papiers; tout y est en ordre, et il sait si bien la place que ses livres occupent, qu'à propos du procès de M. de Guines, dont nous parlâmes un moment, il voulut consulter un mémoire. Vanière, dit-il à son secrétaire, mon cher Vanière, prenez, je vous prie, ce mémoire à la troisième tablette à droite; et le mémoire y était en effet. Ce qui abonde le plus sur son secrétaire, c'est une grande quantité de plumes. Je le priai de me permettre d'en prendre une que je garderais comme la plus précieuse des reliques; et il m'aida lui-même à chercher une de celles avec laquelle il avait le plus écrit. Il a à côté de son lit le portrait de madame du Châtelet, dont il conserve le plus tendre souvenir. Mais dans l'intérieur de son lit il a les deux gravures de la famille des Calas. Je ne connaissais pas encore celle qui représente la femme et les enfans de cette victime du fanatisme, embrassant leur père au moment où on va le mener au supplice; elle me fit l'impression la plus douloureuse, et je reprochai à M. de Voltaire de l'avoir placée de manière à l'avoir sans cesse sous

ses yeux. *Ah ! madame, pendant onze ans j'ai été sans cesse occupé de cette malheureuse famille et de celle des Sirvens ; et pendant tout ce tems, madame, je me suis reproché comme un crime le moindre sourire qui m'est échappé.* Il me disait cela avec un accent si vrai, si touchant que j'en étais pénétrée. Je lui pris la main, que je baisai ; et remplie de vénération et de tendresse, j'arrêtai sa pensée sur tous les biens qu'il avait faits à ces deux familles; sur les grands, sur les signalés services qu'il avait rendus à l'humanité ; sur le bonheur dont il devait jouir en se trouvant le bienfaiteur de tant d'hommes, le bienfaiteur du monde entier qui lui devrait peut-être de n'être plus souillé par les horreurs du fanatisme.

Il me dit que le triomphe des lumières était bien loin d'être assuré; il me parla des arbitres de la destinée des hommes et des préjugés qui avaient entouré leur enfance. *La nourrice,* me dit-il, *fait des traces comme cela,* en me montrant la longueur de son bras ; *et la raison, quand elle arrive à sa suite, n'en fait que de la longueur de mon doigt.* Non, madame, nous

devons tout craindre d'un homme élevé par un fanatique. Ce sujet le conduisit à s'égayer sur la vie de Jésus-Christ et sur ses miracles. Je n'osais pas relever sérieusement ses sarcasmes, et je voulais encore moins paraître les approuver. Je défendis Jésus-Christ comme un philosophe selon mon cœur, dont la doctrine était divine et la morale indulgente. J'admire, disai-je à M. de Voltaire, son amour pour les faibles et les malheureux ; les paroles que plusieurs fois il avait adressées à des femmes, et qui sont ou d'une philosophie sublime, ou de la plus touchante indulgence. Oh ! oui, me dit-il, avec un regard et un sourire remplis de la plus aimable malice, vous autres femmes, il vous a si bien traitées que vous lui devez de prendre toujours sa défense. Nous avons aussi beaucoup causé de tous nos amis, d'Alembert, La Harpe, Saint-Lambert, notre bon Condorcet. Il parle de M. de La Harpe comme de notre espérance pour le théâtre, de M. Condorcet comme du plus digne apôtre de la philosophie : il estime beaucoup les talens et la personne de M. de Saint-Lambert. Je lui ai parlé des journées

si douces que j'avais passées dans sa solitude d'Aubonne, de son jardin si plein de fleurs et de fruits, de son amabilité pour ses convives, de cette table si parfaite et si voluptueuse, dirigée par les principes de Sarah, et où la raison, le cœur et l'appétit étaient également satisfaits. C'est-là, m'a-t-il dit, que je voudrais me transporter, préférablement au spectacle ou au souper des grands seigneurs ; je dînerais à côté de vous et ne serais entouré que d'amis, de votre mari, que je voudrais connaître après vous avoir vue, et dont les bontés me seront toujours chères. Ces bontés, car il se servit de ce mot-là, le rappelèrent à M. de Richelieu qui avait voulu écarter de l'Académie des hommes si dignes d'en être, deux bons écrivains et deux hommes sans préjugés. C'est là, je crois, la base d'après laquelle il forme son opinion sur ses semblables. Je sentis tout ce que cette association avec l'abbé de Lille avait de flatteur pour vous. Il me parla du maréchal comme d'un homme qui, après avoir fait une longue route, n'avait recueilli aucune lumière dans la traversée, et arrivait à la vieillesse avec toute la frivolité des goûts du pre-

mier âge ; cela me donna l'occasion de lui citer ces vers :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Hélas ! madame, m'a-t-il dit, cela est bien vrai.

C'est tout ce qu'on peut faire que de lui citer un de ses vers. Je n'ai pas encore trouvé le moment de lui parler de ses ouvrages. Bien loin de ressembler à ces hommes dont la conversation, dit Montesquieu, est un miroir qui représente sans cesse leur impertinente figure, jamais je ne l'ai vu encore appeler l'attention sur lui-même. Le génie est, je crois, au-dessus de ce misérable besoin d'occuper sans cesse les autres ; besoin qui rend la médiocrité si insupportable. Satisfait de lui-même, il se repose dans une noble confiance de sa force ; il jouit trop de sa pensée pour sentir le besoin continuel d'une puérile vanité : c'est par des choses utiles aux hommes qu'il les attache à son souvenir.

Quand, fatigué d'un long travail, M. de Voltaire entre dans son salon, il se prête à l'objet de la conversation sans chercher à la diriger. Si les jeunes femmes causent, il

se délasse avec elles, et ajoute à leur gaîté par des plaisanteries vives et aimables ; il se donne aux choses et à vous avec la plus grande simplicité ; mais s'il arrive de Paris une nouvelle, s'il apprend un événement intéressant, son âme s'y attache à l'instant toute entière. Comme le soir de mon arrivée, M. Audibert lui apprit qu'on venait de mettre à la Bastille l'abbé du B** et se saisir de ses papiers, il versa des larmes sur son malheur, et parla avec la plus vive indignation de cet acte de despotisme. C'est cette sensibilité si vraie qui me le fait adorer ; c'est ce feu sacré qui éclaire et échauffe tout ce qu'il touche ; c'est cette imagination si vive, si facile à émouvoir, qui le transforme à l'instant dans la personne opprimée pour lui prêter l'appui de tout son génie, et crée peut-être son génie ; car je crois, avec Vauvenargues, que le génie vient de l'accord et de l'harmonie entre l'âme et l'esprit. Qui jamais a pris en main la cause des opprimés avec plus de chaleur et l'a poursuivie, à travers les obstacles, avec plus de constance ? Eh ! qu'on ne dise point que c'était la gloire qu'il poursuivait en cherchant à les sauver : non ; c'en était

le bonheur ! L'amour de la gloire se laisse rebuter par toutes les choses où le génie ne peut se montrer; ce n'est que l'amour de l'humanité qui se soumet à cette multitude de détails nécessaires au succès des affaires, et qui peut seul y trouver sa plus douce récompense.

Vous me dites, mon ami, de lui parler de M. Détalonde, pour qui son zèle auprès du roi de Prusse et de notre parlement s'exerce sans relâche depuis un an. Je l'ai déjà fait : j'ignorais qu'il fût chez lui; je lui en demandai des nouvelles. N'avez-vous pas remarqué, me dit il, le jour où je vous vis pour la première fois, un jeune homme d'une figure douce, honnête, d'un maintien modeste ? Je vous demande pardon, monsieur, je n'avais, dans ce moment, des yeux que pour vous.—Eh bien ! faites-y attention; sa figure vous peindra son âme. En effet, j'ai beaucoup causé depuis avec M. Détalonde qui me paraît aussi digne, par son ame que par son malheur, de tout l'intérêt de M. de Voltaire. Son admiration pour ce grand homme est sans bornes, comme sa reconnaissance; et lorsqu'il paraît devant son bienfaiteur, celui-ci lui présente la main :

Bonjour, mon cher ami, lui dit-il avec un air de bonté et de tendresse attendrissante : c'est, je crois, le meilleur des hommes. Oh ! combien je l'admire ! je l'aime davantage depuis que je l'ai vu ; avec quel regret je m'en séparerai, sans doute, hélas ! pour ne plus le revoir ! Que dirai-je à vos amis, lui disais-je, qui, à mon retour, vont tous m'entourer pour me parler de vous ? — Vous leur direz que vous m'avez trouvé dans le tombeau, et que vous m'avez ressuscité.

LETTRE V.

Genève, vendredi au soir.

Nous venons de Ferney, où nous avons dîné. Mon admiration et mon enthousiasme pour M. de Voltaire sont si bien établis que, lorsque j'arrive, on ne parle que de cela. Je lui ai fait demander la permission de le voir un moment avant la promenade que nous devions faire ensemble dans ses bois, et j'ai été bientôt admise. Je suis entrée, je l'ai caressé, je lui ai parlé de lui, car je ne puis guères parler d'autre chose, pendant un bon quart-d'heure. C'est comme une passion qui ne peut se soulager que par ses épanchemens. Il m'a donné les noms les plus tendres, m'a appelée sa chère enfant, sa belle reine. Il m'a paru aussi touché que persuadé de ma tendre vénération pour lui. Nous avons parlé ensuite de nos amis communs, de MM. d'Alembert, La Harpe, Saint-Lambert, Condorcet. Ce dernier est celui pour lequel il me paraît avoir le plus d'estime et de tendresse. C'est, me dit-il, de

tous les hommes celui qui lui ressemble le plus; il a la même haîne, disait-il, pour l'oppression et le fanatisme, le même zèle pour l'humanité, et le plus de moyens pour la protéger et la défendre. Je goûtais un véritable plaisir d'entendre ce grand homme me parler ainsi de l'ami qui répand un charme si doux sur ma vie. J'ai été bien touchée d'un conseil qu'il a ajouté à ses éloges : Conservez cet ami, madame; c'est celui de tous qui est le plus digne de votre ame et de votre raison. Oh ! monsieur, lui ai-je dit, l'amitié de mon bon Condorcet est pour moi d'un prix au-dessus de tous les trésors, et je ne la sacrifierais pas à l'empire de l'univers. Il est revenu à vous de lui-même, et m'a encore répété qu'il voulait vous voir. Je lui ai parlé, avec mon ame, du meilleur ami de mon cœur. Il m'a demandé depuis combien de tems j'étais mariée; il m'a félicitée d'être unie à l'homme que j'avais préféré, et que ma raison aurait encore choisi. Je lui ai montré votre portrait : il vous trouve une figure spirituelle et douce. Il n'y a, lui disais-je pendant qu'il regardait votre portrait, il n'y a qu'une destinée, monsieur, qui eût pu balancer, dans mon

cœur, celle d'être la femme de M. ***, c'eût été d'être votre nièce et de vous dévouer ma vie entière. Eh ! ma chère enfant, je vous aurais unis, je vous aurais donné ma bénédiction ! Il était superbe aujourd'hui. Quand je suis arrivée, madame de Luchet m'a dit : M. de Voltaire, madame, qui sait que vous le trouvez fort beau dans toute sa parure, a mis aujourd'hui sa perruque et sa belle robe-de-chambre. Voyez-vous, a-t-elle dit, quand il est sorti de son cabinet ; voyez-vous comme il est beau ? C'est une coquetterie dont vous êtes l'objet. M. de Voltaire sourit avec bonté, et une sorte de honte aimable de s'être prêté à cet enfantillage. Ce sourire, si rempli de grâce, me rappela la statue de Pigalle, qui en a saisi quelques traces. Je lui dis que j'avais été empressée d'aller la voir et que je l'avais baisée. — Elle vous l'a bien rendu, n'est-ce pas ? Et comme je ne répondais qu'en lui baisant les mains : mais dites-moi donc, avec un ton d'instance, dites-moi donc qu'elle vous l'a rendu. — Mais il me semble qu'elle en avait envie. Nous sommes montés en carrosse pour parcourir ses bois : j'étais à ses côtés, j'étais dans le ravissement ; je tenais une de

ses mains que je baisai une douzaine de fois. Il me laisse faire, parce qu'il voit que c'est un besoin et un bonheur. Nous avions avec nous un russe qui le félicitait d'être encore si vivement aimé d'une jeune, et vous pardonnerez l'épithète, et jolie femme. Ah ! monsieur, je dois tout cela à mes quatre-vingts ans. Il se compara au vieux Titon à qui je rendais la vie, que je rajeunissais. — Je le voudrais bien, lui dis-je, car vous ne vieilliriez plus. Il causa avec M. Soltikof des russes et de Catherine. Il dit que c'est de tous les souverains de l'Europe celui qui a le plus d'énergie et de tête. Je ne sais s'il a raison ; mais sa tête, à lui, me paraît le plus beau phénomène de la nature.

Ses bois, qu'il a plantés et qu'il aime beaucoup, sont très-vastes ; il a fait par-tout des percées fort agréables : ils nous ont conduits à sa ferme qui est grande, belle et tenue avec une grande propreté. Je le voyais, avec plaisir, parcourir tout son domaine, droit, ferme sur ses jambes et presque leste : il jetait par-tout des regards perçans ; et en parcourant sa grange, qui est très-longue, il montra, avec un bâton qu'il tenait à la main, une réparation à faire

au sommet. Sa basse-cour présente le même air de propreté ; il y a beaucoup de belles vaches, et il a voulu que je busse de leur lait : il a été me le chercher lui-même et me l'a présenté avec toutes ses grâces. Vous sentez combien j'étais touchée de tant de bontés et de quel ton je l'en remerciai. Cette petite course était une véritable débauche pour lui, qui ne sort presque plus de Ferney ; aussi dit-il bientôt qu'il ne se trouvait pas bien, qu'il desirait s'en retourner : je trouvais ce besoin bien naturel. Son cabinet est ce qu'il aime le mieux : c'est là qu'il vit, parce que c'est là qu'il pense ; c'est là aussi qu'il trouve ce repos dont la vieillesse a souvent besoin ; aussi, loin de le presser de rester un moment de plus, je le priai de remonter promptement dans son carrosse, et lui présentai mon bras, qu'il accepta, pour l'y conduire : mais comme il allait y monter, il voulut absolument me reconduire jusqu'au mien que nous avions fait suivre. Pourquoi, me dit-il, ne couchez-vous pas à Ferney ? Quand viendrez-vous me voir ? — J'aurai ce bonheur dimanche prochain. — Eh bien ! je vais donc vivre dans cette espérance : il m'a embrassée. Je

vois, avec peine, que les personnes qui l'entourent, et sa nièce même, n'ont point d'indulgence pour les choses qui tiennent à son âge et à sa faiblesse. On le regarde souvent comme un enfant capricieux ; comme si, à quatre-vingts ans, il n'était pas permis, quand on s'est donné trois heures à la société, de sentir le besoin du repos ; n'est-ce pas même un besoin réel ? On ne veut presque jamais croire qu'il souffre ; il semble qu'on veuille se dispenser de le plaindre. Cet air d'insouciance, qui m'a plus frappée encore aujourd'hui, m'a indignée et touchée jusqu'au fond du cœur.

LETTRE VI.

Genève.

MAIS parlons donc du grand homme ; je ne sais comment j'ai eu le courage de vous parler d'autres plaisirs que de ceux dont je lui suis redevable : j'ai regardé, comme perdus, les jours que j'ai passés sans le voir, et je ne l'ai jamais vu qu'avec transport. J'ai été hier souper et coucher à Ferney. Il avait été malade presque tout le jour ; il avait pris médecine ; il vint cependant dans le salon quand on lui dit que j'étais arrivée. Je le trouvai abattu, mais il reçut, avec la sensibilité la plus aimable, toutes les preuves de mon tendre intérêt. Sa conversation se ressentit de son état physique ; elle était mélancolique. Il parla des maux de sa vie ; mais il en parla sans amertume, quoiqu'avec tristesse. Je me rappelai les chagrins que lui avait donnés sa patrie ingrate, dans le tems qu'il l'honorait par tant de chefs-d'œuvres ; l'acharnement avec lequel on lui avait opposé Cré-

billon, qu'on ne pouvait lui comparer avec justice, et qu'on affectait cependant d'élever au-dessus de lui; je pensai qu'il pouvait se rappeler notre ingratitude, et je lui reprochai, avec douceur, de ne pas goûter une destinée unique et qui remplissait l'Europe entière. Je conviens, monsieur, lui dis-je, qu'avec une manière de sentir aussi vive, vous avez dû éprouver de grands chagrins; mais convenez aussi que vous avez eu de grandes jouissances. — Ah! guères madame, guères! — *Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes* [1], ajoutai-je. — Hélas! me dit-il, cela est bien vrai. Mais comme je voulais toujours le ramener sur des idées douces et agréables : Votre passion dominante, monsieur, a été satisfaite; peu d'hommes, vous le savez, ont pu se vanter de cet avantage. Vous avez aimé la gloire; je pourrais vous dire, comme le père Canaye au maréchal d'Hocquincourt, elle vous a aimé beaucoup aussi, elle vous a comblé d'honneurs. — Eh! madame, je ne savais ce que je voulais; c'était mon joujou, ma poupée. Nous sommes bienheureux,

[1] Vers de son poëme sur la Loi naturelle.

lui dis-je, que votre poupée n'ait pas seulement servi à vos plaisirs, comme il en est de la plupart des hommes, mais qu'elle ait fait les délices de tous ceux qui savent penser et sentir.

Le lendemain matin.

J'avais une si grande peur de ne pas voir M. de Voltaire après son déjeûner, que je me suis levée à six heures : tout le monde dormait encore : je suis entrée dans le salon dans lequel donne son cabinet : tout était dans le silence : je me suis jetée sur une chaise longue, où je me suis endormie jusqu'à huit heures, que M. de Voltaire a envoyé savoir de mes nouvelles. Je lui ai fait demander la permission de le voir un moment, et il me l'a sur-le-champ accordée. Vous serez jaloux si vous voulez, mais il est certain que j'ai pour lui une véritable passion. Mon premier besoin, dès que je l'approche, c'est de lui parler du bonheur qu'il me donne en me permettant de le voir dans toute sa bonté et son amabilité naturelle. Il m'a fait mille caresses de sa jolie main pendant que je la baisais, et m'a dit les choses les plus aimables. Conservez-moi vos bontés;

et puis, — mais vous m'oublierez dès que vous serez à Paris ! — Oh ! monsieur, vous ne le croyez pas; je serais bien malheureuse si vous le croyiez. Vous savez qu'occupée de vous avant que d'avoir le bonheur de vous voir, votre présence et vos bontés me rendront ce souvenir mille fois plus cher encore. Il m'a ensuite parlé de vous et du desir de vous voir avec tous ses amis. Il était fort bien ce matin ; le sommeil l'avait parfaitement rétabli ; il souffrait moins, disait-il ; ses yeux étaient pleins de feu et même de gaîté. Il était occupé à revoir des épreuves d'une nouvelle édition de ses ouvrages : il aurait voulu qu'on n'y mît point ce qu'il appelle ses fatras. On ne va point, dit-il, à la postérité avec un si gros bagage. Puis il me dit, avec gaîté : Hier j'étais philosophe, aujourd'hui je suis polichinel. Je vous fais grace de mes complimens sur ces changemens de rôles. J'ai pourtant vu l'auteur un moment. A propos de cette édition, il tenait à la main un volume de sa petite encyclopédie. Il dit à mon frère, qui venait d'entrer : C'est un petit ouvrage dont je fais cas. Mon frère lui parla de la Pucelle qu'il avait su par cœur. C'est, dit-il, de tous

mes ouvrages, celui que j'aime le mieux. J'aime à la folie cette Agnès qui a toujours l'envie d'être si sage et qui toujours est si faible. Mon frère lui en récita quelques passages; il les écoutait avec une gaîté qui tenait plus au sujet même qu'à l'amour-propre de l'auteur. Il interrompait quelquefois mon frère pour lui dire : Mais ce n'est pas ainsi qu'on dit des vers; et il lui donnait le ton qui les rendait plus cadencés et plus harmonieux. Quand il entendit ce vers sur madame de Pompadour :

Et sur son rang son esprit s'est monté.

Il désavoua tout ce morceau, et demanda ce que c'était qu'un esprit monté sur un rang? Moi je ne lui ai parlé que de ce que j'aimais et connaissais même de sa Pucelle, les débuts de plusieurs chants où je trouve beaucoup de gaîté, de philosophie et même de verve. Nous l'avons laissé occupé des corrections de cette nouvelle édition. Nous sommes rentrés dans le salon, où il n'a paru qu'un moment vers le soir, et lorsqu'il a été fatigué de son travail. Ses forces sont, je crois, en proportion de son génie; sa tête paraît aussi féconde; son ame paraît aussi

ardente que s'il était dans la vigueur de l'âge; sa vie n'a point de vide; la pensée et son profond amour pour l'humanité et les progrès de la philosophie remplissent tous ses momens. Mais ce qui m'étonne toujours, ce qui me touche et presque me ravit, c'est qu'il paraît se dépouiller de tout ce que son génie a de puissant, pour n'en plus conserver que la grâce et l'amabilité la plus parfaite. Quand il se réunit un moment à la société, jamais je ne l'ai vu ni distrait, ni préoccupé : il semble que sa politesse, qui a quelque chose de noble et de délicat, lui ait imposé la loi d'un parfait oubli de lui-même lorsqu'il se mêle avec ses semblables. Si vos yeux le cherchent on est sûr de rencontrer dans les siens les regards de la bienveillance, et une sorte de reconnaissance pour les sentimens dont il est l'objet. Je vois qu'il croit aux miens, et j'avoue que j'ai pour lui une vénération si tendre, que je serais malheureuse si je ne l'en croyais persuadé.

Je couche à Ferney ce soir, et ce sera pour la dernière fois.

LETTRE VII.

Ferney.

Nous venons, mon ami, de faire nos adieux au grand homme; hélas! sans doute, des adieux éternels. Je n'ai pas voulu lui parler de mon départ; mais j'ai bien vu qu'il en était instruit par les choses qu'il m'a adressées. Il a encore eu la bonté de m'admettre dans son cabinet, de m'y montrer les sentimens les plus aimables et les plus flatteurs, quoiqu'il soit, dans ce moment, fort occupé de corriger les fautes de sa nouvelle édition : elle contient des choses sur le parlement, qu'il veut absolument adoucir; je vois qu'il le craint et cela m'afflige : car quoi de plus affreux que de vivre, à son âge, dans les alarmes et la terreur? Il m'a dit que M. Seguier était venu le voir en passant à Ferney, il y a peu de tems; et là, madame, à la place que vous occupez (j'étais assise auprès de son lit), ce Seguier m'a menacé de me dénoncer à son corps, qui me ferait brûler, s'il me tenait. — Monsiéur, ils n'oseraient. — Et qui les en empêcherait? — Votre génie, votre âge, le bien que vous avez fait à l'humanité,

le cri de l'Europe entière ; croyez que tout ce qui existe d'honnête, tout ce que vous avez rendu humain et tolérant se soulèverait en votre faveur. — Eh! madame, on viendrait me voir brûler, et on dirait peut-être le soir : C'est pourtant bien dommage. —Non, jamais je ne le souffrirais, lui dis-je, épouvantée de cette seule idée, j'irais poignarder le bourreau, s'il pouvait s'en trouver un capable d'exécuter cet exécrable arrêt. Il m'a baisé la main et m'a dit : Vous êtes un aimable enfant ; oui je compte sur vous. — Oh ! vous n'aurez pas besoin de mon secours. De grâce, éloignez, monsieur, une idée si funeste et qui n'a, je vous proteste, nul fondement.

Le lendemain, mon premier besoin, en me levant, a été de le voir. Hélas ! c'était pour la dernière fois que j'entrais dans ce cabinet, que je le voyais, que je recevais les témoignages de sa bonté ! J'étais bien attristée. Je m'étais habillée de bonne heure, parce que nous allions dîner dans le voisinage. J'ai su trop tard qu'il aimait à voir les femmes parées ; car j'avoue que j'aurais employé, auprès de lui, ce moyen de lui plaire. Dès que j'ai paru : Quelle est,

s'est-il écrié, cette dame si belle, si brillante qui entre là ?—C'est moi, monsieur; et j'ai couru lui baiser les mains. — Mon Dieu, que vous êtes aimable ! Jai écrit à M. S** que j'étais amoureux de vous. — Oh ! monsieur, de toutes vos bontés c'est celle dont je suis le plus flattée, car c'est celle qui le touchera davantage ! — Vous avez couché au-dessus de mon cabinet. — Oui, monsieur; cette idée me rendait aussi fière qu'heureuse et me laissera de bien aimables souvenirs.

Comme il y avait beaucoup de monde dans son cabinet, il en fut bientôt fatigué, et je le vis se renverser sur son oreiller, les yeux fermés et soufflant. Je dis sur-le-champ qu'il fallait le laisser au repos dont il avait besoin. Ces mots parurent lui rendre la vie. Il me jeta un regard rempli d'une tendresse reconnaissante : je l'ai pressé bien tendrement contre mon sein. Vous m'avez trouvé mourant, me dit-il; mais mon cœur vivra toujours pour vous. Mes larmes ont coulé en abondance en quittant sa maison, où je ne le verrai jamais, quoiqu'il m'ait bien pressée de revenir cet automne avec vous, mon cher Condorcet et M. Dalembert.

LETTRE VIII.

Adressée à M. de Voltaire, en quittant Ferney.

MONSIEUR,

Je n'ai point voulu vous faire d'adieux; il est affreux de se séparer d'un grand homme, quand on a peu d'espérance de venir le revoir. Permettez-moi de vous remercier de tout le bonheur que je dois à vos bontés. Ah! combien les sentimens que j'emporte avec moi ajoutent à la tendre vénération que dès long-tems j'avais pour vous! Combien j'ai été touchée, en vous approchant, de vous trouver toujours aussi parfaitement bon que vous êtes grand; de voir que vous faites autour de vous le bien que vous auriez voulu faire à l'humanité entière! Quel souvenir délicieux mon cœur conservera de ces heures où vous avez daigné m'attendre dans votre cabinet, et causer avec moi avec une bonté si douce et si familière! Combien j'étais

tentée de m'y précipiter encore en quittant Ferney, et après avoir reçu vos embrassemens ! J'entendis le son de votre voix, je voulais m'aller jeter à vos pieds. Non, je ne vous ai point assez vu, je ne vous ai point assez dit combien je vous admire, et permettez-moi de le dire aussi, combien je vous aime. Mais il fallait me faire croire que j'envie, monsieur, le sort des personnes qui vous entourent. Qu'il doit être doux de se dévouer à la vieillesse d'un grand homme ! mais moi je ne puis rien pour vous, je m'en entretiendrai du moins ; le bonheur de vous avoir vu ajoutera un nouveau charme à celui que je goûtais en lisant vos immortels ouvrages. Je parlerai souvent de vous avec tous ceux que j'aime avec vous. Recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de mon respect et de ma vénération la plus tendre.

REPONSE

De M. de Voltaire.

MADAME,

J'ai écrit à monsieur votre mari que j'étais amoureux de vous. Ma passion a bien augmenté à la lecture de votre lettre. Vous m'oublierez au milieu de Paris ; et moi, dans mon désert, où l'on va jouer Orphée, je vous regretterai comme il regrettait Eurydice ; avec cette différence que c'est moi le premier qui descendrai dans les enfers, et que vous ne viendrez point m'y chercher. Parlez de moi avec vos amis, conservez-moi vos bontés. Ce cœur est trop touché pour vous dire qu'il est votre très-humble serviteur.

V.

Note de l'auteur des Lettres de Ferney. J'ai perdu d'autres lettres de M. de Voltaire dans la révolution, et on peut croire aux regrets que cette perte m'inspire. Il croyait à mes sentimens et s'en

montrait touché. Je l'ai revu depuis à Paris, où il m'a montré les mêmes bontés. J'ai assisté avec transport à son triomphe, qui a été si promptement suivi de sa mort, que je lui avais prédite. Je voudrais, lui disais-je, vous transporter un moment à Paris, pour vous faire assister à votre gloire ; mais je vous en ferais disparaître sur-le-champ, car nous vous ferions mourir de plaisir.

LETTRE

D'UN CI-DEVANT RICHE.

Il y a des gens qui naissent magistrats, d'autres guerriers ; moi, j'avais vingt-cinq mille livres de rente, j'y étais accoutumé ; j'étais né comme cela, j'étais né pour cela. Il me semblait que ma fortune et moi, nous devions rester inséparables. La révolution est arrivée : mes vingt-cinq mille livres de rente m'ont quitté ; et sans que j'eusse fait un pas, comme si la terre avait tourné sous mes pieds, je me suis trouvé hors de ma place et sans savoir comment m'y remettre. Car il ne faut pas s'imaginer, lorsqu'on a perdu vingt-cinq mille livres de rente, qu'on en soit quitte pour aller à pied, porter un mauvais habit, dîner mal ou point du tout. Il faut encore changer son ton, ses manières, et jusqu'à la tournure de ses phrases.

Cette découverte, que je fis d'abord, m'affligea tellement, que je résolus de tout supporter pour cacher ma position, plutôt

que de sacrifier ainsi ce qui me restait de plus cher. Je crus, en me conduisant de la sorte, qu'il ne tiendrait qu'à moi de conserver les mêmes manières; mais au bout de quelques-tems, m'étant trouvé avec des gens riches, je fus si humilié de la différence qui, sans que je m'en aperçusse, s'était établie entr'eux et moi, que dans le premier moment je fus sur le point de renoncer à la société. Je me dis ensuite : Eh bien, je me suis trompé, mais je saurai du moins comment il faut se conduire quand on a perdu vingt-cinq mille livres de rente; et je raisonnai ainsi. On sait en général si mauvais gré aux riches de leur richesse, que la pauvreté doit nécessairement attirer l'estime; et puisqu'il y aurait de la lâcheté à en rougir, le vrai courage est de s'en montrer fier. Je me préparai donc à être bien glorieux de ce qu'on m'avait ôté mes vingt-cinq mille livres de rente. Dieu m'est témoin cependant que je n'avais rien fait pour cela.

Dès ce moment, je ne cessai de répéter que j'étais pauvre; je le disais à tout le monde, je l'apprenais à ceux qui ne me le demandaient pas; et lorsqu'on me le de-

mandait, je me montrais presqu'offensé de ce qu'on pouvait l'ignorer. Parlait-on de parure, je faisais aussitôt remarquer mon habit usé, et je me serais bien gardé de convenir que j'en possédasse un autre. J'avais soin, les jours de cérémonie, de prendre mon plus mauvais chapeau. Les gens riches étaient devenus l'objet de mon dédain, et le luxe celui de ma censure. On n'allumait pas deux lampions dans Paris, que je ne criasse au scandale ; et j'aurais pardonné aux possesseurs des nouvelles fortunes si, après avoir pris le bien des autres, ils n'avaient pas poussé l'impudence jusqu'à le dépenser.

J'arrivai un jour chez une de mes parentes qui avait conservé de la fortune, bonne personne à cela près, attentive surtout à ne choquer jamais les idées et les opinions des autres. Elle était entourée de gens riches et fort gais. Ils parlaient de leurs plaisirs. Je me mis à étaler ma pauvreté, et tout le monde se tut ; je continuai, et tout le monde s'en alla. Je m'étendis sur l'indécence du luxe qui commençait à renaître ; et ma cousine, qui était prête à sortir, dit tout bas, qu'on ôtât les

chevaux ; et comme je m'étais emporté contre la délicatesse de ceux qui ne pouvaient faire un pas autrement qu'en voiture, ma cousine se crut obligée de sortir à pied. La pluie nous prit en chemin. Nous attendîmes une heure et demie sous une porte. Dans cet intervalle, un fiacre passa, et ma cousine ayant observé qu'elle n'avait pas d'argent, je me mis à la railler sur le bon air qu'il y avait à ne point porter de poches. Enfin la pluie cessa, mais les rues étaient inondées ; ma cousine glissait à chaque pas, et une fois tomba si rapidement, que je ne pus la retenir que lorsqu'elle se trouvait déjà à terre. Je la reconduisis chez elle, mouillée jusqu'aux os.

J'y retournai le lendemain ; le portier me dit : « Madame est fort enrhumée ; elle « a fait une liste, voyez si vous y êtes ». J'y regardai, et j'y vis écrit de la main de ma cousine : *Tous les d'Erival, excepté d'Erival de G****. (c'est mon nom). Y êtes-vous ? me demanda le portier. Oui, dis-je, j'y suis ; et je m'enfuis précipitamment pour qu'il ne vît pas de quelle manière j'y étais.

Je me suis encore trompé, dis-je, en retournant chez moi ; j'ai cru acquérir de la

considération, et l'on me ferme les portes. Comme je réfléchissais là-dessus, j'appris qu'une succession, à laquelle je ne m'attendais pas, rétablissait ma fortune à-peu-près sur le pied où elle se trouvait autrefois. Après les premiers mouvemens de joie, je me dis : Je ne saurai donc jamais comment il faut se conduire quand on a perdu vingt-cinq mille livres de rente ; mais je me trompais pour la troisième fois. Il n'y a pas huit jours que je suis redevenu riche, et je me sens déjà parfaitement instruit des devoirs des pauvres. Ce qui m'a fait faire cette réflexion, que nos connaissances ne se rapportent jamais à notre position actuelle ; et que tel, par exemple, qui, sous l'autorité de ses parens, a profondément réfléchi aux devoirs des pères envers leurs enfans, doit nécessairement se marier et avoir des enfans, s'il veut se former une idée précise du devoir des fils envers leurs pères.

D'ERIVAL DE G.***

P.

LETTRES

ECRITES DE MOSCOU

PAR UN VOYAGEUR.

Voila trois mois que je parcours la Russie, le pays du monde où l'on est le plus mal reçu pour son argent, et le mieux par les gens qu'on ne peut payer; où les maîtresses d'auberge sont les plus maussades du monde, et les maîtres de maison les plus accueillans. Je ne sais trop que vous dire de ce contraste : je m'en suis trouvé tantôt bien, tantôt mal; mais, somme totale, je crois que, pour les voyageurs, l'industrie serait encore meilleure à rencontrer que l'hospitalité.

Je suis enfin à Moscou. Rien de plus singulier sous tous les rapports que l'aspect de cette grande ville : elle semble contenir deux nations; l'une habite des palais, parle français, s'occupe de modes, de tailleurs, fait de la musique, dresse des chevaux, va au bal de l'opéra, donne mille roubles pour une loge à l'année, et cent pour un serin bien instruit; l'autre loge dans des

huttes construites à la manière des sauvages ; porte de longues barbes, ignore le spectacle, s'enivre d'eau-de-vie les dimanches, se querelle à propos de rien comme les enfans, et s'appaise de même, aussitôt qu'on a jeté sur les disputeurs deux ou trois seaux d'eau, qu'on tient toujours en réserve pour cet usage dans les lieux où s'assemble le peuple. C'est d'un côté la civilisation dans tout son luxe ; de l'autre le degré qui touche à la barbarie. Aussi la différence d'éducation forme-t-elle la seule ligne de démarcation vraiment sensible. Qui que ce soit peut se présenter chez un russe ; il en sera bien reçu, pourvu qu'il l'amuse ; car le besoin d'être amusé paraît être le besoin dominant des habitans de Moscou. Le premier de mai toute la ville est sur pied, toutes les voitures brillantes en évidence, toutes les livrées neuves en étalage sur le chemin de la promenade, appelée *les Tables allemandes*, où l'on mange sous des tentes et sous des arbres. Le reste de l'été, tout ce qui n'a pas fui de Moscou à la campagne, se voit continuellement au Waux-Hall, dans les jardins du Palais, dans ceux du comte Orloff, de Paschkof, etc. ; mais l'hiver est la vraie

saison des plaisirs. Il approche, et cent mille personnes vont rentrer dans Moscou. Les rues, couvertes de neige, n'en seront que plus propres; la glace de la Moska offrira une nouvelle promenade, et les froids de 25 degrés ont ici, à ce qu'on m'assure, un agrément tout particulier. Je pourrai, les dimanches, m'aller montrer en traîneau ou en voiture dans la rue *Pokroskaia*, ou figurer aux courses sur la glace de la Moska. Mais remarquez bien, m'a dit un homme qui s'entend à ces choses-là, que si votre traîneau est conduit par deux chevaux, il faut que l'un des deux galoppe toujours, et que son camarade, pendant ce tems-là, trotte sans se déconcerter; et j'ai vu à ses discours que si je manquais à cette règle généralement observée, je ferais bien, du moins pour quelque tems, de ne me montrer pas trop en bonne compagnie.

En réfléchissant sur cette passion des moscovites pour les divertissemens, sur l'importance qu'ils y attachent et qui suppose une vie désoccupée, on pourrait attribuer à l'ennui, l'empressement et la bienveillance qu'ils témoignent aux étrangers; si, d'ailleurs, les vertus douces et sociales

ne paraissaient former le fond de leur caractère. Je vous ai parlé de leur hospitalité : la bienfaisance est parmi eux un usage, la tolérance une habitude, et le respect pour les opinions et les goûts des autres est ici une des premières règles du bon ton.

Ce fond de douceur se fait remarquer par-tout. Croiriez-vous qu'au spectacle le parterre ne siffle jamais ? Il se contente de ne pas applaudir les mauvais acteurs ; mais si la pièce n'intéresse pas, la conversation s'établit dans la salle, devient presque générale, et si bruyante qu'on n'entend plus ce qui se passe sur le théâtre. Si tout le monde n'y prend pas également part, ceux qu'elle importune sont trop polis pour le faire remarquer.

J'ai été hier au spectacle ; on y jouait une pièce de Visin, et l'une des plus en faveur de tout le répertoire russe : elle s'appelle *le Nidorosl*, c'est-à-dire *l'Elève*. Je ne vous ferai pas suivre les détails de la pièce, qui roule toute entière sur l'éducation que veulent donner à leurs fils des parens habitant ordinairement la campagne, et nouvellement arrivés à Moscou dans cette intention. Tout le comique est fondé sur l'indo-

cilité de l'enfant, l'insouciance des maîtres et l'aveuglement des parens. Mais voici le dénouement. La tante, personne très-au fait des bons airs, arrive pour voir son neveu; on lui fait part du bonheur incroyable qu'on a eu de trouver un précepteur français au-dessus de tout éloge : elle veut voir cet homme admirable; il paraît. *Eh!* s'écrie-t-elle, *c'est le cocher que j'avais à Pétersbourg.* — *Enchantés que vous le connaissiez*, disent les parens : *c'est donc bien un français?* Et celui-ci, sans se troubler, s'avance pour saluer son ancienne *connoissance. C'était, au reste*, dit la tante, *un très-bon cocher. A merveille*, répliquent les parens. Et comme il est beaucoup moins difficile de conduire un enfant que deux chevaux, on conclut à se trouver charmé de l'acquisition qu'on a faite. Le tout se termine par une conversation générale, où le cocher métamorphosé fait sa partie, à la satisfaction de tout le monde, etc.

Seconde lettre du même voyageur.

J'ai découvert à la langue russe une propriété remarquable; elle est singulièrement

avantageuse à l'éloquence des querelles populaires : il n'existe pas une infamie qui n'y ait son nom propre, pas une idée injurieuse qui ne puisse s'y exprimer avec énergie et sans périphrase. Aussi voyez deux hommes se disputer dans les rues de Moscou; les apostrophes se pressent, les voix s'élèvent, les gestes s'animent; mais soyez tranquille, ils ne passeront pas une certaine mesure; en tout pays du monde le premier coup ne se donne guères que quand la dernière injure est épuisée, et dans ce genre le vocabulaire des russes est inépuisable. Si, d'un autre côté, vous écoutez deux mendians qui s'accostent, vous les entendrez se complimenter mutuellement sur leur santé, sur leurs affaires; ils n'oublieront aucune des tournures de la politesse, ni des formules du savoir-vivre. Au reste, tout le monde sait que les mendians espagnols ne s'abordent jamais sans se demander : *Votre seigneurie a-t-elle pris son chocolat?* et à Paris, j'ai vu un mendiant donner l'aumône à un autre, et ensuite lui ôter son chapeau.

Je me suis fait présenter dans les meilleures maisons de Moscou; là il ne faut plus chercher de caractère particulier. Un mos-

covite de bonne compagnie est l'abrégé de toutes les nations de l'Europe. Le français est sa langue d'habitude, et c'est souvent un suisse qui le lui a appris; ses habits sont faits par un tailleur allemand : c'est un anglais qui tient le spectacle où il va passer quelques heures ; les contes dont on l'amuse sont ceux de Marmontel, et ses pièces de théâtre sont traduites de Kotzebue. Kotzebue est l'objet de l'enthousiasme des russes, et le spectacle leur passion dominante. Il n'est presque pas un grand seigneur qui, dans son château, n'ait son théâtre, sa troupe, composée de ses vassaux, montée et formée pour son usage. Mais c'est-à-peu-près là que se borne leur goût pour la littérature. Karamsin, jeune auteur à la mode dans ce moment, donne cependant tous les ans un *Almanach des Modes;* mais il a voulu faire paraître un journal, et cet essai n'a pas réussi. Les habitans de Moscou se contentent de lire deux fois par semaine un papier-nouvelles, où quelquefois les auteurs insèrent les annonces de leurs ouvrages avec un extrait fait par eux-mêmes, et un éloge dont se charge le libraire.

Sans journaux, sans romans nouveaux et

sans traductions, vous êtes peut-être embarrassé de savoir comment les moscovites remplissent leur tems et fournissent à la conversation habituelle; mais le jeu et la table suppléent à tout. C'est un grand mérite à Moscou que de faire bonne chère, et même d'en bien parler; mais c'est un talent infiniment agréable que celui de bien jouer au whisk, et de savoir rendre compte avec une extrême netteté des événemens de la partie de la veille. Je me suis acquis un singulier relief en rétablissant un jour les faits dans le récit d'un coup important. J'observai que le narrateur devait s'être trompé du neuf au dix de trèfle, ce qui faisait une grande différence. Celui que j'avais repris me remercia de mon avertissement.

Je crois que je quitterai bientôt Moscou; j'emporterai une idée fort douce du bonheur dont y jouissent les étrangers de toutes les classes, avec un souvenir très-vif de la magnificence de quelques moscovites, et de l'air de grandeur qui règne dans l'emploi qu'on leur voit faire de leur richesse. Si je n'ai pas toujours été également frappé de la délicatesse de leur goût, si je ne puis trop m'accoutumer au *schelkem*, c'est-à-

dire au verre d'eau-de-vie, accompagné de harengs secs et de viande fumée que, tous les après-midi, on sert aux dames russes en guise de thé, il me paraîtra toujours infiniment plaisant d'imaginer que c'est dans ce pays, qu'il y a tout au plus cent ans, Pierre-le-Grand fut obligé de publier une ordonnance qui interdisait aux femmes de bonne compagnie de s'enivrer les jours d'assemblée, et aux hommes d'être gris avant neuf heures du soir, attendu que l'assemblée devait se séparer à dix. Mais ce que j'aime sur-tout à retrouver, ce sont ces anciennes chroniques où je lis, qu'encore au commencement du dix-septième siècle, lorsque le czar cherchait à se marier, les plus belles personnes de son royaume étaient convoquées dans son palais, où le prince assistait à leurs jeux, à leurs conversations; et attentif à tout, poussait, assure-t-on, la prévoyance jusqu'à aller la nuit examiner laquelle de ses sujettes dormait avec le plus de grâce, etc.

Cette description de Moscou est tirée d'un ouvrage anglais sur la Russie, nouvellement publié.

P.

LES TUILERIES.[1]

(En 1784.)

Je vous envoie une anecdote qui m'a été racontée par M. le vicomte de la Rochefoucauld. C'est à lui que l'aventure est arrivée. L'ayant écrite aussitôt qu'il m'a quitté, je crois avoir rendu fidèlement toutes ses expressions. Vous y trouverez les négligences de la conversation ; mais, ou je me trompe, ou vous y trouverez aussi un intérêt vrai : il appelait cette anecdote *les Tuileries*.

Il était neuf heures du soir : le jour était presqu'entièrement baissé. Un air frais avait succédé à une journée très-orageuse. Je fis le tour des Tuileries : j'allais sortir par la porte du Pont-Royal, lorsque j'entendis que l'on me disait doucement : Monsieur, ah ! monsieur.... je vous prie.... Quoique j'aie beaucoup d'éloignement pour les invitations semblables à celle que je croyais qu'on me

[1] M. de la Rochefoucauld a aussi écrit et imprimé cette anecdote, mais d'une manière différente.

faisait, elle avait une forme si particulière, l'accent était si timide et la voix si tremblante, que je m'approchai. Je vis alors assise sur le parapet qui borde la terrasse du côté de l'eau, une jeune personne. Le réverbère du quai l'éclairait. Elle avait une de ces figures aimables qui font naître sur-le-champ une tendre bienveillance; de beaux cheveux blonds négligemment attachés ajoutaient au charme que produisait la mélancolie répandue sur tous ses traits. Son vêtement simple et modeste n'avait rien de commun avec celui de ces femmes qui parcourent le soir le jardin. Je lui demandai ce qu'elle desirait. Elle me répondit tout bas qu'elle me priait de venir chez elle. — Où demeurez-vous ? — Rue du Bac. — Il fallait que j'y passasse pour me rendre chez moi. Je croyais bien avoir devant les yeux une de ces infortunées dont la misère et l'exemple ont corrompu les mœurs. Cependant la réserve de son maintien, et cette décence qui plaît toujours, même où l'on ne doit pas la désirer, excitaient ma curiosité, et, l'avouerai-je, prenaient beaucoup d'empire sur mes sens. Je lui dis que si elle voulait me précéder,

je la suivrais. Elle alla d'abord fort vîte ; mais peu-à-peu son pas se ralentit, et d'une manière si marquée, que je fus obligé de la presser et de lui demander la cause d'une apparence d'incertitude qui m'étonnait. Elle ne répondit pas. Avancez donc, lui dis-je encore, je vous en conjure. Et je la conjurais, parce que je me sentais attiré précisément par cette lenteur dont je me plaignais. — Nous sommes, ajoutai-je, à plus de moitié de la rue du Bac, et presqu'à l'endroit que vous m'avez indiqué.... Elle garda le silence ; mais, une minute après, nous nous trouvâmes à la porte d'une allée. Je fus obligé de la soutenir pour monter l'escalier. Sa chambre n'était éclairée que de la faible lumière d'une lampe, et annonçait un extrême dénuement. Elle s'assit, me parut excessivement abattue. Elle pencha sa tête sur son sein ; ses yeux étaient fixés sur la terre ; sa contenance indiquait la souffrance de son ame. Le bruit que je fis pour retirer la clef de la porte et la fermer, sembla l'éveiller, et elle me regarda avec effroi : j'allai me mettre auprès d'elle, et prenant une de ses mains, je lui demandai plusieurs fois :

Qu'avez-vous ? Pourquoi ne me parlez-vous pas ?... Elle ne répondit que par des soupirs ; quelques larmes lui échappèrent. Vivement ému, je m'approchai pour l'embrasser, mais alors des pleurs abondans et des cris inarticulés s'opposèrent à mon empressement : elle marquait une répugnance extrême pour les plus légères familiarités. Alors je lui dis : Vous voulez donc que je m'en aille ? — Oh ! non, je vous en supplie... ; me voilà à vous... , faites de moi tout ce que vous voudrez, et elle tomba à mes pieds. Je ne doutai point qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure. Je la relevai ; je tâchai de la rassurer, je la priai de se calmer, je sollicitai sa confiance, je lui dis que j'en étais digne : et en effet je l'étais ; car tous mes désirs s'étaient amortis, et il ne restait dans mon cœur que la plus tendre pitié. Je lui jurai que j'étais incapable d'abuser de son état et de me servir des droits qu'elle venait de me donner pour elle. A l'instant même un rayon de joie parut sortir du nuage de larmes qui la couvrait ; elle me dit : Je vous crois honnête, je vous crois sensible ; je ne vous crains plus, je vais tout vous-

raconter. « Je vous l'assure, la nature ne « m'a pas faite pour ce honteux désordre ; « il me déchire, et je le puis moins sup- « porter encore que je ne l'avais cru....., « mais ma mère se meurt !.... Nous avons « perdu un procès qui, après la mort de « mon père, était notre seule espérance ; « ma pauvre mère n'avait pour dernière « ressource que le travail ; je l'aidais autant « qu'il m'était possible ; mais une maladie « grave lui est survenue ; nous n'avons pu « satisfaire nos pratiques ; elles nous ont « retiré l'ouvrage ; tout ce que nous possé- « dions a été dépensé pour la guérison de « ma mère. Elle commençait à être un peu « mieux ; mais n'ayant plus rien, pas une « goutte de bouillon pour la soutenir, je la « vois sur le point de périr de faiblesse. Ce « matin même..., épargnez-moi de vous re- « tracer cette douloureuse scène, je n'en « ai pas la force...., une fille de mon âge, « voyant mon désespoir, m'a dit que je « pouvais trouver des ressources ; elle m'a « enseigné ce qu'il fallait faire.... Révoltée « de ses conseils, je lui en exprimai mon « indignation : Eh bien ! a-t-elle répliqué, « laissez donc périr votre mère... Je me suis

« désolée, j'ai hésité... Enfin ce soir j'ai « été aux Tuileries pour chercher une oc- « casion... Je suis restée long-tems sans oser « rien tenter. Je croyais qu'en différant « j'aurais plus de hardiesse. Plusieurs per- « sonnes se sont arrêtées en me voyant « seule ; je baissais la vue et je ne disais rien. « J'étais si triste que l'on s'éloignait facile- « ment. Cependant la nuit avançait, tout « le monde s'en allait, j'ai pensé de nou- « veau à ma mère.... Je me la suis repré- « sentée expirante.... Il ne me restait que « quelques minutes, et je vous ai appelé. « Je remercie Dieu de vous avoir ap- « pelé. Vous n'abuserez point de l'inno- « cence d'une pauvre créature ; je me suis « trompée quand j'ai cru pouvoir en faire « le sacrifice.... » Des pleurs l'interrompi- rent, et elle s'écria : O ma mère ! je te préfère bien à moi : je voudrais mourir pour te sauver ; mais c'est plus que mourir... Non, vous ne mourrez point, vertueuse enfant ; votre mère vivra, et je vous de- vrai, moi, le bonheur le plus pur. Je tirai ma bourse, et je la lui donnai. Voilà vingt-cinq louis, lui dis-je, portez-les à votre mère, et tous les six mois je lui en

offrirai autant. Elle ne trouvait point de termes pour exprimer sa reconnaissance, elle me baisait les mains, elle me disait : Ma mère priera pour vous, je prierai aussi : Dieu vous bénira, car nous ne pourrions jamais acquitter un si grand bienfait. Je posai ma main sur sa bouche pour l'empêcher de continuer : je m'approchai d'elle ; elle passa ses bras autour de mon cou, elle m'embrassa. Elle pleurait encore : je pleurai aussi. Non, je ne serai jamais que votre ami, lui dis-je ; vous êtes un ange, et c'est à ce titre que vous obtenez mon adoration. On ne peut renoncer à une plus aimable personne ; mais je n'y ai pas de mérite ; j'en suis payé par la joie de ma conscience. Vous, ne soyez pas seulement heureuse un jour, soyez-le tous les jours de votre vie ; sans cela la mienne serait troublée. Je suis sûr que vous ne manquerez pas à la vertu, et la vertu ne manquera point de vous récompenser..... Je sens qu'il faut nous séparer. Votre mère vous attend.... Elle ne prononça pas une parole, mais elle me serra de nouveau les mains, et ses regards furent alors si pénétrans et répon-

daient si bien au vœu que je formais secrètement de lui être à jamais uni par la plus sensible affection, qu'on ne peut concevoir une sensation plus délicieuse que celle que j'éprouvais. Je m'éloignai; mais, malgré moi, je revins sur mes pas. — Je ne vous ai point demandé votre nom ; je sens le besoin de ne pas l'ignorer. — Je m'appelle *Laurence*. — Et votre mère ? — *Dubreuil*. — Et vous, dit-elle bien doucement. — Moi, je me nomme le vicomte de la Rochefoucaud. Elle parut un peu confuse. Nous restâmes un moment dans le silence. Ce fut moi qui le rompis. — Je voudrais emporter quelque chose de vous. — Eh ! que pourrais-je être assez heureuse pour vous offrir ? — Cette petite branche de myrthe qui est à votre corset.... Elle la détacha, me la présenta en rougissant, et ensuite, en souriant, elle me fit un salut qui avait quelque chose de tendre, mais qui semblait m'avertir qu'il ne fallait pas rester plus long-tems. Je l'entendis, et elle put entendre aussi un soupir qui m'échappa. Heureux, dis-je en moi-même, celui qui a pu l'obliger et lui faire un grand sacri-

fice ! mais plus heureux encore celui qui méritera de posséder son cœur, et qui pourra tout en obtenir sans qu'il en coûte rien à son innocence !

DEVAINES.

DU PAPE

CLÉMENT XIV.

Jean-Vincent-Antoine Ganganelli était né en 1705, dans le bourg de Saint-Arcangelo, près de Rimini. Il était fils d'un médecin. Depuis qu'il est dévenu pape, on en a fait un bon gentilhomme, et on lui a composé une brillante généalogie. Il est difficile de croire qu'un médecin d'un petit bourg de la Romagne fût d'une illustre famille, et cette illustration même ne releverait pas beaucoup la mémoire de Clément XIV. Quand on s'est élevé si haut, il y a plus de gloire à être parti de plus bas.

La véritable gloire de Ganganelli sera d'avoir fait cette grande fortune sans hypocrisie, sans intrigue et sans bassesse; d'avoir eu des mœurs, de la simplicité et le goût des lettres, dans le pays de la corruption, de la charlatanerie et de l'ignorance.

Il annonça de bonne heure de l'esprit et des talens. A dix-huit ans il se fit cordelier. On le détournait d'embrasser cet état,

comme étant un moyen peu favorable à son avancement. *N'est-ce pas l'ordre de Saint-François*, répondit-il, *qui a fait la fortune de Sixte IV et de Sixte V?*

L'élévation de Sixte-Quint est une grande époque pour les italiens : le nom de ce pape est dans la bouche de tout le monde. Il n'y a pas un pâtre qui ne soit flatté de voir que le fils d'un pâtre ait été assis sur le premier trône du monde, et il n'y a pas un moine qui désespère d'y arriver un jour. On ne connaît peut-être pas combien cette idée excite d'émulation et d'intrigues, combien elle influe sur le caractère des romains en particulier. La papauté est le gros lot de la lotterie, qui fait de tems en tems la fortune d'un homme, et constamment la ruine et le malheur d'un grand nombre d'autres.

Si l'on ne peut pas, disait notre jeune cordelier, *faire sa fortune en disant la vérité, je resterai toute ma vie frère Ganganelli.* Son exemple a prouvé que la fausseté n'est pas un moyen de fortune absolument nécessaire.

Il professa à Rome la philosophie et la théologie avec une grande distinction. Son mérite éclata bientôt. Benoît XIV sut le

démêler et le fit consulteur du saint-office. Le pape Clément XIII le fit cardinal en 1759. Il ne changea ni de mœurs ni de genre de vie ; il resta soumis à toutes les austérités de sa règle, et conserva sa modestie, son goût pour l'étude, et ce qui est aussi rare, sa gaîté. Un lord qui le visitait souvent, disait : *Je n'ai pas encore pu voir le cardinal Ganganelli ; je ne trouve jamais chez lui qu'un religieux plein d'humilité et de gaîté.*

On sait que le Saint-Esprit descend toujours aux conclaves pour y faire les papes ; mais il faut convenir qu'il se sert pour cela de moyens extrêmement humains. Ainsi, c'est pour se conformer à notre faiblesse, qu'il tolère dans ces occasions les brigues, les cabales, les perfidies et tous les ressorts de la politique mondaine. Il est difficile de prévoir à un conclave sur quelle tête descendra la tiare. Les cardinaux de familles illustres, ou chefs de partis puissans, sont ordinairement exclus par les cours, qui craignent les cardinaux trop puissans par eux-mêmes, et ceux-ci repoussent tant qu'ils peuvent les cardinaux trop dévoués aux cours. De sorte qu'on finit d'ordinaire par réunir les voix pour un cardinal qui n'est suspect

à aucun des partis. C'est cette politique qui fit pape Ganganelli en 1769.

Il ne parut point enivré de ce bonheur inespéré. On prétend qu'on eut toutes les peines du monde à le réveiller le lendemain de son exaltation. Cela n'est pas si extraordinaire que d'avoir besoin d'être réveillé, comme le grand Condé, au moment de livrer une grande bataille. Cependant ce sommeil profond annonce un calme et une modération peu compatibles avec une ame ambitieuse. Après l'adoration, on lui demanda s'il n'était pas fatigué ; il répondit avec une naïveté piquante : *Je n'ai jamais vu cette cérémonie plus à mon aise ; je me souviens d'avoir été cruellement pressé à pareille fête, quand je n'étais que simple religieux.*

Ganganelli prit le nom de Clément XIV. Il montait sur le trône pontifical dans des circonstances délicates et orageuses. Les affaires des jésuites et celles de Parme avaient brouillé les cours de France, d'Espagne, de Naples et de Portugal avec le Saint-Siége : on s'était emparé d'Avignon et de Bénévent ; Venise travaillait à réformer les maisons religieuses sans consulter Rome,

Ganganelli sentait très-bien l'impossibilité de résister aux cours de Bourbon réunies. N'étant encore que cardinal, il disait au cardinal Cavalchini : *On aura beau faire, si l'on ne veut pas voir tomber la cour de Rome dans l'abaissement et le mépris, il faut se réconcilier avec les souverains : ils ont les bras plus longs que leurs empires, et leur pouvoir s'élève au-dessus des Alpes et des Pyrénées.*

Il n'aimait pas les jésuites; il différa cependant le plus qu'il put leur destruction. Il est difficile de savoir au juste quels étaient ses motifs; mais on peut croire que cette grande expédition l'épouvantait un peu. Rien ne prouve plus combien il était important de détruire les jésuites, que la difficulté qu'il y a eu à les détruire; car c'est un grand scandale en politique qu'un ordre de moines dont l'abolition ou la conservation peut intéresser la tranquillité des états et la sûreté des souverains. Mais l'extinction de la société devait paraître encore d'une toute autre importance à Rome que dans le reste des états catholiques. D'ailleurs il en coûte toujours à un souverain qui a de l'esprit et de la fermeté, pour se prêter à une opéra-

tion qui ne peut jamais avoir l'air que de la faiblesse. Enfin il connaissait les ennemis qu'il avait à combattre, et ce qu'il pouvait avoir à redouter de leur vengeance. On le voit, dans les derniers tems, frappé de terreurs qu'il ne peut dissimuler. Quand il eut signé la bulle d'extinction, il dit : *Je l'ai fait, je le ferais encore si j'avais à le faire, mais il m'en coûtera la vie.* Ces motifs me paraissent suffisans pour expliquer la lenteur qu'il a mise dans cette grande opération, sans recourir à ces causes secrètes que les politiques aiment à chercher dans tous les grands événemens.

Il suspendit la promulgation de cette fameuse bulle *in cœna domini*, qu'on était dans l'usage de lire au peuple de Rome tous les jeudis de la semaine sainte avec la plus lugubre solemnité. Cette bulle était un monument scandaleux de l'ancienne insolence des papes. Il y a lieu de croire que c'est désormais une arme destinée à se rouiller dans les arsenaux du Vatican.

Un reproche qu'on peut faire à Ganganelli, ainsi qu'à tous les souverains, c'est en détruisant les jésuites et en s'emparant de leurs biens, de n'avoir pas assuré à

chaque individu une pension suffisante. On aurait concilié la justice et l'humanité avec la politique; mais ce n'est ni la raison ni la philosophie qui a procédé à cette opération; c'est la jalousie, la faiblesse, le fanatisme et la vengeance. Lorsque le pape eut déclaré la portion qu'il assignait aux membres dispersés de la société, on écrivit sous la statue de Pasquin : *Et divites dimisit inanes.*

Ce qu'il faut reprocher sur-tout à la mémoire de Clément XIV, c'est d'avoir traité avec une dureté inhumaine, et à ce qu'il paraît, gratuite, le général et ceux des jésuites qu'il a fait renfermer; cependant comme le public ignore les crimes dont on les accuse, il faut suspendre son jugement.

Dès que l'extinction de la société fut publiée, Ganganelli se vit obsédé de pasquinades, de prédictions et de menaces qui lui annonçaient une fin prochaine.

On afficha un placard qui ne contenait que ces quatre lettres P. S. S. V. On ne savait comment les interpréter : Cela est fort aisé, dit le pape; on veut dire que le

siége sera bientôt vacant. *Presto sara sede vacante.*

Une jeune fille nommée *Bernardina Baruzzi*, dont on avait sans doute exalté avec art le zèle et la piété, prophétisa publiquement la mort prochaine du saint-père; et ses prédictions se propagèrent avec une rapidité et un succès extraordinaires.

Un auteur de la vie de Ganganelli prétend qu'il se montra peu sensible à ces vaines menaces; il rapporte cependant des circonstances qui semblent prouver que son imagination en était vivement frappée, et je croirais volontiers que la crainte est le véritable poison dont il est mort : s'il ne croyait pas aux prédictions, il pouvait croire à l'arsenic. On le voit en effet, sur la fin de sa vie, prendre la plus grande précaution sur les alimens qu'on lui apprête. Il est en même tems attaqué subitement d'un mal inconnu, dont la cause se dérobe aux connaissances de l'art, et dont les progrès gradués le minent et le détruisent insensiblement; il n'est bientôt plus qu'une ombre vivante; il meurt enfin; tout son corps tombe aussitôt en putréfaction,

sa chair se détache d'elle-même des os, les ongles des doigts, et les cheveux de la tête : les os se réduisent en poudre lorsqu'on les touche. Voilà certainement d'horribles effets d'une étrange maladie ; mais on ne connaît aucun poison qui en produise de semblables. Cependant le cri général à Rome, comme dans tout le reste de l'Europe, a été pour le poison. M. de Voltaire, qui ne voulait presque jamais croire à l'empoisonnement des princes, a cru à celui-ci comme à celui de l'empereur Henri VII, qu'un moine empoisonna, dit-on, avec l'hostie qu'il lui donna à la communion.

L'élévation de Ganganelli ne le fit pas sortir du genre de vie simple et modeste qu'il avait toujours suivi. Lorsque le cuisinier du feu pape vint le prier de le conserver : *A la bonne heure*, répondit-il, *vous ne perdrez pas vos guges ; mais je ne perdrai pas ma santé pour mettre vos talens en exercice*. Il continua de faire faire sa cuisine par son ancien cuisinier, frère François.

Il était affable, d'un abord facile, mais très-froid et très-réservé avec les cardinaux et les grands. Aucun n'eut de crédit sous

son règne ; il ne donna sa confiance à aucun : son ancien confrère, le père Bontempi, fut son seul confident. *Le seul moyen*, disait-il, *d'être sûr de son secret, c'est de ne le dire à personne : ce qu'on tait ne s'écrit point.* (*Il tacere non si scrive*). Cette réserve lui suscita pour ennemis tous les cardinaux qui avaient de l'ambition, et il en eut beaucoup.

Il eut peu d'amis, parce que ce ne sont pas les vertus qui donnent des amis, mais les bienfaits et les graces particulières qu'on répand, et Ganganelli en répandit peu. Il écarta ses parens des honneurs, des emplois et de Rome même. Cet excès peut être aussi blâmable que celui où se livrent presque tous les papes, qui accumulent sur leur famille toutes les richesses et les dignités.

Il n'avait aucun genre d'ostentation ; il repoussait la louange, qu'il regardait comme l'*aliment des petits esprits ;* il ne montra jamais aucune prévention personnelle : *La prévention*, disait-il, *est le défaut des grands ; heureusement je suis né petit.*

Il était impénétrable dans ses secrets, sans être jamais faux ni dissimulé. Il mépri-

sait cette politique de théâtre qui consiste à changer de masque sans cesse, et à employer à tromper les autres tous les moyens que la nature a donnés à l'homme pour communiquer ses sentimens : politique profondément frivole, convenable à des hommes élevés dans l'intrigue, et qui, n'ayant à traiter que de petits intérêts, veulent s'en déguiser la futilité par l'appareil des formes et des moyens. Ganganelli méprisait cette charlatanerie de la faiblesse vaine. Il disait de M. le duc de Choiseul, ambassadeur de notre cour à Rome : *Il attrape nos politiques en leur disant la vérité.*

Il paraît qu'il était sincèrement pieux, mais sans faste, sans petitesse, et sur-tout sans intolérance. *On ne perd que trop souvent la charité*, disait-il, *pour sauver la foi. Si la religion ne permet pas de tolérer l'erreur, elle défend de haïr et de tourmenter celui qui se trompe.* Il vaudrait bien mieux faire recevoir cette belle maxime en Sorbonne que la bulle et le formulaire.

Il ne se connaissait point aux arts, et il l'avouait ; mais il sentait combien il est important aux souverains de les encourager.

Il forma une belle collection de monumens antiques, qui fut ouverte au public. Il a donné de lui-même des gratifications et des récompenses à des hommes de lettres. C'était, selon lui, placer l'argent public au plus gros intérêt, que d'en faire part à ceux qui répandent les lumières et qui distribuent la gloire. *Il est honteux*, ajoutait-il, *qu'il y ait des recherches si sévères pour découvrir les malfaiteurs, et qu'on n'en fasse jamais pour découvrir la demeure et les besoins des hommes qui consacrent leurs veilles à perfectionner la raison humaine.*

Ganganelli ne fit pas tout le bien qu'il se proposait de faire : il avait commencé à s'occuper des moyens de réformer l'enseignement public et sur-tout la manière de prêcher, qui, en Italie, a dégénéré en une espèce de batelage ; il voulait introduire dans l'état ecclésiastique l'inoculation qu'il approuvait hautement. Il se proposait surtout d'extirper cet usage honteux et barbare qui, transporté des sérails de l'Asie, outrage la nature pour l'amusement des oreilles, et détruit l'homme pour en faire un rossignol. Comme tous les réformateurs, il éprouva combien il est difficile de faire

du bien à un peuple ; il éprouva combien le préjugé et l'habitude opposent de résistance et d'obstacles aux innovations les plus salutaires. Il disait souvent que ce que les hommes connaissaient le moins, c'était leur intérêt, et que pour les rendre plus heureux, il fallait commencer par les éclairer.

Quoique Clément XIV ne fût pas aussi plaisant que Benoît XIV, il avait de la gaîté, et il aimait les bons mots, même les pointes. Lorsqu'il tomba de cheval, on lui demanda s'il n'avait pas quelque contusion : *Non*, répondit-il, *mais bien un peu de confusion.*

Lorsqu'on lui dit que le cardinal de Bernis avait pris beaucoup d'intérêt à son exaltation : *Je le crois volontiers*, répondit-il, *un poëte doit aimer les métamorphoses.*

Un anglais qui passait à Ferney en allant en Italie, offrait à M. de Voltaire de lui rapporter de Rome ce qu'il desirerait : *Eh bien ! rapportez moi*, lui dit M. de Voltaire, *les oreilles du grand inquisiteur.* L'anglais causant familièrement avec Clément XIV, lui conta cette plaisanterie :

Dites de ma part à M. de Voltaire, lui répondit en riant le pape, *que notre inquisition n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

Le pape Ganganelli disait à un savant suédois (M. Bjornstahl) : « Quand j'aurai terminé « les affaires étrangères que j'ai sur les bras, « je réaliserai un système de gouvernement « que je me suis proposé, et je donnerai « dans Rome une nouvelle vie et un nouvel « éclat aux sciences. J'y érigerai une aca- « démie qui s'occupera des langues, des « antiquités et de l'histoire de la ville, et « qui sera composée de ce qu'il y a de plus « habile dans l'univers. »

M. Bjornstahl a fait imprimer la relation d'un voyage qu'il a fait à Rome ; il y parle avec la plus grande vénération de Clément XIV ; il y relève sur-tout la modeste simplicité avec laquelle il aime à se souvenir et à parler de son état précédent. L'humilité du pape et la fierté des cardinaux, dit le voyageur suédois, forment un contraste très-apparent. Il reçoit avec affection des gens qui, selon sa religion, sont hérétiques et damnés. *Olim non erat sic.* Il n'y a point d'étranger qui ne célèbre et n'honore l'esprit et les manières de ce pontife. Plusieurs

prélats de sa cour m'ont demandé, après l'audience, ce que nous pensions du pape. Je leur ai répondu que je voudrais être catholique, si tous les catholiques lui ressemblaient, et qu'ayant beaucoup disputé de religion avec de savans théologiens, aucun ne m'avait donné des preuves aussi touchantes de la bonté de leur doctrine, que ne l'avait fait le pape sans dire un mot de théologie.

On cite de lui des traits plus intéressans encore, parce qu'ils annoncent tout-à-la-fois de l'esprit et de la bonté. Le peuple s'empressait un jour pour le voir, et ses gardes écartaient la foule : *Laissez approcher ces bonnes gens*, dit-il au commandant de ses chevaux-légers, *leur amour-propre est flatté de voir un homme de leur classe parvenu à une si grande élévation.*

Deux soldats avaient mérité la mort. Ganganelli trouvant la loi trop rigoureuse, voulut qu'il n'y en eût qu'un d'exécuté, et que le sort en décidât ; puis, touché de compassion en faveur du malheureux que le sort avait condamné, il dit : *J'ai défendu les jeux de hasard, je dois lui faire grace.*

Il semble qu'un prince doux, modeste, humain, juste, populaire, devrait être aimé de son peuple. Il l'avait été dans les premières années de son règne; il ne l'était plus à la fin. Le bled était rare dans toute l'Italie. Le pape donna sa confiance à des hommes suspects, et fit faire des opérations qui renchérirent le grain. Il n'y a point de bonne administration pour un peuple qui meurt de faim. Que lui importe alors les vertus et les talens de son souverain? Sous le meilleur des gouvernemens, il ne demande, il n'espère que le plus étroit nécessaire. S'il manque de pain, que pourrait lui faire de pire le plus cruel des tyrans? Le peuple de Rome s'en prenait de la disette des grains à Ganganelli, qui, pour l'appaiser, s'avisa un jour d'abréger le tems des spectacles, en y substituant des prières publiques. Les anciens romains ne demandaient que du pain et des spectacles. Clément XIV ôtait aux romains modernes les spectacles pour les consoler du pain qui leur manquait; plaisante politique, assez semblable à celle de Sganarelle, à qui sa femme dit que ses enfans lui demandent du pain, et qui répond : *Donne leur le fouet.*

Clément XIV, né le 31 octobre 1705, élu pape le 19 mai 1769, mourut le 21 septembre 1774. On a observé, comme un hasard en effet remarquable, que Sixte-Quint, sorti, comme Ganganelli, de l'ordre de Saint-François, était mort comme lui, soupçonné d'avoir été empoisonné, après avoir régné, de même, cinq ans quatre mois trois jours. Sixte-Quint, à la sollicitation de l'Espagne, avait pensé à supprimer la société de Jésus, ou du moins à la réformer. Clément XIV eut avec ce pape d'autres rapports assez singuliers. On aime à relever ces jeux du hasard, quoiqu'il n'y ait aucune instruction à en recueillir.

On a imprimé quelques lettres de ce pape, qui ajoutent encore à l'idée qu'on avait de son caractère et de son esprit. Il y en a une sur-tout qui mérite d'être lue. Elle est adressée à un maître de novices et contient des conseils sur la manière de gouverner ses élèves. Ces conseils sont pleins de sagesse, de raison, d'humanité et de connaissance des hommes.

Ecartez l'espionnage, dit-il, *il éteint dans des ames encore neuves la candeur, la confiance et l'amitié; il rend les*

hommes hypocrites, lâches, défians et perfides : c'est le point de toute société humaine. Ce que dit Clément XIV à un supérieur de novices, il faudrait le persuader aux maîtres des empires qui ont porté à un si haut degré de perfection cet art infame d'avilir les ames et de corrompre le caractère des peuples. Je terminerai cette notice par une anecdote tirée d'une lettre particulière écrite de Rome par un anglais en 1774.

« Le pape donna dernièrement un exemple frappant de tolérance. Etant allé, suivant sa coutume, à l'église de Saint-Pierre pour y faire sa prière, il aperçut un jeune homme copiant avec attention un tableau d'autel. Le saint-père s'arrêta et le regarda travailler sans l'interrompre. Il prit une idée plus avantageuse du talent de ce jeune homme à mesure que son travail avançait; mais s'approchant toujours plus près, il attira l'attention du peintre, qui, ne connaissant pas encore Rome, s'imagina qu'un hérétique trouvé dans une église courait risque d'être puni, comme on punit les chrétiens trouvés dans une mosquée musulmane. Vivement frappé d'une terreur

subite, il s'évanouit aux pieds du saint-père, qui appela aussitôt du secours; et quelques personnes étant arrivées sur-le-champ, firent revenir le jeune étranger. « Mon ami, lui dit le saint-père, je suis charmé de vous voir de si grandes dispositions pour la peinture; il faut vous faire copier de bons morceaux. Je veux que vous soyez reçu parmi les jeunes élèves qui sont élevés ici à mes frais. » Ah! saint-père, répondit le jeune homme d'une voix défaillante, je suis protestant. « Protestant! « répliqua le pape; tant pis; j'aimerais « mieux que vous fussiez catholique; mais il « y a eu de grands peintres parmi les protes- « tans : la religion n'a rien à démêler avec « la peinture. Je prendrai soin de vous pro- « curer tout ce qui vous sera nécessaire « pour vous perfectionner dans votre art. » Le pape tint parole, et loin de vouloir le gêner sur sa religion, il défendit même qu'on fît aucune tentative pour l'engager à en changer.

S.

NOTICE

SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS

DE LA BRUYÈRE.

Jean de La Bruyère naquit à Dourdan en 1639. Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. le Duc; et il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché au prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des *Caractères* en 1687, fut reçu à l'Académie française en 1693, et mourut en 1696.

Voilà tout ce que l'histoire littéraire nous apprend de cet écrivain, à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent dans aucune langue; ouvrage qui, par le succès qu'il eut dès sa naissance, dut attirer les yeux du public sur son auteur, dans ce beau règne où l'attention que le monarque donnait aux productions du génie, réfléchissait sur les grands talens

un éclat dont il ne reste plus que le souvenir.

On ne connaît rien de la famille de La Bruyère : et cela est fort indifférent : mais on aimerait à savoir quel était son caractère, son genre de vie, la tournure de son esprit dans la société ; et c'est ce qu'on ignore aussi.

Peut-être que l'obscurité même de sa vie est un assez grand éloge de son caractère. Il vécut dans la maison d'un prince ; il souleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules, qu'il désigna dans son livre, ou qui s'y crurent désignés ; il eut tous les ennemis que donne la satyre, et ceux que donnent les succès ; on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette destinée suppose, à ce qu'il me semble, un excellent esprit et une conduite sage et modeste.

« On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, « comme un philosophe qui ne songeait « qu'à vivre tranquille avec des amis et des « livres ; faisant un bon choix des uns et « des autres ; ne cherchant ni ne fuyant le « plaisir ; toujours disposé à une joie mo-

« deste, et ingénieux à la faire naître; poli « dans ses manières, et sage dans ses dis- « cours; craignant toute sorte d'ambition, « même celle de montrer de l'esprit. » *Hist. de l'Acad. Franç.*

On conçoit aisément que le philosophe qui releva avec tant de finesse et de sagacité les vices, les travers et les ridicules, connaissait trop les hommes pour les rechercher beaucoup; mais qu'il put aimer la société sans s'y livrer; qu'il devait y être très-réservé dans son ton et dans ses manières; attentif à ne pas blesser des convenances qu'il sentait si bien; trop accoutumé enfin à observer dans les autres les défauts du caractère et les faiblesses de l'amour-propre, pour ne pas les réprimer en lui-même.

La Bruyère lut son ouvrage, avant de le publier, à M. de Malezieux, qui lui dit : *Mon ami, il y a là de quoi vous faire bien des lecteurs et bien des ennemis.* En effet le livre des *Caractères* fit beaucoup de bruit dès sa naissance. On attribua cet éclat aux traits satyriques qu'on y remarqua, ou qu'on crut y voir; et l'on ne peut pas douter que cette circonstance n'y contri-

hâta en effet. Peut-être que les hommes en général n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le moment où il paraît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière, qui fixe plus fortement leur attention sur elles. Mais si la malignité hâta le succès du livre de La Bruyère, le tems y a mis le sceau : on l'a réimprimé cent fois; on l'a traduit dans toutes les langues; et, ce qui distingue les ouvrages originaux, il a produit une foule de copistes; car c'est précisément ce qui est inimitable que les esprits mediocres s'efforcent d'imiter.

Sans doute La Bruyère, en peignant les mœurs de son tems, a pris ses modèles dans le monde où il vivait; mais il peignit les hommes, non en peintre de portrait, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux, mais en peintre d'histoire, qui choisit et rassemble différens modéles, qui n'en imite que les traits de caractère et d'effet, et qui sait y ajouter ceux que lui fournit son imagination, pour en former cet ensemble de vérité idéale et

de vérité de nature, qui constitue la perfection des beaux arts.

C'est là le talent du poëte comique : aussi a-t-on comparé La Bruyère à Molière, et ce parallèle offre des rapports frappans; mais il y a si loin de l'art d'observer des ridicules et de peindre des caractères isolés, à celui de les animer et de les faire mouvoir sur la scène, que nous ne nous arrêtons pas à ce genre de rapprochement, plus propre à faire briller le bel esprit qu'à éclairer le goût. D'ailleurs à qui convient-il de tenir ainsi la balance entre des hommes de génie ? On peut bien comparer le degré de plaisir, la nature des impressions qu'on reçoit de leurs ouvrages; mais qui peut fixer exactement la mesure d'esprit et de talent qui est entrée dans la composition de ces mêmes ouvrages ?

On peut considérer La Bruyère comme moraliste et comme écrivain. Comme moraliste, il paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne, étudiant l'homme en lui-même, avait pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport

plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession, établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et La Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les tems et de tous les lieux; La Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

Peut-être que sa vue n'embrassait pas un grand horizon, et que son esprit avait plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi, dans son chapitre intitulé : *Du souverain ou de la république*, au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices des gouvernemens, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes, et l'on est étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas sorti de Versailles.

Il y a cependant dans ce même chapitre des pensées plus profondes qu'elles ne le paraissent au premier coup-d'œil. J'en citerai quelques-unes, et je choisirai les plus courtes. « Vous pouvez aujourd'hui, dit-il, « ôter à cette ville ses franchises, ses « droits, ses privilèges; mais demain ne « songez pas même à réformer ses en- « seignes. »

« Le caractère des français demande du « sérieux dans le souverain. »

« Jeunesse du prince, source des belles « fortunes. » On attaquera peut-être la vérité de cette dernière observation; mais si elle se trouvait démentie par quelque exemple, ce serait l'éloge du prince, et non la critique de l'observateur.

Un grand nombre des maximes de La Bruyère paraissent aujourd'hui communes; mais ce n'est pas non plus la faute de La Bruyère. La justesse même, qui fait le mérite et le succès d'une pensée, lorsqu'on la met au jour, doit la rendre bientôt familière et même triviale; c'est le sort de toutes les vérités d'un usage universel.

On peut croire que La Bruyère avait plus de sens que de philosophie. Il n'est pas

exempt de préjugés, même populaires. On voit avec peine qu'il n'était pas éloigné de croire un peu à la magie et au sortilége. « En cela, dit-il, (chap. XIV, *de quelques* « *usages*) il y a un parti à trouver entre les « ames crédules et les esprits forts. » Cependant il a eu l'honneur d'être calomnié comme philosophe ; car ce n'est pas de nos jours que ce genre de persécution a été inventé. La guerre que la sottise, le vice et l'hypocrisie ont déclarée à la philosophie est aussi ancienne que la philosophie même, et durera vraisemblablement autant qu'elle. « Il n'est pas permis, dit-il, de traiter quel- « qu'un de philosophe : ce sera toujours « lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait « plu aux hommes d'en ordonner autre- « ment. » Mais comment se réconciliera-t-on jamais avec cette raison si incommode qui, en attaquant tout ce que les hommes ont de plus cher, leurs passions et leurs habitudes, voudrait les forcer à ce qui leur coûte le plus, à réfléchir et à penser par eux-mêmes ?

En lisant avec attention les *Caractères* de La Bruyère, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du style ; les tour-

nures et les expressions paraissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu que le fond des choses mêmes; et c'est moins l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire.

Mais le mérite de ce grand écrivain, quand il ne supposerait pas le génie, suppose une réunion de dons de l'esprit, aussi rare que le génie.

L'art d'écrire est plus étendu que ne le pensent la plupart des hommes, la plupart même de ceux qui font des livres.

Il ne suffit pas de connaître les propriétés des mots, de les disposer dans un ordre régulier, de donner même aux membres de la phrase une tournure symétrique et harmonieuse; avec cela on n'est encore qu'un écrivain correct, et tout au plus élégant.

Le langage n'est que l'interprète de l'ame; et c'est dans une certaine association des sentimens et des idées avec les mots qui en sont les signes, qu'il faut chercher le principe de toutes les propriétés du style.

Les langues sont encore bien pauvres et bien imparfaites. Il y a une infinité de nuances, de sentimens et d'idées qui n'ont point de signes : aussi ne peut-on jamais

exprimer tout ce qu'on sent. D'un autre côté, chaque mot n'exprime pas d'une manière précise et abstraite une idée simple et isolée; par une association secrète et rapide qui se fait dans l'esprit, un mot réveille encore des idées accessoires à l'idée principale dont il est le signe. Ainsi, par exemple, les mots *cheval* et *coursier*, *aimer* et *chérir*, *bonheur* et *félicité*, peuvent servir à désigner le même objet ou le même sentiment, mais avec des nuances qui en changent sensiblement l'effet principal.

Il en est des tours, des figures, des liaisons de phrase, comme des mots : les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées, des vues de l'esprit, et ne les représentent qu'imparfaitement.

Les différentes qualités du style, comme la clarté, l'élégance, l'énergie, la couleur, le mouvement, etc. dépendent donc essentiellement de la nature et du choix des idées; de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose; des rapports sensibles que l'imagination y attache; des sentimens enfin que l'ame y associe, et du mouvement qu'elle y imprime.

Le grand secret de varier et de faire contraster les images, les formes et les mouvemens du discours, suppose un goût délicat et éclairé; l'harmonie, tant des mots que de la phrase, dépend de la sensibilité plus ou moins exercée de l'organe; la correction ne demande que la connaissance réfléchie de sa langue.

Dans l'art d'écrire, comme dans tous les beaux arts, les germes du talent sont l'œuvre de la nature; et c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne.

Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant sans art aux mouvemens de leur imagination et de leur pensée, ont écrit avec grace, avec feu, avec intérêt : mais ces dons naturels sont rares; ils ont des bornes et des imperfections très-marquées, et ils n'ont jamais suffi pour produire un grand écrivain.

Je ne parle pas des anciens, chez qui l'élocution était un art si étendu et si compliqué; je citerai Despréaux et Racine, Bossuet et Montesquieu, Voltaire et Rousseau : ce n'était pas l'instinct qui produisait sous

leur plume ces beautés et ces grands effets auxquels notre langue doit tant de richesses et de perfection ; c'était le fruit du génie sans doute, mais du génie éclairé par des études et des observations profondes.

Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyere, il paraîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands hommes qu'on vient de citer ; mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses Caractères, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue.

Sans doute La Bruyère n'a ni les élans et les traits sublimes de Bossuet ; ni le nombre, l'abondance et l'harmonie de Fénélon ; ni la grace brillante et abandonnée de Voltaire ; ni la sensibilité profonde de Rousseau : mais aucun d'eux ne m'a paru réunir au même degré la variété, la finesse et l'originalité des formes et des tours, qui étonnent dans La Bruyère. Il n'y a peut-être pas une beauté de style propre à notre idiome, dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain.

Une de ses observations sur les progrès qu'avait faits en France l'art d'écrire, nous révèle à-peu-près son secret. « On écrit « régulièrement depuis vingt années : on « est esclave de la construction : on a en- « richi la langue de nouveaux mots, secoué « le joug du latinisme, et réduit le style à la « phrase purement française : on a mis enfin « dans le discours tout l'ordre et toute la « netteté dont il est capable : cela conduit « insensiblement à y mettre de l'esprit. »

On sent que La Bruyère ne parle dans cette dernière phrase que de l'esprit qu'on peut mettre dans la manière d'exprimer ses pensées, et non dans les pensées elles-mêmes; et l'on ne doit pas s'étonner qu'il ait recherché avec tant de soin ce qu'il regardait comme le dernier terme de la perfection dans l'art d'écrire.

Despréaux observait, à ce qu'on dit, que La Bruyère, en évitant les transitions, s'était épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. Cette observation ne me paraît pas digne d'un si grand maître. Il savait trop bien qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importans que celui de trouver ces formules qui servent à lier

les idées, et à unir les parties du discours.

Ce n'est point sans doute pour éviter les transitions, que La Bruyere a écrit son livre par fragmens et par pensées détachées. Ce plan convenait mieux à son objet; mais il s'imposait dans l'exécution une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'était dispensé.

L'écueil des ouvrages de ce genre est la monotonie. La Bruyère a senti vivement ce danger; on peut en juger par les efforts qu'il a faits pour y échapper. Des portraits, des observations de mœurs, des maximes générales, qui se succèdent sans liaison, voilà les matériaux de son livre. Il sera curieux d'observer toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie pour varier à l'infini, dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs et ses mouvemens. Cet examen, intéressant pour tout homme de goût, ne sera peut-être pas sans utilité pour les jeunes gens qui cultivent les lettres et se destinent au grand art de l'éloquence.

Il serait difficile de définir avec précision le caractère distinctif de son esprit: il semble réunir tous les genres d'esprit. Tour-à-tour noble et familier, éloquent et

railleur, fin et profond, amer et gai, il change avec une extrême mobilité de ton, de personnage et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets.

Et ne croyez pas que ces mouvemens si divers soient l'explosion naturelle d'une ame très sensible, qui, se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyère montre par-tout les sentimens d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre, ni misanthrope. Il se passionne, il est vrai; mais c'est comme le poëte dramatique qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron ni Burrhus; mais il se pénètre fortement des idées et des sentimens qui appartiennent au caractère et à la situation de ses personnages, et il trouve dans son imagination, exaltée par les sentimens et les idées dont il est plein, tous les traits dont il a besoin pour les peindre.

Ne cherchons donc dans le style de La Bruyère, ni l'expression de son caractère, ni l'épanchement involontaire de son ame; mais observons les formes diverses qu'il

prend habilement pour nous intéresser ou nous plaire.

Une grande partie de ses pensées ne pouvaient se présenter que comme les résultats d'une observation tranquille et réfléchie ; mais quelque vérité, quelque finesse, quelque profondeur même qu'il y eût dans les pensées, cette forme froide et monotone aurait bientôt ralenti et fatigué l'attention, si elle eût été trop continûment prolongée.

Le philosophe n'écrit pas seulement pour se faire lire ; il veut persuader ce qu'il écrit ; et la conviction de l'esprit, ainsi que l'émotion de l'ame, est toujours proportionnée au degré d'attention que le lecteur donne aux paroles. Quel écrivain a mieux connu l'art de fixer l'attention par la vivacité ou la singularité des tours, et de la réveiller sans cesse par une inépuisable variété ?

Tantôt il se passionne et s'écrie avec une sorte d'enthousiasme : « Je voudrais « qu'il me fût permis de crier de toute « ma force à ces hommes saints qui ont été « autrefois blessés des femmes : Ne les di- « rigez point ; laissez à d'autres le soin de « leur salut. »

Tantôt, par un autre mouvement aussi extraordinaire, il entre brusquement en scène : « Fuyez, retirez-vous ; vous n'êtes « pas assez loin..... Je suis, dites-vous, sous « l'autre tropique..... Passez sous le pôle et « dans l'autre hémisphère..... M'y voilà..... « Fort bien; vous êtes en sûreté. Je décou- « vre sur la terre un homme avide, insa- « tiable, inexorable, etc. » C'est dommage peut-être que la morale qui en résulte n'ait pas une importance proportionnée au mouvement qui la prépare.

Tantôt c'est avec une raillerie amère ou plaisante qu'il apostrophe l'homme vicieux ou ridicule.

« Tu te trompes, Philémon, si avec ce « carrosse brillant, ce grand nombre de « coquins qui te suivent, et ces six bêtes « qui te traînent, tu penses qu'on t'en es- « time davantage ; on écarte tout cet atti- « rail, qui t'est étranger, pour pénétrer jus- « qu'à toi, qui n'es qu'un fat. »

« Vous aimez, dans un combat ou pen- « dant un siége, à paraître en cent endroits, « pour n'être nulle part ; à prévenir les or- « dres du général, de peur de les suivre ; « et à chercher les occasions, plutôt que de

« les attendre et les recevoir : votre valeur « serait-elle douteuse ? »

Quelquefois une réflexion qui n'est que sensée, est relevée par une image ou un rapport éloigné, qui frappe l'esprit d'une manière inattendue. « Après l'esprit de « discernement, ce qu'il y a au monde de « plus rare, ce sont les diamans et les per- « les. » Si La Bruyère avait dit simplement que rien n'est plus rare que l'esprit de discernement, on n'aurait pas trouvé cette réflexion digne d'être écrite.

C'est par des tournures semblables qu'il sait attacher l'esprit sur des observations qui n'ont rien de neuf pour le fond, mais qui deviennent piquantes par un certain air de naïveté sous lequel il sait déguiser la satire.

« Il n'est pas absolument impossible « qu'une personne qui se trouve dans une « grande faveur, perde son procès. »

« C'est une grande simplicité que d'ap- « porter la moindre roture, et de n'y être « pas gentilhomme. »

Il emploie la même finesse de tour dans le portrait d'un fat, lorsqu'il dit : « Iphis « met du rouge, mais rarement; il n'en fait « pas habitude. »

Il serait difficile de n'être pas vivement frappé du tour aussi fin qu'énergique qu'il donne à la pensée suivante, malheureusement aussi vraie que profonde : « Un grand « dit de Timagène votre ami qu'il est un sot, « et il se trompe. Je ne demande pas que « vous répliquiez qu'il est homme d'esprit ; « osez seulement penser qu'il n'est pas « un sot. »

C'est dans les portraits sur-tout que La Bruyère a eu besoin de toutes les ressources de son talent. Il interroge ; il a l'air de sortir d'une méditation profonde ; il met en scène les personnages qu'il veut peindre ; il se met lui-même en scène avec eux. Il est presque toujours dramatique.

Théophraste, que La Bruyère a traduit, n'emploie pour peindre ses caractères que la forme d'énumération ou de description. En admirant beaucoup l'écrivain grec, La Bruyère n'a eu garde de l'imiter, ou si quelquefois il procède comme lui par énumération, il sait ranimer cette forme languissante par un art dont on ne trouve ailleurs aucun exemple.

Relisez les portraits du riche et du pauvre : « Giton a le teint frais, le visage

« plein, la démarche ferme, etc. Phédon a « les yeux creux, le teint échauffé, etc.; » et voyez comment ces mots, IL EST RICHE, IL EST PAUVRE, rejetés à la fin des deux portraits, frappent comme deux coups de lumière qui, en se réfléchissant sur les traits qui précèdent, y répandent un nouveau jour et leur donnent un effet extraordinaire.

Quelle énergie dans le choix des traits dont il peint ce vieillard presque mourant, qui a la manie de planter, de bâtir, de faire des projets pour un avenir qu'il ne verra point! « Il fait bâtir une maison de « pierres de taille, raffermie dans les encoi- « gnures par des mains de fer, et dont il « assure, en toussant et avec une voix frêle « et débile, qu'on ne verra jamais la fin. Il « se promène tous les jours dans ses ate- « liers sur les bras d'un valet qui le sou- « lage : il montre à ses amis ce qu'il a fait, « et leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce « n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car « il n'en a point; ni pour ses héritiers, per- « sonnes viles et qui sont brouillées avec lui : « c'est pour lui seul, et il mourra demain. »

Ailleurs il nous donne le portrait d'une femme aimable, comme un fragment im-

parfait trouvé par hasard ; et ce portrait est charmant : je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un passage. « Loin de s'appliquer à « vous contredire avec esprit, *Arténice* s'ap- « proprie vos sentimens ; elle les croit siens ; « elle les étend, elle les embellit : vous êtes « content de vous d'avoir pensé si bien, et « d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez « cru. Elle est toujours au-dessus de la « vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle « écrive : elle oublie les traits où il faut des « raisons ; elle a déjà compris que la simpli- « cité peut être éloquente. »

Comment donnera-t-il plus de saillie au ridicule d'une femme du monde qui ne s'aperçoit pas qu'elle vieillit, et qui s'étonne d'éprouver la faiblesse et les incommodités qu'amènent l'âge et une vie trop molle ? Il en fait un apologue. C'est *Irène* qui va au temple d'Epidaure consulter Esculape. D'abord elle se plaint qu'elle est fatiguée : « l'oracle prononce que c'est par la lon- « gueur du chemin qu'elle vient de faire. « Elle déclare que le vin lui est nuisible ; « l'oracle lui dit de boire de l'eau. Ma vue « s'affaiblit, dit Irène. Prenez des lunettes, « dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même,

« continue-t-elle ; je ne suis ni si forte ni si « saine que je l'ai été. C'est, dit le dieu, « que vous vieillissez. Mais quel moyen de « guérir de cette langueur ? Le plus court, « Irène, c'est de mourir, comme ont fait « votre mère et votre aïeule. » A ce dialogue, d'une tournure naïve et originale, substituez une simple description à la manière de Théophraste ; et vous verrez comment la même pensée peut paraître commune ou piquante, suivant que l'esprit et l'imagination sont plus ou moins intéressés par les idées et les sentimens accessoires dont l'écrivain a su l'embellir.

La Bruyère emploie souvent cette forme d'apologue, et presque toujours avec autant d'esprit que de goût. Il y a peu de chose dans notre langue d'aussi parfait que l'histoire d'*Emire*. C'est un petit roman plein de finesse, de grâce et même d'intérêt.

Ce n'est pas seulement par la nouveauté et par la variété des mouvemens et des tours que le talent de La Bruyère se fait remarquer ; c'est encore par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques ; c'est sur-tout par ces heureuses alliances de mots, ressource féconde des grands écri-

vains, dans une langue qui ne permet pas, comme presque toutes les autres, de créer ou de composer des mots, ni d'en transplanter d'un idiome étranger.

« Tout excellent écrivain est excellent peintre, dit la Bruyère lui-même, et il le prouve dans tout le cours de son livre. Tout vit et s'anime sous son pinceau, tout y parle à l'imagination : « La véritable grandeur « se laisse *toucher et manier*... elle *se courbe* « avec bonté vers ses inférieurs, et *revient* « sans effort à son naturel. »

« Il n'y a rien, dit-il ailleurs, qui mette « plus subitement un homme à la mode, et « qui le *soulève* davantage, que le grand « jeu. »

Veut-il peindre ces hommes qui n'osent avoir un avis sur un ouvrage avant de savoir le jugement du public : « Ils ne hasar- « dent point leurs suffrages. Ils veulent être « *portés par la foule* et *entraînés* par la « multitude. »

Veut-il tourner en ridicule la manie du fleuriste; il vous le montre *planté* et ayant *pris racine* devant ses tulipes. Il en fait un arbre de son jardin. Cette figure hardie est piquante, sur-tout par l'analogie des objets.

« Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang « comme d'avoir su éviter une sottise. » C'est une figure heureuse que celle qui transforme ainsi en sensation le sentiment qu'on veut exprimer.

L'énergie de l'expression dépend de la force avec laquelle l'écrivain s'est pénétré du sentiment ou de l'idée qu'il a voulu rendre. Ainsi La Bruyère s'élevant contre l'usage des sermens, dit : Un honnête « homme qui dit *oui* ou *non*, mérite d'être « cru : son caractère *jure* pour lui. ».

Il est d'autres figures de style, d'un effet moins frappant, parce que les rapports qu'elles expriment demandent, pour être saisis, plus de finesse et d'attention dans l'esprit : je n'en citerai qu'un exemple.

« Il y a dans quelques femmes un *mérite* « *paisible*, mais solide, accompagné de « mille vertus qu'elles ne peuvent *couvrir* « de toute leur modestie. »

Ce *mérite paisible* offre à l'esprit une combinaison d'idées fines et délicates, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé.

En parlant de ces artifices de toilette par lesquels les femmes gâtent souvent

leurs grâces naturelles, il dit : « Ce n'est « pas sans peine qu'elles plaisent moins ». Il faut un peu d'attention pour saisir la finisse de cette tournure.

Mais les grands effets de l'art d'écrire, comme de tous les arts, tiennent sur-tout aux contrastes.

Ce sont les rapprochemens ou les oppositions de sentimens et d'idées, de formes et de couleurs, qui, faisant ressortir tous les objets les uns par les autres, répandent dans une composition la variété, le mouvement et la vie. Aucun écrivain peut-être n'a mieux connu ce secret, et n'en a fait un plus heureux usage que La Bruyère. Il a un grand nombre de pensées qui n'ont d'effet que par le contraste.

« Il s'est trouvé des filles qui avaient de « la vertu, de la santé, de la ferveur et une « bonne vocation; mais qui n'étaient pas « assez riches pour faire dans une riche « abbaye vœu de pauvreté. »

Ce dernier trait, rejeté si heureusement à la fin de la période pour donner plus de saillie au contraste, n'échappera pas à ceux qui aiment à observer dans les productions des arts les procédés de l'artiste. Mettez à

la place, « qui n'étaient pas assez riches « pour faire vœu de pauvreté dans une riche « abbaye ; » et voyez combien cette légère transposition, quoique peut-être plus favorable à l'harmonie, affaiblirait l'effet de la phrase. Ce sont ces artifices que les anciens recherchaient avec tant d'étude, et que les modernes négligent trop. Lorsqu'on en trouve des exemples chez nos bons écrivains, il semble que c'est plutôt l'effet de l'instinct que de la réflexion.

Montesquieu cite ce beau trait de Florus, lorsqu'il nous montre Scipion, encore enfant, qui croît pour la ruine de l'Afrique : *Qui in exitium Africæ crescit.* Ce rapport supposé entre deux faits naturellement indépendans l'un de l'autre, plait à l'imagination et attache l'esprit. Je trouve un effet semblable dans cette pensée de La Bruyère :

« Pendant qu'Oronte augmente, avec « ses années, son fonds et ses revenus, « une fille naît dans quelque famille, s'é- « lève, croît, embellit et entre dans sa « seizième année : il se fait prier à cin- « quante ans pour l'épouser, jeune, belle, « spirituelle : cet homme sans naissance,

« sans esprit et sans le moindre mérite, est « préféré à tous ses rivaux. »

Si je voulais, par un seul passage, donner à-la-fois une idée du grand talent de La Bruyère et un exemple frappant de la puissance des contrastes dans le style, je citerais ce bel apologue qui contient la plus éloquente satire du faste insolent et scandaleux des parvenus.

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent « votre empire, ni la guerre que vous sou- « tenez virilement contre une nation puis- « sante, depuis la mort du roi votre époux, « ne diminuent rien de votre magnificence : « vous avez préféré a toute autre contrée « les rives de l'Euphrate, pour y élever un « superbe édifice ; l'air y est sain et tem- « péré, la situation en est riante ; un bois « sacré l'ombrage du côté du couchant ; les « dieux de Syrie, qui habitent quelquefois « la terre, n'y auraient pu choisir une plus « belle demeure. La campagne autour est « couverte d'hommes qui taillent et qui « coupent, qui vont et qui viennent, qui « roulent ou qui charrient le bois du Liban, « l'airain et le porphyre : les grues et les « machines gémissent dans l'air, et font es-

« pérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie,
« de revoir à leur retour en leurs foyers ce
« palais achevé, et dans cette splendeur où
« vous desirez de le porter, avant de l'ha-
« biter vous et les princes vos enfans. N'y
« épargnez rien, grande reine : employez-y
« l'or et tout l'art des plus excellens ou-
« vriers; que les Phidias et les Zeuxis de
« votre siècle déploient toute leur science
« sur vos plafonds et sur vos lambris : tra-
« cez-y de vastes et de délicieux jardins,
« dont l'enchantement soit tel qu'ils ne pa-
« raissent pas faits de la main des hommes:
« épuisez vos trésors et votre industrie sur
« cet ouvrage incomparable ; et après que
« vous y aurez mis, Zénobie, la dernière
« main, quelqu'un de ces pâtres qui habi-
« tent les sables voisins de Palmyre, de-
« venu riche par les péages de vos rivières,
« achètera un jour à deniers comptans
« cette royale maison, pour l'embellir et la
« rendre plus digne de lui et de sa for-
« tune. »

Si l'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, on verra que tout y est préparé, disposé, gradué avec un art infini pour produire un grand effet.

Quelle noblesse dans le début ! quelle importance on donne au projet de ce palais ! que de circonstances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté ! et quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet, l'auteur amène un *pâtre*, enrichi *du péage des rivières*, qui achète *à deniers comptans* cette *royale* maison, *pour l'*EMBELLIR *et la rendre* PLUS DIGNE DE LUI.

Il est bien extraordinaire qu'un homme qui a enrichi notre langue de tant de formes nouvelles, et qui avait fait de l'art d'écrire une étude si approfondie, ait laissé dans son style des négligences, et même des fautes qu'on reprocherait à de médiocres écrivains. Sa phrase est souvent embarrassée; il a des constructions vicieuses, des expressions incorrectes, ou qui ont vieilli. On ne dirait plus aujourd'hui, en parlant de la peinture que fait Théophraste des athéniens: *Nous admirons de nous y reconnaître nous-mêmes*. On a pu dire comme La Bruyère : *Dans l'esprit de contenter ceux qui etc.*, pour dire *dans la vue de contenter, etc.* Mais il dit dans la préface de son discours de réception à l'Académie :

Le lendemain de la prononciation de ma harangue ; je doute que cette locution ait jamais été autorisée dans notre langue.

Il me semble que La Bruyère avait encore plus d'imagination que de goût, et qu'il recherchait plus la finesse et l'énergie des tours, que l'harmonie de la phrase

Je ne rapporterai aucun exemple de ces défauts, que tout le monde peut relever aisément ; mais il peut être utile de remarquer des fautes d'un autre genre, qui sont plutôt de recherche que de négligence, et sur lesquelles la réputation de l'auteur pourrait en imposer aux personnes qui n'ont pas un goût assez sûr et assez exercé.

N'est-ce pas exprimer, par exemple, une idée peut-être fausse par une image bien forcée et même obscure, que de dire : « Si « la pauvreté est la mère des crimes, le dé- « faut d'esprit en est le père. »

La comparaison suivante ne paraît pas d'un goût bien délicat : « Il faut juger « des femmes depuis la chaussure jusqu'à « la coiffure exclusivement ; à-peu-près « comme on mesure le poisson, entre tête « et queue. »

On trouverait aussi quelques traits d'un style précieux et maniéré. Marivaux aurait pu revendiquer cette pensée : « Personne « presque ne s'avise de lui-même du mérite « d'un autre. »

Mais ces taches sont rares dans La Bruyère. On sent que c'était l'effet du soin même qu'il prenait de varier ses tournures et ses images ; et elles sont effacées par les beautés sans nombre dont brille son ouvrage.

Je terminerai cette analyse par observer que cet écrivain, si original, si hardi, si ingénieux et si varié, eut de la peine à être admis à l'Académie française, après avoir publié ses *Caractères*. Il eut besoin de crédit pour vaincre l'opposition de quelques gens de lettres qu'il avait offensés, et les clameurs de cette foule d'hommes malheureux, qui, dans tous les tems sont importunés des grands talens et des grands succès : mais La Bruyère avait pour lui Bossuet, Racine, Despréaux et le cri public ; il fut reçu. Son discours est un des plus ingénieux qui aient été prononcés dans cette Académie. Il est le premier qui ait loué

des académiciens vivans. On se rappelle encore les traits heureux dont il caractérisa Bossuet, Lafontaine et Despréaux. Les ennemis de l'auteur affectèrent de regarder ce discours comme une satire. Ils intriguèrent pour en faire défendre l'impression; et, n'ayant pu y réussir, ils le firent déchirer dans les journaux, qui dès-lors étaient déjà, pour la plupart, des instrumens de la malignité et de l'envie entre les mains de la bassesse et de la sottise. On vit éclore une foule d'épigrammes et de chansons, où la rage est égale à la platitude, et qui sont tombées dans le profond oubli qu'elles méritent. On aura peut-être peine à croire que ce soit pour l'auteur des *Caractères* qu'on a fait ce couplet :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

Cette plaisanterie a été trouvée si bonne qu'on l'a renouvelée depuis à la réception de plusieurs académiciens.

Que reste-t-il de cette lutte éternelle de la médiocrité contre le génie? Les épi-

grammes et les libelles ont bientôt disparu ; les bons ouvrages restent, et la mémoire de leurs auteurs est honorée et chérie par la postérité.

Cette réflexion devrait consoler les hommes supérieurs, dont l'envie s'efforce de flétrir les succès et les travaux ; mais la passion de la gloire, comme toutes les autres, est impatiente de jouir ; l'attente est pénible, et il est toujours triste d'avoir besoin d'être consolé.

S.

La notice précédente a été imprimée à la tête de plusieurs éditions de La Bruyère. On la réimprime ici avec des additions et des corrections.

LETTRE

DE M. MALOUET,

A M. SUARD.

Ce n'est donc pas assez pour vous, monsieur, de m'avoir entendu conter mon histoire de galérien, vous voulez que je l'écrive : je vais vous satisfaire ; mais je l'avais abrégée, et je ne vous ferai grace aujourd'hui d'aucun détail. Vous n'avez jamais vu de galérien ; vous ne connaissez pas leur affreux domicile ; il faut vous présenter ce triste tableau, vous montrer l'intérieur du bagne de Toulon, au moment où la voix des cômes et le retentissement des chaînes annonçaient l'arrivée de l'intendant de la marine. C'est sûrement dans un bagne que Milton avait pris les couleurs dont il peint la réunion des esprits infernaux ; et, cependant ce sentiment d'horreur doit être tempéré par celui de la pitié ; car ce séjour du crime peut être aussi, comme vous allez le voir, celui de l'innocence.

Figurez-vous des salles immenses, garnies de lits de camp, sur lesquels six-cents hommes sont enchaînés dans chaque salle. Là, se trouvaient pêle-mêle les voleurs, les assassins, les faussaires, les contrebandiers, les déserteurs. On y voyait des gens de tous états. Les salles sont des ateliers de toute espèce de métiers, et il n'est pas rare que la corruption des hommes libres mette en œuvre celle des forçats, et vienne chercher dans un bagne les crimes dont elle a besoin. Les faussaires sur-tout y sont très-employés : j'ai vu un capucin, condamné pour de fausses lettres-de-change, fabriquant à la chaîne des dispenses de ban, avec les sceaux de son évêque qu'il s'était procurés. Au moment de l'inspection, les travaux cessent; ces malheureux se lèvent, leur bonnet à la main : on brûle des parfums, et un silence morne précède un bruit épouvantable, qui est celui du salut des chaînes, et de la voix de ces six cents misérables. Concevez-vous que la vanité du pouvoir ait imaginé ce genre d'étiquette dans l'asyle du crime et du malheur ? Vous croyez bien que je ne l'ai subi qu'une fois. — Mon premier

soin fut de diviser les malfaiteurs par classes, et de séparer les moins coupables ; précaution nécessaire pour ne pas aggraver leur châtiment ! car la société d'un scélérat est aussi avilissante que funeste pour celui dont la corruption serait susceptible d'amendement. Il est difficile de se faire une idée de l'excès de dépravation qui se manifeste dans ces rassemblemens de criminels : on sait à quel degré de dégradation peut conduire l'habitude du crime, et celle des mauvaises mœurs ; mais ce qu'on ne sait pas, ce qu'on aurait peine à croire, c'est que, parmi les scélérats enchaînés, il y a une sorte de point d'honneur, qui consiste à se vanter entre eux de leurs crimes, à se les raconter avec exagération, et à se disputer la palme de la scélératesse. La nécessité de surveiller leurs mouvemens impose aux officiers chargés de cette police l'obligation d'être instruits de tous leurs entretiens, et d'en rendre compte à l'intendant, quand il y a quelqu'apparence de complot. C'est ainsi que je fus un jour averti d'une conversation fort étrange qui avait eu lieu à l'hôpital entre deux forçats.

En 1784, on conduisit au bagne de Toulon

un jeune homme de 24 ans, condamné à Avignon aux galères perpétuelles, comme prévenu d'avoir assassiné un marchand de Nismes qui, avant de mourir, avait donné le signalement de son assassin, et avait dit quand on lui présenta le malheureux jeune homme : *c'est lui-même : ils étaient deux, il en est un.* Son procès lui fut fait par la chambre criminelle ; on l'appliqua à la question ordinaire et extraordinaire ; il la soutint en persistant à se déclarer innocent, et comme il n'y avait d'autre charge contre lui, que la déposition du mourant, on ne prononça pas la peine de mort, mais celle des galères perpétuelles. Il était dans un état de santé déplorable, le commissaire du bagne le fit mettre à l'hôpital. Au moment où il entrait dans la salle des fiévreux, un des forçats malades le regarda avec beaucoup d'attention, et dit à son voisin : *C'est lui-même : le pauvre diable me fait pitié ; il est ici pour mon compte.* Sur quoi le voisin avait repliqué : Mais quoique vous soyez de la même taille, vous ne vous ressemblez pas ; comment a-t-il été pris pour toi ? — Je t'ai dit que nous avions dîné à table d'hôte ; nous étions vêtus de

même, on l'arrêta, et je me sauvai; le marchand crut le reconnaître, et on lui fit son procès. Je restai, moi, tranquillement à Avignon, et j'y serais encore, si ce misérable vol de bas de soie n'avait été découvert.

Cette conversation avait été entendue par un infirmier; et le commissaire, après en avoir dressé procès-verbal, me le remit, signé de lui et de l'infirmier. Je chargeai sur-le-champ le prévôt de la marine d'aller interroger les deux forçats désignés, de les confronter avec l'infirmier; et je me rendis moi-même au bureau des Chiourmes, où je fis conduire le jeune infortuné, dont l'innocence présumée m'inspirait le plus vif intérêt. Il avait la fièvre, et traînait avec peine sa lourde chaîne; mais il était prévenu de la déclaration de l'infirmier, un rayon d'espérance brillait déjà sur son visage flétri par la douleur. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se mit à genoux, et s'écria du ton le plus pénétrant : *Monsieur, vous aurez pitié de moi, je suis innocent.* Je le fis asseoir; il ne pouvait se soutenir; il était d'une haute taille, et de la plus belle figure, mais tout tremblant de la fièvre, et du mal-

heur de sa situation. Je tâchai de le rassurer ; je lui promis de ne rien négliger pour le faire reconnaître innocent s'il l'était en effet ; et je l'interrogeai sur tous les détails de son aventure, qu'il me raconta à-peu-près en ces termes : « Mon nom est N... ; je suis né à Lucques où mon père est sénateur ; il m'a destiné au commerce, et m'a envoyé, il y a trois ans, à Nismes, chez M. N..., son correspondant ; j'y ai passé un an, et je me rendis, il y a vingt mois, à la foire d'Avignon, ayant des lettres de recommandation et une traite de cinquante louis, sur M. N..., marchand de soie de cette ville. J'y étais à l'auberge depuis huit jours, vivant à table d'hôte ; l'excessive chaleur du mois d'août nous avait fait prendre l'habitude à tous de quitter nos habits, et de dîner en veste ; j'allais même quelquefois, après le coucher du soleil, me promener en veste. Le huitième jour après mon arrivée, un des étrangers avec lesquels j'avais dîné, fut assassiné à neuf heures du soir, hors de la porte de Rome, et le soir même, à onze heures, on vint m'arrêter à l'auberge. On me conduisit auprès de cet homme mourant, qui crut me reconnaître

à ma veste brune, à ma taille, et me désigna enfin comme son assassin; il parlait très-difficilement, et mourut dans la nuit. On me mit dans un cachot où je suis resté dix-huit mois; j'ai fait appeler en témoignage le marchand auquel j'étais adressé, qui a déclaré que je lui avais été recommandé, qu'il m'avait payé une lettre-de-change de cinquante louis; mais comme j'en avais quatre-vingts quand j'ai été arrêté, on a conclu que les quarante autres étaient volés. J'ai écrit à mon correspondant de Nismes, et n'en ai reçu aucune réponse, soit qu'on ait soustrait ses lettres, ou qu'il m'ait abandonné; je me suis aussi adressé inutilement à mes parens à Lucques et à Florence : aucune réponse, aucune consolation ne me sont parvenues dans mon cachot, pendant le long espace de dix-huit mois. Vous, monsieur, et l'infirmier de l'hôpital, êtes les seuls hommes qui paraissez sensibles à mon malheur !... » Ce récit simple et touchant m'émut profondément.

Je fis prendre des notes de tout ce qu'il m'avait dit, et les différentes adresses des personnes qu'il m'avait nommées; mais

il me pria de ne point écrire à son père, ou à ses parens ; il ne voulait pas que sa famille fût instruite de son horrible destinée avant d'avoir la certitude de son innocence. Je lui fis ôter la grosse chaîne dont il était accablé ; on ne lui laissa qu'un anneau, et je le renvoyai dans une autre salle de l'hôpital, en le recommandant au commissaire.

Pendant ma séance au bureau des Chiourmes, le prévôt faisait subir interrogatoire aux forçats et à l'infirmier : celui-ci persista dans sa déclaration ; mais le véritable assassin rétracta la sienne, du ton le plus positif ; il soutint qu'il avait dans sa fièvre des accès de délire, et que ce qu'il pouvait avoir dit dans cet état était très-insignifiant. On fit appeler le médecin, qui certifia qu'il n'avait aperçu, dans le cours de la maladie de cet homme, aucun signe de délire. Le scélérat n'en persista pas moins dans ses dénégations, et ce qu'il y eut de plus embarrassant, c'est que l'autre interlocuteur, son camarade, nia aussi très-obstinément qu'il eût été question entre eux de la conversation dénoncée par l'infirmier. Le prévôt et le procureur du

roi n'en furent pas moins convaincus de la vérité de son rapport ; mais je ne pouvais donner suite à ce commencement d'informations, qu'en en transmettant les pièces au vice-légat d'Avignon, et en lui proposant de faire transférer devant son tribunal les prévenus et le malheureux jeune homme qui lui demandait la permission de se pourvoir en cour de Rome, pour la révision de son procès. J'obtins à cet effet de M. le maréchal de Castries l'autorisation nécessaire et une recommandation très-pressante de la part du roi ; mais le vice-légat, avec lequel j'entrai en correspondance, fut inflexible dans son obstination à me refuser la révision du procès et la translation dans les prisons du principal accusé. Cependant j'avais écrit au procureur du roi de Nismes et aux deux négocians correspondans du jeune homme ; j'en avais reçu les informations les plus satisfaisantes sur son caractère et sa bonne conduite. Ils prétendaient même avoir fait des démarches inutiles en sa faveur, pendant le cours du procès. Ils rendaient compte à sa décharge de la somme qu'on lui avait trouvée au moment de son arrestation ; enfin son in-

nocence m'était démontrée, et je l'avais fait placer hors du bagne, dans l'enceinte du bureau des Chiourmes, où il avait pour société le plus honnête et le plus intéressant des forçats, que je veux aussi vous faire connaître. Je ne voyais plus d'autre ressource, pour obtenir la justification et l'élargissement du jeune italien, que de faire traiter son affaire directement par l'ambassadeur de S. M. auprès du Saint-Siége ; et M. le maréchal de Castries s'en occupait, lorsque la Providence permit que le véritable assassin renouvela solemnellement la confession de son crime. Il venait d'en commettre un autre ; il avait donné un coup de couteau à un des archers de la garde, et il fut condamné à être pendu. Au moment de l'exécution, le prévôt de la marine et le prêtre qui l'assistait obtinrent de lui un aveu public et détaillé de l'assassinat du marchand de Nismes. J'envoyai sur-le-champ le procès-verbal au ministre, et j'en reçus, en réponse, la lettre du roi, qui ordonnait la mise en liberté de N..., *faussement accusé, et injustement condamné*, etc. Comme il s'y attendait, il avait fait ses dispositions

pour partir tout de suite pour Rome, et l'on imagine bien qu'en sortant de l'arsenal, il se rendit chez moi. On l'annonça sous son nom de famille, qui fut mal prononcé; et comme je ne l'avais vu qu'en veste, les cheveux plats, l'air triste et malheureux, un très-beau jeune homme, parfaitement vêtu, et dont le nom m'était inconnu, ne me représentait plus mon pauvre galérien. Il y avait beaucoup de monde chez moi; je le reçus comme un étranger; mais il se fit bientôt connaître, en se jetant à mes pieds, qu'il arrosait de ses larmes. Je l'embrassai avec affection; j'étais aussi heureux que lui; je le présentai à la compagnie, aussi émue que moi de cette scène attendrissante. Je ne répéterai point ici tout ce que sa reconnaissance lui suggéra de tendre et d'aimable pour moi; il me baisait les mains à chaque instant; il prit mon fils entre ses bras, et le couvrit de larmes. Je voulus le retenir vingt-quatre heures à Toulon; mais il était pressé de revoir ses parens, de faire casser à Rome le jugement qui l'avait flétri. Sa voiture l'attendait à ma porte; il passa une heure seulement chez moi, intéressant fort tous

ceux qui s'y trouvaient, et qui connaissaient tous sa déplorable histoire. J'ignore depuis ce qu'il est devenu ; j'ai reçu une seule lettre de lui après son arrivée dans sa famille.

L'autre forçat, dont je vous ai parlé, avait volé à l'âge de seize ans, vingt louis à son oncle, prieur de ***, qui l'élevait près de lui. Cet homme eut la barbarie de dénoncer son neveu et de le faire arrêter : on lui fit son procès, et il fut condamné à vingt ans de galères ; il y en avait dix qu'il était au bagne, quand j'arrivai à Toulon, et dans cet espace de tems, ce bon jeune homme avait tellement expié son crime, par sa résignation et sa conduite exemplaire, qu'il avait pour amis, pour protecteurs tous les officiers supérieurs. Religieux sans bigoterie, humble sans bassesse, sa douce physionomie commandait la bienveillance. Il ne parlait de son oncle qu'avec respect, et de sa faute que comme étant trop doucement punie, d'après l'indulgence qu'on lui témoignait. Il avait employé à son instruction ce tems d'expiation ; il était devenu calculateur habile ; il parlait et écrivait purement ; on le laissait libre dans une petite chambre, où il vivait seul, ayant la permission de se

promener dans l'arsenal ; j'y ajoutai celle d'aller en ville, dont il n'usa jamais que pour aller à l'église, ou chez le négociant qui lui procurait des secours. Enfin sur la proposition du commissaire, je le chargeai de la tenue des rôles et du contrôle des distributions de vivres, dont il s'acquitta avec une fidélité et une intelligence rares. J'aimais à le rencontrer dans l'arsenal et à causer avec lui ; je lui annonçai un jour que je sollicitais sa grace. J'avais écrit en effet à M. le maréchal de Castries : mais je fus très-étonné de ses instances pour ne donner aucune suite à cette démarche. C'est très-sincèrement, monsieur, me dit-il, que je vous prie de me laisser dans l'état où vous avez eu la bonté de me placer ; je suis résolu à y passer ma vie, à ne jamais reparaître dans le monde, à ne jamais quitter mon poste dans l'arsenal ; j'y suis connu maintenant et pardonné : on me traite avec une extrême bienveillance ; vous daignez m'employer avec confiance ; je ne retrouverais rien de tout cela dans ma famille, que mon apparition, revenant des galères, couvrirait de honte. Si je vais dans une autre ville que la mienne, je serai obligé de cacher mon

nom et mon aventure ; je serais perpétuellement dans un état d'humiliation et de mensonge. Ici, le théâtre de mon supplice ayant été celui de mon repentir et de mon expiation, on a la bonté de me tenir compte de mes regrets, de ma meilleure conduite ; laissez-moi jouir de votre protection, de votre intérêt, qui me consolent ; je ne consentirai jamais à sortir de l'arsenal, à moins qu'on ne m'en chasse. —Vous imaginez bien que je fus très-touché de cette déclaration, et que je n'en fus pas moins empressé de solliciter les lettres de grace ; mais il était de règle à la chancellerie de n'en point expédier pour les galères à tems, et dans les cas de vol domestique. Le garde des sceaux résista à mes instances, et même à celles du maréchal de Castries, qui m'autorisa à continuer à cet intéressant captif, toute la protection qu'il méritait, de sorte qu'il n'avait plus aucun signe de flétrissure. Il travaillait au bureau des Chiourmes avec un traitement convenable, et je l'ai laissé dans cette situation, où je suppose qu'il est encore.

LETTRE

ÉCRITE D'ANGERS

PAR UN PÈRE A SON FILS.

J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de l'effet qu'ont produit sur vous les débuts de la comédie française. Souvenez-vous, mon enfant, que dans le monde, encore plus qu'au spectacle, il faut s'accoutumer à se rendre compte de ce qu'on éprouve : de ce qui a pu plaire, afin de savoir en renouveler l'impression; de ce qui a blessé, pour en adoucir l'effet par la réflexion et l'indulgence.

J'ai été beaucoup moins content de ce que vous semblez m'apprendre avec une satisfaction que je ne puis approuver. Le parterre, dites-vous, a fait preuve de galanterie, en forçant ce jour-là quelques hommes impolis à quitter les places de devant, qu'ils occupaient dans une loge, sans égard pour des femmes arrivées malheureusement après eux. Je loue, mon fils, le zèle qui vous abuse ; mais si je me fusse

trouvé ce jour-là au spectacle avec votre sœur, et que la personne à qui on eût voulu me forcer de céder ma place à côté d'elle se fût trouvée par hasard une de ces méprisables créatures sur lesquelles une femme honnête ose à peine arrêter ses yeux, la *galanterie* du parterre vous eût-elle paru bien entendue ? Ah ! ce mot ne peut plus nous convenir, pas plus que la chose qu'il exprime.

Avant de prétendre aux grâces de la galanterie, il faut s'être pénétré du sentiment des convenances : mais où le puiser le sentiment de ces convenances, que rien ne nous indique plus ? Tout s'est confondu sans s'égaliser. La femme enrichie tient à la femme du monde par son costume, à celle du peuple par son éducation. La femme estimable, du moins par la décence de sa conduite, n'a plus rien autour d'elle qui la fasse distinguer de celles qu'il faudrait mépriser, ne fût-ce que pour l'indécence de leurs manières.

Il existe à peine dans le monde une ligne de démarcation entre ce qu'on appelait autrefois *la bonne* et *la mauvaise compagnie*. Il n'en existe aucune dans les lieux

publics, entre la plus intéressante et la plus vile partie de la société. Autrefois des places particulières au spectacle étaient destinées à ce qu'on était convenu d'appeler *les filles;* la plus élégante d'entr'elles n'eût osé se faire voir dans les places réservées aux femmes de la société. Le public en excluait aussi celles dont le costume faisait présumer une éducation trop vulgaire. Toute espèce de distinctions a disparu ; je ne prétends pas dire que ce soit un mal ; mais toute habitude de politesse a dû disparaître avec elles. Quand la société ne règle plus les rangs, chacun est forcé de garder le sien ; et quel homme chargé de protéger une femme modeste, voudra consentir à laisser se placer près d'elle une femme dont les manières, peut-être indécentes, souvent grossières, peuvent attirer sur elle tous les regards ? Comment consentir à la voir partager l'attention publique avec celle que tous les regards désignent au mépris ?

Mon parti est bien pris, et je n'aurais eu même qu'à consulter là-dessus votre sœur. Vous ne pouvez imaginer la frayeur que lui ont inspirée les réflexions qui me sont venues naturellement à la lecture de votre

lettre. Elle est à cet âge où l'on aperçoit le vice comme un objet lointain, dont on commence à soupçonner l'existence sans en pouvoir encore distinguer la nature. Elle a entendu parler des faiblesses de quelques femmes, elle y croit, mais ne les comprend pas. Il a bien fallu lui dire un mot de l'impudence de quelques autres; pour celles-là, elle n'imagine pas qu'elles puissent être faites extérieurement comme elle, et l'idée de se trouver à côté de l'une de ces femmes l'a frappée comme la chose du monde la plus effroyable. Mandez-moi, mon fils, si le parterre continue à se montrer aussi *galant;* alors je renoncerais au voyage que je comptais faire à Paris pour mener votre sœur au spectacle, qu'il serait tems cependant qu'elle apprît à connaître.

Je ne vous parle pas d'une chose que vous blâmez sûrement, puisque vous ne m'en dites rien; je veux dire du bruit que l'on a fait à cette même représentation pour obliger une femme à ôter son voile. *L'examen*, ajoute un journaliste qui rend compte de ce fait, *l'examen a constaté que si elle couvrait son visage, ce n'était pas par modestie.* Ainsi donc, sans avoir

commis la moindre imprudence, une femme honnête peut se voir l'objet d'une scène publique dans un spectacle, et d'une remarque désobligeante dans un journal ! Je ne crains point pour votre sœur une remarque semblable; mais je ne voudrais pas même qu'on imprimât dans un papier public que ma fille est jolie. Si vous pouviez avoir pris part aux clameurs qu'il paraît que l'on s'est permises à cette occasion, je vous demanderais quel en a pu être le motif. En quoi un voile pouvait-il blesser la décence, ou le respect dû au public ? Depuis quand ne serait-ce plus un vêtement de pudeur et de modestie ? Dans les pays où les mœurs imposent aux femmes le plus de décence et de réserve, ne paraissent-elles pas voilées dans les temples et dans les lieux publics ? Je pourrais vous dire que respecter le public, c'est avoir soin de n'être en sa présence ni familier, ni étourdi, ni inconsidéré; de n'en faire ni le confident de ses faiblesses, ni le témoin de ses folies. Mais c'est parce que vous savez tout cela, que je suppose que vous n'avez été pour rien dans une semblable scène, que vous aurez assez respecté le public pour ne pas vous joindre

à cette troupe de fous qui ne composent pas le public, qui crient parce qu'ils trouvent plus divertissant de crier que de se taire, et que d'autres imitent, parce qu'ils aiment mieux faire du bruit que d'en entendre. Ceux-là demandent une chose sans savoir pourquoi ; jugent qu'elle leur est due, parce qu'ils l'ont demandée ; se croient irrités de la résistance qu'on leur oppose ; et comme ils pensent avoir livré un combat, ils s'imaginent enfin remporter une victoire, dont ils rougiraient, s'ils avaient mis à y réfléchir la moitié du tems qu'ils ont mis à l'obtenir.

P.

DE CATULLE.

Catulle, ou pour m'exprimer avec plus d'exactitude, Caïus Valerius Catullus, naquit à Vérone l'an 668 de la fondation de Rome, quand les lettres et les arts venaient enfin de s'introduire chez les romains, qui jusqu'alors ne connaissaient d'autre vertu que la force et le courage, d'autre science que la discipline militaire, et d'autre gloire que celle de vaincre.

Huit ans s'étaient à peine écoulés depuis que les censeurs Cnæus Domitius Ænobarbus, et Lucius Licinius Crassus, avaient porté un édit par lequel les grammairiens et les philosophes étaient bannis de Rome, comme corrupteurs de la jeunesse ; et sans doute il fut difficile d'inspirer le goût des occupations douces et des tranquilles études, qui seules peuvent orner l'esprit et polir les mœurs, à des républicains féroces, accoutumés aux spectacles de sang, toujours occupés de combats, presque toujours vainqueurs, terribles et menaçans lors même qu'ils étaient vaincus, et conservant

dans leurs défaites tout l'orgueil de leurs prétentions et de leurs espérances, comme si le ciel leur eût révélé le secret de leur destinée.

Il n'est guère permis de douter que Catulle n'appartînt à une famille considérable et distinguée ; c'était chez Valerius, son père, que descendait et logeait César, toutes les fois qu'il passait par Vérone, et l'on voit encore aujourd'hui, dans la presqu'île du lac voisin de cette ville, les restes d'un ancien édifice qu'on croit avoir été sa maison de campagne, la même qu'il a chantée en vers si charmans, et dont le séjour lui fit oublier ses peines et ses travaux.

Dès ses plus jeunes années, Catulle se rendit à Rome, où, comme s'ils eussent voulu se faire pardonner la longue résistance qu'ils avaient opposée à l'instruction, les citoyens les plus distingués de la république s'empressaient à l'envi d'apprendre et d'enseigner l'art de la parole; art qu'on ne perfectionne jamais sans perfectionner en même tems celui du raisonnement et de la pensée. Il y trouva l'éloquence latine déjà portée à un si haut degré de perfection, que

les grecs en avaient conçu de la jalousie et craignaient de perdre le seul avantage qu'ils eussent conservé sur leurs vainqueurs.

Cicéron faisait souvenir de Démosthène; car il lui fut impossible de le faire oublier; Saluste peignait les vices et les mœurs de son tems avec le pinceau de Thucidide; Cornelius-Nepos esquissait l'imposant tableau de tout ce qui s'était passé jusqu'alors sur la vaste scène du monde; Varron, après avoir exercé les grandes charges de la république, consacrait tous ses momens à la culture des lettres, et traçait à ses concitoyens l'histoire de leur langue, de leur origine, de leur religion et de leur gouvernement; Lucrèce parait la philosophie des charmes d'une poésie qui réunissait à-la-fois le caractère de la simplicité et celui de la majesté; le même homme qui méditait la destruction de la république s'occupait de perfectionner l'art de bien parler et de bien écrire, César analysait les mots, les syllabes et ne croyait point s'abaisser en descendant aux fonctions du grammairien le plus scrupuleux. Voilà par quels hommes s'ouvrit ce siècle à jamais mémo-

rable, où les romains acquirent une domination bien plus glorieuse et bien plus durable que celle où les avait conduits le succès de leurs armes et de leur politique.

Lorsqu'il s'agit de la grandeur des romains, on n'est ordinairement frappé que de l'audace de leurs entreprises, de l'éclat de leurs succès et de l'étendue de leur puissance; on ne remarque pas que ce fut surtout par leur attention à cultiver les arts de la paix ainsi que ceux de la guerre, que les romains se montrèrent véritablement grands. Les Scipion, les Lælius, les Lucullus, les Caton, les Jules-César furent à-la-fois généraux et philosophes, hommes d'état et hommes de lettres. Ainsi, de nos jours, deux héros unis par les liens de la fraternité, doués des mêmes talens et couronnés des mêmes lauriers, ont su, par le noble usage qu'ils font du repos, étendre leur gloire au-delà de leurs travaux et de leurs succès militaires.

Les talens du jeune Catulle se firent bientôt remarquer; en très-peu de tems, il vit au nombre de ses amis les personnages les plus instruits et les plus célèbres, parmi

lesquels je me contenterai de nommer Cicéron, qui, de l'aveu de notre poëte, lui rendit un service important, celui peut-être de plaider en sa faveur, et Cornelius-Nepos son compatriote, à qui il dédia une partie de ses ouvrages.

Cependant Catulle brûlait de connaître la patrie des arts et des lettres, et de s'abreuver aux sources mêmes du savoir, du bon goût et de la véritable politesse, celle de l'esprit et des mœurs ; jamais desir ne fut plus ardent ni plus promptement satisfait. Mummius partait pour la Bythinie en qualité de préteur, et Catulle fut nommé pour l'accompagner ; il parcourut les principales villes de l'Asie, et vraisemblablement c'est à ce voyage que la poésie latine fut redevable de ces grâces naïves et piquantes, de ces tournures aimables et faciles, de cet art de traiter avec élégance et avec pureté les sujets les moins purs et les plus libres, de ce bon ton, de cet enjouement dont la Grèce avait fourni le modèle, dont elle seule offrit jusqu'alors l'exemple, et que les romains désespéraient de pouvoir jamais faire passer dans leur langue.

Il paraît que les poésies de Sapho et celles de Callimaque eurent pour lui un attrait particulier; et ce fut sans doute par une suite de son admiration pour la muse de Lesbos, qu'il nomma *Lesbie* une de ses maîtresses, dont le véritable nom, s'il faut en croire Aspasie, était Clodia, fille de Metellus Celer.

L'étude et l'usage heureux qu'il fit de la mythologie, la connaissance qu'il acquit des beautés de la langue grecque, et le succès avec lequel il les transporta dans la sienne, lui valurent la qualification de *docte*, que ses contemporains s'accordèrent à lui donner et que lui confirmèrent les âges suivans.

Si son voyage en Bythinie fut utile à ses talens, il ne le fut pas à sa fortune; c'est lui-même qui prend soin de nous en instruire dans deux pièces de vers, d'où le sentiment de sa pauvreté n'a exclu ni la gaieté ni la bonne plaisanterie.

Du reste, à juger de ses mœurs par le ton qui règne dans ses ouvrages, on serait tenté de croire qu'il ne connût jamais l'amour; l'amour est un sentiment qui rarement se fait jour au travers du libertinage.

il le connut cependant, et je n'en veux d'autre preuve que les vers suivans :

O di! si vestrûm est misereri, aut si quibus unquàm
Extremâ jam ipsâ in morte tulistis opem,
Me miserum adspicite, et vitam si puriter egi,
Eripite hanc pestem perniciemque mihi,
Quæ mihi subrepens imis, ut torpor, in artus
Expulit ex omni pectore lætitias.

« Dieux immortels ! si le sort des misé-
« rables humains peut vous toucher, si
« jamais un malheureux près d'expirer
« éprouva votre secours tout-puissant;
« voyez l'état où je suis, et pour prix d'une
« vie innocente et pure, ôtez-moi ce mal
« redoutable qui, courant par-tout mon
« corps de veine en veine, comme un
« frisson mortel, a banni de mon cœur
« tout sentiment de plaisir et de joie. »

Ce n'est point là le langage d'un poëte dont le talent est de feindre et de tout imiter; mais bien celui d'un amant malheureux et passionné qui s'exprime en poëte.

Catulle eut un frère qu'il aima tendrement, et qui mourut en parcourant la soli-

tude qui fut jadis la superbe Troie. A peine fut-il instruit, qu'il s'exposa aux dangers d'une navigation longue et pénible, pour visiter et arroser de ses pleurs la terre qui couvrait les cendres de ce frère chéri, terre fatale et désastreuse qui, pour me servir de ses propres expressions, avait englouti l'Asie et l'Europe. Cette perte empoisonna le reste de ses jours et il remplit de ses regrets quelques pièces de vers que les ames sensibles s'empresseront toujours de lire, et qu'elles ne liront jamais sans attendrissement. Les sentimens qu'il exprime, la manière dont ils sont exprimés, tout y peint la tendresse gémissante et désolée; jamais la douleur n'eut des accens ni plus touchans ni plus vrais, et c'est véritablement là que la plaintive élégie se montre avec les cheveux épars et en longs habits de deuil.

Lorsque Catulle revit l'Italie, Rome, dont la destinée était de parcourir, au travers des plus violentes crises, toutes les formes de gouvernement, et de ne rencontrer la paix que dans l'impuissance de recouvrer la liberté; Rome était en proie à des factions qui devaient lui être encore

plus funestes que toutes celles qui l'avaient jusqu'alors agitée. Pressée entre l'ambition de César et la jalousie de Pompée, la liberté n'avait plus qu'un reste de vie. Catulle, dont l'ame était toute républicaine, et qui, par le haut degré de puissance où le rival de Pompée était parvenu, jugeait de tout le mal qu'il pouvait faire un jour à la république, s'arma contre lui des traits qui jadis avaient si bien servi le ressentiment et l'indignation d'Archiloque; il accabla César d'épigrammes qui, pour me servir de l'expression de Suétone, lui firent d'éternelles blessures; mais César, à qui la politique eût conseillé la clémence, quand même il ne l'aurait pas due à son caractère, se contenta de quelques légères excuses et continua de le faire asseoir à sa table, où, par considération pour Valerius son père, et sans doute par estime pour son talent, il l'avait toujours admis.

Cependant le malheur dont Rome était menacée, malheur qu'avaient préparé les grecs et qui s'était accru par les fureurs de Marius et par celles de Sylla, fut consommé par l'ambition de Jules-César; mais Catulle n'était déjà plus. Le spectacle de

la tyrannie s'élevant sur les ruines de la liberté, n'affligea point ses derniers regards; de sorte que, pour me servir d'une des plus belles phrases de Cicéron, les dieux lui ôtèrent moins la vie qu'il ne lui firent présent de la mort.

Catulle est du très-petit nombre des hommes qui, en passant sur la terre, y ont laissé des traces que le tems n'a point effacées, et que vraisemblablement il n'effacera jamais.

Ce poëte occupa toujours un des premiers rangs dans la république des lettres; Cornelius Nepos semble le placer à côté de Lucrèce, et les regarder l'un et l'autre comme les deux plus grands poëtes de son siècle. Ovide, Tibulle et Properce viennent-ils à le nommer, c'est toujours avec le respect qu'on n'accorde et qui n'est dû qu'aux hommes supérieurs. Virgile, dit Martial, n'a pas fait plus d'honneur à Mantoue que Catulle n'en a fait à Vérone. Pline le jeune admire l'art avec lequel, pour donner à son style plus d'effet, Catulle mêle de tems en tems à la douceur l'âpreté, et une sorte de rudesse à l'élégance; Aulugelle l'appelle

le plus aimable des poëtes ; enfin dans la collection entière des vers lyriques des latins, les grecs ne voyaient que les siens qu'ont pût entendre avec quelque plaisir après ceux d'Anacréon. Malheureusement nous n'avons qu'une partie de ses ouvrages ; encore ne nous est-elle parvenue que corrompue et défigurée. Le plus ancien manuscrit de ce poëte ne remonte pas au-delà du quinzième siècle ; les exemplaires en étaient tronqués et défectueux, au tems même d'Aulugelle ; aussi les éditions que nous en avons, renferment-elles des vers entiers, dont les uns y ont été insérés par quelques savans modernes ; les autres n'offrent absolument aucun sens. Avant les corrections d'Avanzo, de Guarini et de Parténio, ce beau monument de la littérature ancienne était, avec raison, comparé à une statue mutilée dans presque toutes ses parties ; mais je parlerai ailleurs de tout ce qui concerne les restaurateurs, les commentateurs et les éditeurs de Catulle, et je ne m'occuperai ici que de ses ouvrages, dont j'analyserai les principes, en me bornant à caractériser les autres.

Je commence par son ode à *Lesbie*, tra-

duite du grec de Sapho. Quelque admirable que soit cette traduction, on y chercherait en vain le charme de l'original. Veut-on en savoir la raison ? on la trouvera dans la différence de l'organisation des deux langues. Il s'en faut bien que la langue latine ait la résonnance, la douceur et l'harmonie de la langue grecque. Sans entrer dans les détails que j'ai suffisamment exposés dans quelques uns de mes précédens mémoires, il me suffira de faire observer que dans les trois premières strophes de Catulle, presque tous les verbes sont terminés tantôt par la plus dure, et tantôt par la plus sourde des consonnes, lorsque dans l'original, ils le sont tous par un élément vocal, ou par la consonne la plus sonore de toutes.

Longin, en citant cette ode, nous fait admirer l'art avec lequel y sont réunis tous les symptômes qui caractérisent les fureurs de l'amour. Plutarque en trouve les expressions brûlantes ; il l'envisage comme l'explosion du feu qui consumait la malheureuse Sapho. C'est à quoi Despréaux n'a pas fait attention, en traduisant cette belle ode ; sa version, d'ailleurs très-estimable, renferme

une épithète qu'on n'y voit pas sans étonnement et sans peine.

Et dans les *doux* transports où mon ame s'égare,
Je n'entends plus; je tombe en de *douces* langueurs.

Lisez Sapho : sa voix s'éteint ; sa langue est immobile ; un feu brûlant roule dans ses veines; ses yeux s'obscurcissent ; un frémissement involontaire et soudain bruit dans ses oreilles ; son corps se couvre d'une sueur froide ; elle pâlit comme l'herbe dont les feux du soleil ont dévoré les couleurs ; elle tremble de tous ses membres ; la respiration lui est ôtée ; elle touche aux portes de la mort. Assurément ce ne sont pas là de *doux* transports, et moins encore de *douces* langueurs. Lucrèce ne s'y est point mépris : pour peindre les terreurs de la superstition, sentiment où rien de doux ne saurait entrer, il emprunte tous les traits par lesquels Sapho caractérise les redoutables effets de l'amour.

Je dois faire observer ici, qu'en traduisant l'ode de Sapho, Despréaux n'avait d'autre objet que d'en révéler les beautés à ceux qui ne pouvaient les contempler dans l'original; au lieu que le poëte latin

avait à exprimer un sentiment dont il était profondément pénétré. Catulle aimait éperdument Lesbie ; saisi des mêmes symptômes que Sapho avait décrits avec tant de chaleur et de vérité, il ne crut pas devoir les rendre autrement dans sa langue que Sapho n'avait fait dans la sienne ; mais en même-tems, il ne s'appropria que les traits qui convenaient à sa situation. Ainsi, de ce que la quatrième strophe de l'ode grecque ne se rencontre point dans l'ode de Catulle, il ne faut pas conclure, à l'exemple de plusieurs savans, que celle-ci soit incomplette et mutilée. Si Catulle s'était dépeint plus pâle que l'herbe desséchée par les feux de l'été, tremblant de tous ses membres, couvert d'une sueur froide, et presque privé de mouvement et de vie, il n'eût fait vraisemblablement que se rendre ridicule. L'amour se fait sentir également aux deux sexes ; mais les deux sexes ne sentent ni n'expriment point l'amour de la même manière : c'est à celui que la nature a fait timide et sensible, faible et délicat, de passer des fureurs aux défaillances, et des excès de l'emportement aux excès de la faiblesse. Aucun poëte chez

aucune nation, ne s'avisera jamais de prêter à un amant trompé, trahi, abandonné, le langage d'Ariadne ou de Didon, d'Angélique ou d'Armide.

A cette remarque j'en ajouterai encore une qui ne me paraît pas moins essentielle, et que je ne crois pas avoir été faite encore; il semble, au premier coup-d'œil, que la dernière strophe de l'ode de Catulle n'a rien de commun avec les trois premières; mais pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'elle s'y trouve liée par un rapport, ou plutôt par un mouvement tout à-la-fois très-fin et très-naturel. Pour mettre en état de juger, je citerai l'ode de Catulle en entier.

« Celui-là me paraît égaler, et s'il est « possible, surpasser les dieux en bonheur, « qui jouit de ta présence, de ton entre- « tien, et de ton sourire. Quant à moi, « j'en ai perdu l'usage de tous mes sens. Au « moment même où je t'ai vue, ô Lesbie, « je n'ai pu retrouver la parole; ma langue « est demeurée immobile; un feu subtil « a parcouru tout mon corps; un bruit « soudain s'est formé dans mes oreilles et « mes yeux se sont couverts de ténèbres. »

Quand tout-à-coup, honteux de sa situation, qu'il devait sans doute à une vie molle et désœuvrée, il ajoute : « Catulle, « tu vois combien l'oisiveté t'est funeste ; « et tu t'y plais, et tu l'aimes ! l'oisiveté ce- « pendant a perdu les plus grands mo- « narques et les plus florissans empires. » Je ne sais si je me trompe ; mais cette réflexion soudaine à la suite du délire de la passion, me semble admirable : c'est un rayon qui, au moment où l'on s'y attend le moins, perce le nuage et promet de le dissiper ; d'ailleurs ce mouvement me paraît tout-à-fait selon la nature qui, en accordant à l'homme une excessive sensibilité, a voulu le distinguer de tous les autres êtres sensibles, par l'inestimable présent de la raison, et du pouvoir de le faire régner sur les nations et sur les pensées. Ainsi le poëte de nos jours, dont le tour d'esprit et d'imagination a le plus d'analogie avec celui de Catulle, l'abbé de Chaulieu, ne se montre jamais plus intéressant que lorsqu'à la peinture de ses erreurs et de ses folies, il mêle des réflexions pleines de sagesse et de vérité. Le marquis Maffei a donc eu tort de prétendre que la dernière strophe de cette

autre ode appartenait à un morceau de poésie, ou peut-être à quelqu'un des savans qui, lors de la renaissance des lettres, se permirent de mêler leurs vers à ceux de Catulle.

Que ce rapport délicat ait échappé à la tourbe des traducteurs et des commentateurs, je n'en suis pas étonné; mais j'ai peine à concevoir comment il n'a pas été saisi par un homme qui réunissait à-la-fois une littérature immense, une excellente critique, un goût très-vif et très-éclairé pour tous les beaux-arts, un grand talent pour la poésie, et un sentiment profond de la belle nature.

Passons à l'élégie sur la chevelure de Bérénice, *de comâ Berenices*. Cette élégie est traduite de Callimaque : voici à quelle occasion elle fut composée.

Ptolomée-Philadelphe, le second des Ptolomées qui depuis Alexandre occupa le trône d'Egypte, fit bâtir un temple à sa femme Arsinoé, où il voulut qu'elle fût adorée sous le nom de *Venus zéphyritis*. Il eut deux enfans, Ptolomée Evergète et Bérénice; unis par les liens du sang, le frère et la sœur s'unirent encore par ceux du mariage : on sait que ces sortes d'unions

n'avaient rien de contraire aux coutumes de l'ancienne Egypte. Peu de jours après, Ptolomée se vit obligé de s'arracher aux embrassemens de Bérénice, pour combattre les assyriens. Bérénice inconsolable promit à Vénus Zéphyritis le sacrifice de sa chevelure, si le roi retournait vainqueur. Cependant Ptolomée attaque les ennemis, les bat, les disperse, unit l'Asie et l'Egypte, et revient triomphant dans les bras de Bérénice, qui, fidèle à son serment, s'empresse de l'accomplir. Le lendemain même, la chevelure disparut du temple; les recherches furent vaines, on ne l'y retrouva point. Pour appaiser le ressentiment de la reine, Conon, le plus célèbre des astronomes de son tems, vraisemblablement gagné par les prêtres, feignit d'avoir vu la chevelure transportée et placée dans le firmament. Il y avait alors entre les quatre astérismes de la *Vierge*, du *Lion*, de la *grande Ourse* et du *Bouvier*, sept étoiles qui n'avaient point de nom, comme il paraît qu'au tems d'Auguste on n'en avait point encore donné aux étoiles de la *Lyre*, où Virgile transporta l'image de ce prince, entre la *Vierge* et le *Scorpion*.

Callimaque, pour plaire à la reine, mit en vers l'apothéose de ses cheveux; et si jamais l'adulation ne fut portée plus loin, jamais aussi, j'ose le dire, elle ne fut plus ingénieuse. Pour sentir la vérité de ce que j'avance, il faut se transporter au tems où Callimaque écrivit, et se bien pénétrer des mœurs et des opinions de son siècle et de son pays.

On ne sera plus surpris qu'une chevelure parle, s'afflige, desire, si l'on fait attention qu'elle est déjà changée en étoile, et que dans le système des anciens philosophes, les corps célestes étaient non seulement animés, mais doués d'une intelligence bien supérieure à celle de l'homme. Et de quel front les égyptiens et les grecs auraient-ils refusé de croire à cette apothéose ? ceux-ci n'avaient-ils pas mis au nombre des constellations la couronne d'Ariadne, et ceux-là le vaisseau d'Isis, le Nil et le *Delta*, c'est-à-dire, la figure de la Basse-Egypte ? D'ailleurs avec quelle adresse, pour ôter à la raison la liberté de s'attacher à ce que la fiction peut avoir d'invraisemblable, Callimaque, par les circonstances dont il environne son récit, prend soin de réveiller,

d'occuper et d'intéresser l'amour-propre ! Il rappelle à Bérénice la magnanimité qu'elle a montrée dès ses premières années ; il lui parle de sa tendresse, de son courage et des preuves qu'elle a données de l'un et de l'autre. Aux louanges de la reine il mêle celles du roi qui n'a eu besoin que de se montrer pour triompher de ses ennemis et joindre l'Asie à l'Egypte.

Il y a dans la description de cette apothéose un charme qu'il n'est donné qu'à la poésie seule de répandre sur la pensée et sur la parole. C'est au plus doux de tous les vents, c'est à Zéphyre, frère unique de Memnon et fils de l'Aurore, qu'est réservé l'honneur d'enlever et de suspendre au firmament les cheveux de Bérénice, encore humides des larmes dont cette jeune princesse les avait arrosés ; il vole et perce les voiles obscurs de la nuit, et dépose la précieuse dépouille dans le sein de Vénus qui la divinise et la place au nombre des étoiles. Bacchus n'est plus la seule divinité qui ait fait un présent au ciel en y attachant la couronne d'Ariadne ; non moins puissante et non moins heureuse, Arsinoé y a suspendu les cheveux de Bérénice sa fille, métamor-

phosée en un nouvel astre. Cependant, toute divinisée qu'elle est, la chevelure regrette son premier état; elle préférerait à l'honneur de parer les cieux celui de parer encore la tête de Bérénice.

Tel est le sujet et la substance de ce charmant poëme, qui, environ deux siècles après, fut mis en vers latins par Catulle; la traduction est restée, mais l'original a péri; il n'en subsiste aujourd'hui que deux distiques dont l'un nous a été transmis par le scoliaste d'Apollonius, et l'autre par celui d'Aratus.

Dans l'impossibilité d'examiner jusqu'à quel point le traducteur s'est rapproché ou écarté de l'original, je ferai quelques observations sur la forme de ses vers et sur le caractère de son style.

La manière de Catulle (qu'on me permette cette expression : la poésie et la peinture, filles de l'imagination l'une et l'autre, se touchent de si près et par tant de côtés qu'il doit être permis de transporter à l'un des deux arts les termes particulièrement affectés à l'autre), la manière de Catulle tient beaucoup de l'école grecque. Catulle, dit Henri-Etienne, doit être con-

sidéré moins comme un poëte ancien que comme un imitateur des anciens poëtes.

Le vers pentamètre, qui, dans tous les autres poëtes latins, est communément terminé par un dissyllabe, l'est presque toujours par un mot de trois, de quatre et souvent d'un plus grand nombre encore de syllabes dans Catulle, ainsi que dans Callimaque et tous les poëtes grecs. Tibulle, Ovide, Properce et généralement tous leurs successeurs renferment scrupuleusement un sens complet ou presque complet dans chaque distique; mais Catulle, à l'exemple de ses modèles, ose souvent franchir cette limite pour ne se reposer qu'à la fin du premier hémistiche du troisième vers; procédé qui, en donnant plus d'espace à l'harmonie, y met aussi plus de variété, mais qui sans doute parut peu convenable au génie de la langue et de la versification latine; puisque dans le plus beau siècle de cette langue, aucun poëte ne crut devoir se le permettre. Pour jeter plus de rapidité dans son style, en présentant à-la-fois deux images ou deux idées, il se sert, comme les grecs ses maîtres, de mots composés, c'est-à-dire, incorporés les uns aux autres,

et sa versification est pleine de libertés qu'on ne peut justifier que par celles que prenaient les poëtes grecs, et dont on ne retrouve des exemples dans aucun autre poëte latin.

Catulle fait des élisions un très-fréquent usage, ce qui donne à son style un air de négligence, d'abandon, et quelquefois de désordre, qui éloigne toute idée d'affectation, de travail et de peine, et caractérise en même tems très-bien ces mouvemens du cœur, ces affections de l'ame que l'art n'imite jamais plus parfaitement que lorsqu'il se cache davantage.

Ce poëte affecta d'insérer dans ses poésies des expressions, des mots auxquels toute son autorité ne put assurer une longue vie, puisqu'on ne les retrouve dans aucun des poëtes qui lui succédèrent.

Il est important d'observer ici que la naissance de Catulle ne précéda que de seize années celle de Virgile, et qu'il y a néanmoins entre la versification de l'un et celle de l'autre une différence on ne peut pas plus remarquable, lors même qu'ayant le même genre ou plutôt le même sujet à traiter, ils emploient la

même sorte de vers; comme il est aisé de s'en convaincre par le poëme de Catulle sur les noces de Thétis et Pélée, dont je ferai précéder l'analyse par quelques observations.

Je regarde encore ce poëme comme une traduction ou comme une imitation du grec; je soupçonne même Catulle d'y avoir réuni deux poëmes absolument différens, et je fonde mon opinion sur ce qu'il n'y a aucune sorte de proportion entre l'épisode et le sujet principal, et que le tableau des aventures d'Ariadne est évidemment un hors-d'œuvre peu adroitement conçu avec la description des figures représentées sur le magnifique tapis qui parait le lit nuptial de Thétis et de Pélée. Cet épisode rappelle le bouclier d'Achille et celui d'Enée; mais dans ces belles portions de leurs poëmes, Homère et Virgile n'ont rien fait entrer que la sculpture et la peinture n'eussent pu traiter et qu'elles ne puissent encore reproduire; au lieu qu'il est impossible de soumettre aux arts du dessin le long discours d'Ariadne, ni même ce que ce discours a de plus intéresssant. Si Catulle voulait passionner son récit par le tableau

du désespoir d'une amante abandonnée et trahie, et varier ainsi sa narration pour en écarter l'ennui, pourquoi parmi les thessaliens qu'il fait assister aux noces de Thétis, n'en choisissait-il pas quelqu'un qui, à l'aspect des figures brodées dont le lit nuptial était enrichi, en eût pris occasion de raconter l'histoire d'Ariadne et de Thésée.

Ceux qui vouent aux ouvrages des anciens une admiration sans réserve, auraient-ils donc oublié que ce n'est ni sur l'antiquité, ni sur l'autorité qu'elle imprime, que se mesure la perfection des ouvrages, mais bien sur la convenance, règle éternelle et fondamentale de la poésie et de tous les arts imitateurs ?

Du reste, l'épisode d'Ariadne, considéré en lui-même et indépendamment du sujet auquel il est joint, doit être regardé comme une des plus sublimes productions de la poésie ancienne ; rarement la nature offrit à l'art un plus beau sujet, et plus rarement encore l'art servit aussi heureusement la nature.

Etonnée de se voir seule à son réveil, Ariadne pâle, tremblante, éperdue, se précipite vers les bords de la mer, d'où

elle aperçoit Thésée, fuyant sur un navire que les vents trop favorables avaient déjà poussé à une grande distance du rivage. A cet aspect, elle ne se meurtrit point le sein, elle n'éclate point en reproches, elle ne verse point de larmes, elle demeure sans voix et sans mouvement. Le poëte crayonne d'un seul trait et l'excès de la fureur et l'excès du saisissement; on l'aurait prise, dit-il, pour la statue d'une bacchante; comparaison sublime qu'Ovide a empruntée, mais dont, en la délayant selon sa coutume, il a détruit toute l'énergie. A cette image, vraiment digne du tableau de Michel-Ange, succède un tableau digne du pinceau de l'Albane : le diadême dont ses blonds cheveux étaient ceints, le vêtement léger qui flottait autour de sa taille, le voile qui cachait son sein et semblait s'animer par le mouvement qu'il en recevait, tous ces ornemens tombés à ses pieds sont devenus le jouet des eaux de la mer. Le premier des soins d'une femme, celui de la parure, ne la touche plus; elle n'a qu'une pensée, elle n'a qu'un sentiment : Thésée, Thésée seul remplit toute son ame.

Ici le poëte décrit en vers pleins de subs-

tance, de poésie et de majesté, le noble projet de Thésée, son voyage et son arrivée dans l'île de Crête; ensuite, pour exprimer d'une manière sensible l'innocence d'Ariadne, il la présente élevée dans le chaste sein d'une mère dont elle partagea toujours la couche. Il la compare au myrte qui croît sur les bords écartés et solitaires de l'Eurotas, ou à la fleur dont l'haleine du printems anime les couleurs. On sent quelle impression, quels progrès, ou plutôt quels ravages doit faire l'amour sur un jeune cœur si pur, si sensible, si délicat et si tendre! Aussi dès le moment même où la fille de Minos vit pour la première fois Thésée, ses regards demeurent suspendus comme par enchantement aux traits du jeune athénien : elle les détourne enfin; mais le poison brûlant de l'amour a déjà coulé dans son sein et circule dans toutes ses veines. Vénus, Amour, s'écrie ici le poëte, puissantes divinités, qui mêlez à tant de plaisir tant de peines, et tant d'amertume à tant de douceurs, à quels terribles orages vous vous fîtes un jeu de livrer le cœur de la jeune et tendre Ariadne! Combien elle frémit en appre-

nant que Thésée était venu pour combattre le minotaure ! De quelle pâleur mortelle se couvrit son beau visage au moment du combat ! Son cœur envoie au ciel des vœux, des prières que sa bouche n'ose prononcer.

Cependant, comme on voit au sommet du mont Taurus un vieux chêne agitant ses longs et superbes rameaux, déraciné tout-à-coup par un ouragan qui d'un souffle impétueux a long-tems secoué ses fortes et profondes racines; tel le minotaure présentant sans cesse les cornes redoutables dont son large front est armé, mais ne frappant jamais que l'air, cède aux coups multipliés de son intrépide adversaire et tombe sans vie aux pieds de Thésée. C'en est fait : Athènes est pour jamais délivrée du barbare tribut qu'elle payait tous les ans à la Crête; mais son libérateur eût acheté chèrement sa victoire, si la prévoyante Ariadne ne lui eût mis dans la main un fil qui devait lui servir à reconnaître les détours du labyrinthe où le monstre était renfermé.

On voit bien que le poëte n'affecte d'exalter le courage et la valeur de Thésée que pour jeter plus d'intérêt sur la passion

d'Ariadne, et lui faire pardonner d'y avoir sacrifié la tendresse d'une mère, d'un père, d'une sœur, en un mot, les sentimens dont la nature a fait, sinon toujours le plus cher, du moins le plus sacré des devoirs. Tout ce qu'une narration trop étendue aurait nécessairement affaibli, Catulle le concentre et le renferme dans une interrogation tout-à-la-fois très-animée et très-pathétique; puis courant au dénouement avec la plus grande rapidité, conformément au précepte qu'Horace en donna depuis, il passe des effets de l'amour et de la stupeur à ceux de l'agitation et du trouble. Inquiète, éperdue, égarée, Ariadne porte au hasard ses pas sans pouvoir les fixer nulle part; elle gravit jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, d'où ses regards puissent embrasser un plus grand espace et apercevoir de plus loin le vaisseau de Thésée. Elle en descend avec précipitation, et court au rivage où, après avoir relevé son élégante chaussure, elle pénètre si avant que ses pieds nus et délicats sont couverts des eaux que la mer pousse sur ses bords; le visage inondé de larmes et presque abandonnée de la vie, elle ne jette plus que de

froids soupirs ; quand tout-à-coup ramassant ce qui lui reste de force, elle éclate en reproches et en imprécations.

Toutes les différentes passions qui peuvent entrer dans le cœur d'une amante sensible et trahie, leurs successions, leur mêlange, leurs gradations, voilà ce qu'aucun poëte ne traita jamais avec plus d'art et en même tems avec plus de vérité que l'a fait Catulle. Pour mieux faire sentir ce que j'avance, je me permettrai de mêler quelques réflexions à cette analyse.

Souvent l'amour-propre nous aveugle au point de nous persuader que nous sommes infaillibles dans les choses que nous faisons ; nous nous formons une si haute idée des perfections de l'objet que nous avons jugé digne de notre tendresse, que lors même qu'il nous abandonne et qu'il nous trahit, nous ne pouvons nous résoudre à nous croire trompés. Telle est la position d'Ariadne : la jeunesse, le courage et la valeur de Thésée, l'opinion qu'elle s'est faite de la tendresse et de la constance de ce jeune héros, l'ont tellement convaincue de la bonté de son choix que, même en se voyant abandonnée, elle n'éprouve d'abord d'autre sen-

tinent que celui de la surprise : tout ce qu'elle dit de l'infidélité de Thésée part uniquement de cette situation de son ame. Elle varie ses phrases ; mais le sentiment demeure le même ; elle n'ose en croire ses propres yeux ; elle doute de ce qu'elle voit, et rien n'exprime mieux cet état de doute que le discours qu'elle adresse à Thésée ; elle lui parle ; elle l'interroge comme s'il était présent, et qu'il pût l'entendre, la plaindre et la consoler.

Éclairée enfin sur son sort, convaincue de la réalité de son abandon et de l'inutilité de ses plaintes, Ariadne a peine à se regarder comme la seule femme qui ait été ainsi délaissée ; et passant de l'individu à l'espèce, elle conclut que tous les amans sont faux, parjures et infidèles. Le propre des personnes sensibles et affligées est de se répandre en maximes générales. Quelque parti qu'elles prennent, elles rencontrent par-tout le malheur, s'il faut les en croire, et la nature se soulève toute entière pour les accabler.

Mais, si aux yeux d'Ariadne tous les hommes sont perfides, combien Thésée doit lui paraître plus perfide encore que

tout le reste des hommes, lorsqu'elle pense à tous les maux qu'il lui a rendus pour tout le bien qu'elle lui a fait. Elle l'a servi contre son propre frère; elle l'a arraché d'entre les bras de la mort ; elle a brisé, pour le suivre, tous les liens qui l'attachaient à une famille adorée ; et pour prix de tant de bienfaits et de tant de sacrifices, Thésée l'abandonne, il l'abandonne dans une plage sauvage et déserte, il la laisse exposée à la rage des bêtes féroces, il lui envie jusqu'à un tombeau. Ces idées la pénètrent d'une indignation qui s'accroît encore par l'effroi qui vient assaillir son ame, et la fait passer au sentiment du mépris et de l'aversion. Thésée n'est plus à ses yeux qu'un monstre exécrable, vomi par une mer orageuse, ou enfanté par une lionne, ou conçu dans les flancs d'un rocher sauvage.

Cependant l'amour n'est pas encore entièrement banni de son cœur ; elle semble condamner son emportement, et s'en repentir ; sa pensée aime encore à s'attacher à Thésée. Pourquoi ne l'a-t-il pas emmené sur son vaisseau ? Heureuse d'être admise au nombre de ses esclaves, elle se serait empressée de remplir auprès de lui les

fonctions même les plus viles ; ses royales mains se seraient volontiers abaissées à étendre un drap de pourpre sur le lit de son amant, et à lui verser sur les pieds une eau fraîche et pure.

Mais elle s'aperçoit que ses gémissemens et ses vœux se perdent dans les airs ; ses regards, en quelque lieu qu'elle les porte, ne rencontrent aucun être sensible qui puisse entendre ses plaintes ; et c'est alors que, livrée au désespoir, elle maudit le moment où, cachant sous les dehors les plus aimables les desseins les plus perfides, Thésée aborda la Crète. En effet, que deviendra-t-elle ? sur quelle espérance pourra-t-elle appuyer son cœur? retournera-t-elle dans sa patrie ! Les mers, hélas ! l'en séparent par des espaces immenses. Implorera-t-elle le secours d'un père? Elle l'a cruellement abandonné pour s'attacher aux pas d'un jeune homme, encore tout fumant du sang du Minotaure, son fils ; trouvera-t-elle quelque soulagement à sa peine dans les tendres sentimens d'un époux ? Le barbare ! il fuit au travers des mers, et n'a ni assez de vent, ni assez de voiles pour s'éloigner d'elle. Tout ce qui l'environne est desert,

muet, et ne lui présente qu'une mort inévitable. Saisie tout à-la-fois de crainte, d'épouvante et d'horreur, elle passe de l'indignation aux transports de la rage ; elle ne respire plus que vengeance, elle la demande aux Furies : Venez, venez, s'écrie-t-elle, entendez mes plaintes, vous qui seules pouvez les entendre! et ne souffrez pas qu'elles soient vaines; elles partent du fond de mon cœur; rendez à Thésée tous les maux que le barbare m'a faits. Puisse-t-il verser sur les jours de la famille entière, sur ses propres jours, l'affreux poison qu'il a répandu sur les miens !

Pour mieux sentir avec quel art et quelle vérité les passions s'entrelacent, se succèdent et se graduent dans cet admirable poëme, on n'a qu'à comparer les discours que Catulle met dans la bouche d'Ariadné, avec ceux que Virgile fait tenir à Didon, et ceux qu'Ovide prête à cette même Ariadne.

Le quatrième livre de l'*Enéïde* est trop connu pour m'y arrêter. Quant à Ovide, les détails infinis et minutieux où il affecte d'entrer, dans la lettre qu'il fait écrire par Ariadne à Thésée, détruisent tout ce que la passion de cette malheureuse princesse a d'intérêt et de véhémence. Elle se rappelle

trop ce qui lui est arrivé pendant son sommeil ; elle s'occupe trop des monceaux de sable qui retardent ses pas, des épaisses broussailles dont le sommet de la montagne est couvert ; de l'écueil menaçant et précipité qui borde les eaux de la mer. Ovide ne serait pas plus exact, s'il était chargé de lever la carte du lieu solitaire où se trouve Ariadne.

Il faut avouer en même tems que, partout où le sujet ne doit avoir que le ton de l'épopée, Ovide raconte avec un naturel admirable. Elle appelle Thésée, elle l'appelle à haute voix, et lorsque la voix lui manque, ou que, trop faible, elle se perd dans les airs, elle y supplée par les gestes, elle élève les bras, elle agite son voile ; mais toutes ces circonstances sont bien plus propres à toucher le lecteur que Thésée. Ariadne retourne à sa tente, où elle adresse à son lit un très-long discours, elle lui demande des conseils et des remèdes, quand tout-à-coup elle est saisie de la peur des loups, des lions, des tigres, des monstres marins ; il n'est presque point de bête féroce ou sauvage qu'elle ne prenne soin de nommer ; elle se repent d'avoir sauvé

les jours de Thésée, et revenant sur ce qu'elle a déjà dit, elle termine sa lettre, qui ne renferme rien qui puisse faire rougir et repentir Thésée de son inconstance et de sa perfidie.

S'il était possible de former une table où les pensées et les expressions les plus propres à représenter les passions d'une même espèce, fussent ordonnées et disposées de manière qu'on pût en saisir les nuances, la succession, le mélange et la gradation, on verrait que chaque passion a son langage déterminé, et sa marche propre et particulière, dont on ne peut s'écarter qu'en tombant dans le raffinement et l'affectation. La grande difficulté, c'est de savoir appliquer aux cas particuliers les idées générales, ainsi que l'a fait Virgile, qui, en suivant les pensées de Catulle, d'Homère et de plusieurs autres poëtes, a eu le secret de se les rendre propres, en les individualisant, et de leur imprimer ainsi le caractère de l'originalité.

Cependant, le souverain des dieux entend l'imprécation d'Ariadne, et l'approuve par un mouvement de tête qui ébranle les fondemens de la terre, soulève les abymes des

mers, et fait trembler l'immense voûte de l'olympe ; les ombres de l'oubli enveloppent tout-à-coup la mémoire de Thésée, qui, n'ayant pu se rappeler les ordres qu'il avait reçus de son père, et jusqu'alors présens à son souvenir, voit ce vieillard malheureux se précipiter du haut d'une tour dans les gouffres de la mer.

Ainsi le ciel vengeur d'Ariadne fait expier à Thésée le crime de sa perfidie, en le condamnant aux larmes du deuil et de la douleur, au moment même où il s'attendait à ne verser que celles du bonheur et de la joie.

Cette tragédie finit par un dénouement heureux : Bacchus, épris d'amour pour Ariadne, arrive pour la consoler, accompagné du cortège bruyant et tumultueux des satyres et des silènes ; les uns agitent leurs thyrses, et prenant des attitudes extravagantes, poussent de longs cris dans les airs ; les autres se disputent les membres sanglans d'un taureau qu'ils viennent de mettre en pièces ; ceux-ci s'entourent de serpens tous vifs ; ceux-là, les mains élevées, frappent des tambours bruyans ; aux accens aigus des bassins d'airain se mêle le

son enroué des cornets, et l'air retentit au loin du chant sauvage des flutes barbares.

On croit voir un de ces bas-reliefs où le ciseau d'un sculpteur habile a représenté le triomphe de Bacchus et d'Ariadne; avec cette différence néanmoins que la poésie a sur les arts du dessin l'avantage d'exposer les développemens et les détails successifs d'un sujet donné, de varier les attitudes, de multiplier les scènes, et d'en rendre le mouvement même.

Cet intéressant épisode est suivi de ce qui se passe de plus grand et de plus mémorable aux noces de Thétis et de Pélée; toutes les divinités, à l'exception d'Apollon et de Latone, s'empressèrent d'y assister; après qu'elles se furent assises autour de la table du festin, les parques se mirent à chanter les destinées des nouveaux époux: elles leur prédisent sur-tout la naissance de ce fier et superbe Achille, qui devait faire tant de mal à Troie, et tant d'honneur à la Grèce.

La propriété des mots, le talent de les mettre toujours à leur place, une précision extrême et une extrême élégance; des images très-hardies et des tableaux toujours

vrais ; une proportion juste entre le sujet et la pensée, entre la pensée et l'expression ; voilà ce qui distingue éminemment Catulle, et ce qu'on ne retrouve plus, du moins au même degré, dans aucun poëte latin, à l'exception de Virgile et d'Horace.

Indépendamment du poëme sur les noces de Thétis et de Pélée, nous avons encore de Catulle deux autres épithalames que je crois avoir été, sinon traduits littéralement, du moins imités du grec. Toujours est-il certain que Catulle, comme je l'ai déjà dit, fit des poésies de Sapho sa lecture ou plutôt son étude favorite ; que son ode à sa maîtresse est empruntée de celle de Sapho. Ce qui serait encore un secret dans la république des lettres, si Longin ne nous eût transmis l'original, que Sapho dut à ses épithalames une grande partie de sa célébrité, et qu'enfin dans ceux de Catulle, on remarque une vérité dans les images, une simplicité dans l'expression, un certain abandon dans les tournures, une facilité dans les mouvemens du vers, et une sobriété d'inversions, qui, au jugement des anciens rhéteurs, caractérisaient particulièrement les ouvrages de Sapho, et que n'of-

frirent plus les meilleurs poëtes latins, lorsqu'après avoir marché long-tems sur les traces des poëtes grecs, ils eurent enfin un style et une manière entièrement à eux.

Il y a dans Catulle un poëme sur la bizarre et la malheureuse aventure du bel Athys, dont la versification est d'un genre particulier ou plutôt unique. Cet ouvrage est peu susceptible d'analyse ; je me bornerai donc à remarquer que le rhythme sautillant, rapide, bruyant et précipité dont le poëte a fait choix, a un caractère d'agitation, d'égarement et de désordre qui convient si parfaitement au sujet qu'il traite, que je n'en vois aucun autre auquel on pût l'appliquer sans blesser toutes les lois de la convenance.

J'avoue que je n'ai pu voir sans étonnement que l'abbé Souchai, dans ses *mémoires sur l'élégie et sur les poëtes élégiaques*, n'ait pas même fait mention de Catulle. Je remarquerai à ce sujet, que plusieurs savans ont sérieusement demandé si ce poëte devait être rangé dans la classe des auteurs lyriques, ou des élégiaques, ou des épigrammatiques ; questions oiseuses et

misérables, dont je ne conçois pas comment de bons esprits se sont avisés. Catulle a fait des épigrammes ; et, pour parler le langage d'aujourd'hui, des madrigaux et des pièces fugitives, des odes, des hymnes, des épithalames, des élégies ; il s'est même exercé dans le genre héroïque, et par-tout on trouve l'esprit, le ton et les couleurs propres de chacun de ces genres. Et comment refuser une place parmi les poëtes élégiaques à celui qui, le premier, fit présent à sa nation de ce genre de poésie, et qui ne fut effacé par aucun de ses successeurs ? Aux tableaux imposans et vastes substituer des images tranquilles et douces ; parler au cœur, l'émouvoir et l'attendrir, au lieu d'y porter l'agitation et le trouble ; tirer ses comparaisons, non de ce que la nature a de menaçant, de sauvage et de terrible, mais de ce qu'elle a de plus calme, de plus innocent et de plus aimable ; faire couler doucement les pleurs et ne les arracher jamais ; employer la métaphore à orner l'expression plutôt qu'à la relever ; ne faire entendre de l'amour que ses gémissemens et ses plaintes, et laisser ses fureurs et ses

emportemens aux poëmes héroïques, c'est-à-dire à la tragédie et à l'épopée; plus d'aisance et de facilité que de noblesse et de dignité dans la diction; des mouvemens plutôt négligés que trop soignés dans le rhythme; enfin beaucoup de délicatesse dans les pensées et beaucoup de simplicité dans le style; voilà les traits caractéristiques et propres de l'élégie; mais ces traits, où se montrent-ils d'une manière plus sensible, plus frappante que dans le trop petit nombre des élégies de Catulle qui sont parvenues jusqu'à nous?

Passons à ses ïambes ou hendécasyllabes, plus généralement connus sous le nom d'épigrammes.

Les épigrammes, ainsi que l'exprime le mot, n'étaient primitivement autre chose que des inscriptions gravées sur le frontispice des temples, au bas des autels, sur les piédestaux des statues, sur la pierre des tombeaux, en un mot sur les divers monumens tant publics que particuliers. Insensiblement elles s'étendirent à d'autres objets, et reçurent la force du vers; transformées en petits poëmes, elles existèrent par elles-mêmes; enfin, sans changer de nom,

elles changèrent tellement de nature, qu'il y a une infinité d'inscriptions qu'on ne saurait mettre au nombre des épigrammes, et une infinité d'épigrammes qui n'ont absolument rien de commun avec les inscriptions.

L'épigramme ne fut dès-lors considérée que comme une petite pièce de vers qui n'a qu'un seul objet, et n'exprime qu'une seule pensée. C'est ainsi que les savans se sont tous accordés à la définir; ils ont ajouté qu'il y en avait deux sortes, la *simple* et la *composée*. Ils ont donné le nom d'épigramme *simple* à celle où la pensée se développant par degrés marche avec grace et d'un pas égal jusqu'à ce qu'elle soit complètement exprimée; et telle fut celle des grecs et de leur fidèle et constant imitateur, Catulle; on l'a nommée *composée*, lorsque la pensée s'y cache pour ne s'y montrer qu'à la fin, et toujours d'une manière spirituelle, piquante et inattendue; et tel est le caractère de celles de Martial.

Il s'est élevé parmi des savans du premier ordre des disputes graves pour savoir lequel de ces deux poëtes méritait la préférence. Muret prétend que Martial est à

Catulle ce qu'un vil bouffon est à l'homme du meilleur ton et de la meilleure compagnie; Navagero, sénateur vénitien, l'ami de Fracastor et de Bembo, et poëte presque digne du siècle d'Auguste, portait encore plus loin son mépris pour Martial et son culte pour Catulle; un certain jour de l'année, consacré par lui aux Muses, il sacrifiait aux mânes de ce dernier un volume de Martial qu'il jetait solemnellement dans les flammes. Juste-Lipse et Jules-César Scaliger, au contraire, élèvent Martial bien au-dessus de Catulle; mais au lieu d'insister sur des comparaisons qui, loin de rien éclairer, ne servent le plus souvent qu'à faire naître des schismes et à scandaliser la république des lettres, ne valait-il pas mieux mettre ces deux poëtes à leur véritable place, en nous faisant observer que leurs épigrammes, pour avoir un même nom, n'en diffèrent pas moins essentiellement les uns des autres.

Les épigrammes de Martial, et tous les petits ouvrages de poésie qu'on désigne aujourd'hui par ce nom, ne doivent leur prix, leur caractère, je dis plus, leur essence, qu'aux mots heureux ou aux traits piquans

qui les assaisonnent et par lesquels sur-tout elles sont ordinairement terminées. Envisagées sous cet aspect, elles prennent différentes formes.

Souvent l'épigramme est d'autant plus maligne, que son venin ne se montre qu'à la suite des douceurs et des caresses de la louange; ainsi, dans la corbeille de Cléopâtre, l'aspic était caché sous les fleurs. Quelquefois semblable à ces animaux que la nature a hérissés de dards et de pointes, elle pique et blesse par tous les bouts; tantôt, après s'être long-tems cachée, elle laisse tomber tout-à-coup son voile, dont elle ne s'était couverte que pour exciter plus d'attention et de curiosité; tantôt, sûre de ses coups, elle se montre audacieusement à découvert et fait briller les traits aigus et perçans dont elle est armée. Mais sous quelque forme qu'elle paraisse, on voit qu'elle n'a rien de commun avec les épigrammes de Catulle, lesquelles en général doivent sur-tout leur effet à la pureté du style, à la délicatesse des tournures et au charme secret qui en embellit toutes les parties.

Ces dernières ressembleraient plutôt à

nos madrigaux et à nos pièces de vers que nous nommons *fugitives*, si la monotonie des terminaisons, la nécessité des verbes auxiliaires et le manque de flexibilité dans les mouvemens permettaient à notre langue d'atteindre à la précision, à l'élégance et à l'harmonie des langues grecque et latine. Et qu'on n'imagine pas qu'il en coûte moins pour réussir dans celles-ci que dans les premières. Un seul mot heureux, un seul trait piquant, une seule tournure fine et neuve suffit pour faire le succès d'une de nos épigrammes; lorsque dans celles de Catulle, ainsi que dans nos madrigaux et nos poésies légères, il n'est aucune de leurs parties sur lesquelles l'art ne doive agir, sans que l'art doive se faire sentir dans aucune de leurs parties. Préférer les pensées brillantes, les traits ingénieux, épars çà et là dans quelque ouvrage que ce puisse être, à l'élégance, à la justesse et à l'accord répandus sur le tout ensemble, c'est préférer l'éblouissante et fugitive clarté des éclairs à la douce et constante lumière du jour.

J'ai dit que nous n'avions pas aujourd'hui tous les ouvrages de Catulle. En effet, Pline, dans son histoire naturelle, parle

d'un poëme sur les enchantemens en amour, dont il ne reste pas un mot ; et Térentianus Maurus cite quelques vers tirés d'un morceau de poésie qui a également péri. Quelques savans lui ont attribué le *Pervigilium veneris ;* c'est une méprise où l'on n'a pu tomber qu'en confondant les ornemens recherchés et superflus avec la sage et vraie richesse, l'afféterie avec la grâce, et le raffinement avec la finesse.

Quant au poëme intitulé *Ciris,* dont quelques-uns ont voulu que Catulle fût l'auteur, et que plus communément on donne à Virgile, il n'appartient, selon moi, ni à l'un ni à l'autre.

Je terminerai ce mémoire par une observation qui sans doute a été faite plus d'une fois, mais dont il paraît qu'on perd trop aisément le souvenir. On a peine à concevoir comment un poëte aussi aimable, d'un aussi bon ton, et sur-tout aussi pur, aussi élégant dans sa diction que l'était Catulle, a pu se permettre tant de mots grossiers, tant d'expressions obscènes. Un coup-d'œil jeté sur les mœurs des romains suffit pour résoudre ce problême et faire cesser toute surprise. Les romains n'avaient point avec les femmes

ces conversations intimes et familières de tous les jours, de toutes les heures, et sur toutes les sortes d'objets que nous avons avec elles, et qui, sans nous rendre plus réservés et plus chastes dans nos mœurs, ont dû nécessairement imprimer à notre langue le caractère de la circonspection, de la réserve et de la pudeur.

Par l'abbé ARNAUD.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE D'IRLANDE.

Me voilà dans les pays des fées, qui n'est pourtant pas celui des enchantemens. Nulle part on ne rencontre autant de fées qu'en Irlande. Il en habite une sur chaque monticule ; il en passe une dans chaque tourbillon de poussière, et le paysan qui les rencontre ne manque pas de leur dire : *Dieu vous bénisse.* Appartiennent-elles à l'ancienne mythologie ou aux nouveaux dogmes, sont-elles chrétiennes ou payennes, sorcières, anges ou diables, c'est ce que je ne sais pas, et je crois que les bons irlandais y ont encore moins pensé que moi. Ils sont d'ailleurs très - attentifs à se conserver la bienveillance de ces êtres merveilleux, en respectant les collines sur lesquelles elles ont établi leur habitation. Il y avait autrefois un grand avantage à être bien avec les fées ; elles prenaient soin des voyageurs, les transportaient endormis dans des palais souterrains, où elles leur faisaient goûter toutes sortes de plaisirs. Il paraît qu'à présent

elles se communiquent moins, et vivent un peu sur leur ancienne réputation.

Un de leurs emplois étaient d'annoncer les morts. Elles avaient le même privilège dans le nord de l'Écosse, où elles étaient connues, comme en Irlande, sous le nom de *Banshées*. Lorsqu'il devait mourir une personne considérable, la *Banshée* paraissait dans les environs sous la figure d'une vieille femme, et faisait entendre une voix plus qu'humaine. Les peuples les moins civilisés sont, en général, ceux qui paraissent attacher le plus d'importance à la mort; mais il semble qu'ils l'aient considérée comme un grand événement plutôt que comme un malheur; qu'elle les étonne plus qu'elle ne les afflige. Elle est chez eux accompagnée de prodiges plutôt que de regrets. Je n'ai pas vu de pays où elle fut environnée de plus d'appareil qu'en Irlande, et peut être de moins de respect et de douleur. De toutes les calamités de la vie, la plus grande pour un irlandais, serait de ne pouvoir se préparer un bel enterrement. De toutes les cérémonies, celle qu'il consentirait le moins à manquer, c'est un enterrement. On s'occupe dans les dernières années

de sa vie à économiser pour ses funérailles, et un mendiant vous demande de quoi se faire enterrer. On se rendra à l'enterrement quelque part que l'on sache qu'il s'en fait un ; on le suit en quelque lieu qu'il passe ; mais ce qu'il y a de plus couru, se sont les *veillées des morts.*

Sitôt qu'un irlandais a rendu le dernier soupir, sa famille s'assemble devant sa cabane, et par un hurlement qui se répète en chœur, avertit tout le voisinage. Hommes, femmes, tout le monde accourt, et quand la nuit vient, on place le mort dans une grange ; on s'assemble tout autour, et le hurlement recommence : il a des règles, une mesure connue, et doit durer un certain tems. Les vieilles femmes sont fort recherchées dans ces sortes d'occasions, parce qu'elles ont la voix perçante et se font entendre de loin. Bientôt on distribue des gâteaux, des pipes et de l'eau-de-vie ; on parle du mort, puis des affaires du tems, puis du tems passé. Les pipes et l'eau-de-vie se renouvellent, les vieux s'endorment, les jeunes s'éveillent, les discours finissent, et les jeux commencent ; et, dit le proverbe irlandais, *il se fait à l'enterrement*

plus de mariages qu'à la noce. Aussi la veillée des morts est-elle pratiquée, non-seulement dans toute l'Irlande, mais encore à Londres et dans tous les endroits de l'Angleterre où il se trouve un certain nombre d'irlandais réunis.

Je n'aurai pas grand'chose à vous dire d'ailleurs du paysan irlandais : il est pauvre, opprimé, et menteur, comme il doit l'être dans un pays où la civilisation introduite parmi les classes supérieures, en éteignant les passions cruelles, n'a laissé subsister que celle de l'argent ; tandis que l'ignorance du peuple et son manque d'industrie ne présentent à l'avidité d'autre moyen que l'injustice, à la misère d'autre ressource que la fraude ; où l'inférieur a tout à gagner s'il vous en impose, et rien à perdre s'il est surpris en mensonge. Un tel peuple doit mentir comme les enfans ; de bonne-foi, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; sans finesses, sans subterfuges, sans argumens avec sa conscience. Un italien ment pour vous tromper ; un irlandais ment pour mentir.

C'était sur-tout avant la réunion que les seigneurs irlandais exerçaient chez eux

une autorité presque despotique. Je passai l'autre jour devant un château sur lequel on m'avait raconté beaucoup d'histoires : j'y entrai, et m'adressai à un vieux domestique que je trouvai balayant l'escalier avec sa perruque, comme c'est l'usage dans les anciens châteaux d'Irlande, où les perruques servent à toutes sortes d'offices. Il me raconta qu'un maître de ce château y avait tenu sa femme enfermée pendant vingt ans, sans la laisser communiquer avec personne. Ce fait était connu de tout le monde, et personne ne s'en inquiétait. Quand le mari donnait à dîner à ses amis, il avait coutume d'envoyer proposer à sa femme un plat de sa table, et celle-ci répondait ordinairement qu'elle n'avait besoin de rien, et qu'elle présentait ses respects à la compagnie. Elle avait conservé quelques bijoux : ne sachant comment les dérober à la connaissance de son mari, elle trouva moyen de les confier à une vieille mendiante qui passait quelquefois sous ses fenêtres, et de lui indiquer les personnes auxquelles elle voulait qu'ils fussent portés en Angleterre. Les bijoux furent fidèlement remis. Son mari mourut enfin : quand on le lui apprit,

elle imagina qu'on voulait se moquer d'elle : la pauvre créature le croyait probablement immortel. « Je l'ai vue quand elle sortit « d'ici, ajouta le vieux domestique ; elle « avait l'air égaré et pouvait à peine dis- « tinguer une personne d'avec une autre. « La pauvre dame n'avait, pour toute coif- « fure, qu'une perruque comme la mienne ». En disant cela il se remit à essuyer les tables et les chaises avec cette même perruque, que je revis sur sa tête l'instant d'après, etc.

Nota. Les détails qu'on vient de lire sont tirés d'un ouvrage anglais, intitulé *Castle Rackrent* (le château de Rackrent). C'est une espèce de roman, aussi curieux par la peinture des mœurs irlandaises, que piquant par l'esprit et le talent avec lequel elles y sont peintes. L'auteur est miss Maria Edgeworth, célèbre par différens ouvrages ingénieux et utiles. Le plus connu en France est un excellent traité d'*Education pratique*, qu'elle a composé avec son père, et qui a été très-bien traduit par M. Pictet.

RELATION

DE L'ILE

DE SAINT-KILDA,

Tirée d'un ouvrage anglais.

Saint-Kilda est une des petites îles nommées *Hébrides*, qui se trouvent à l'occident de l'Ecosse. On ne conçoit guère comment la description d'un rocher, placé au milieu d'une mer peu fréquentée, et sous un ciel triste et rigoureux, habité par une poignée d'hommes simples et grossiers, peut fournir la matière d'un volume entier, comme celui que j'ai sous les yeux; mais on va voir que l'histoire des habitans de Saint-Kilda est aussi intéressante que celles de tant de nations sauvages que les voyageurs vont visiter au-delà des tropiques. C'est un petit peuple qui ne s'est pas civilisé par les progrès naturels de l'esprit social du tems et de l'expérience. On voit bien que ses mœurs ont déjà été modifiées par des institutions politiques

et religieuses ; mais le défaut de communication de cette île avec le reste du monde, et d'autres circonstances physiques, ont presqu'effacé les traces de ces institutions, et ramèneraient peut-être les habitans à l'état de la nature, si le petit despotisme féodal auquel ils sont soumis ne travaillait constamment à les éclairer comme à les corrompre.

L'île de Saint-Kilda a environ trois milles anglais de longueur de l'est à l'ouest, et deux milles de largeur du sud au nord. Lorsque M. Martin y alla dans le dernier siècle, il s'y trouvait cent quatre-vingts habitans ; M. Macaulay n'y en a plus trouvé que quatre-vingt-huit : c'est une épidémie de petite vérole qui, dans cet intervalle, a causé une si grande diminution.

La nature a divisé Saint-Kilda en quatre parties distinctes, séparées l'une de l'autre par cinq montagnes, qui présentent du côté de la mer d'énormes précipices. Ces montagnes sont presqu'entièrement nues et dépouillées à leur sommet ; les vents et les pluies ont entraîné sans doute les terres dans les vallées, et ont laissé le rocher à découvert.

Il n'y a dans l'île que très-peu de terres labourables. Les habitans aiment mieux élever des troupeaux et tuer des oiseaux sauvages, que de se livrer aux travaux et aux soins de l'agriculture : on en avait engagé quelques-uns, il y a plusieurs années, à ensemencer et labourer une portion de terrain ; mais ce premier essai n'ayant pas réussi, on n'a jamais pu depuis leur persuader de faire de nouvelles épreuves : c'est le sort de la plupart des nouveautés les plus utiles, même chez des peuples beaucoup plus éclairés, lorsqu'elles se trouvent en opposition avec de longues habitudes et d'anciens préjugés.

Tous les habitans sont rassemblés dans un petit village où les maisons sont rangées sur deux lignes, faisant face l'une à l'autre ; ce qu'il y a de plus remarquable à ces maisons, c'est qu'elles ont des toîts presqu'entièrement plats, comme on en voit chez quelques nations d'Orient : ce n'est pas qu'ils aient pris d'elles cette manière de bâtir ; le bons sens seul la leur a enseignée. Comme l'île est fort exposée aux ouragans et aux tempêtes, des toîts aplatis donnent moins de prise à l'effort des vents.

Saint-Kilda a sûrement autrefois servi d'asyle à des solitaires chrétiens ; on y retrouve encore des églises avec des cellules de moines, et il n'y a aucun endroit au monde plus convenable à la vie d'un hermite. On y conserve avec vénération la mémoire de deux saints, *Colombo* et *Brendan*, dont on y célèbre tous les ans la fête. Aux jours consacrés à ces deux fêtes, tout le lait qui se trouve dans le village est remis avec la plus scrupuleuse exactitude entre les mains de l'intendant [1] de l'île ou de son député, qui distribue le tout par portions égales, indistinctement aux hommes, aux femmes et aux enfans de la communauté. On pourrait croire que cet usage singulier vient de quelques moines des premiers siècles, qui cherchaient à établir la communauté des biens ; mais on retrouve chez tous les peuples anciens, et même chez des nations

[1] Saint-Kilda appartient à un seigneur écossais, qui en donne la direction à un ami ou à un de ses domestiques; et celui-ci, à qui on donne le nom d'intendant (Stewart), fait tous les ans une visite dans l'île pour y recueillir le tribut dû au seigneur, y établir la police, juger les contestations, etc.

sauvages, des jours consacrés par la religion, et où toute distinction de rang et de fortune était oubliée pour faire place à une égalité entière et universelle, égalité dont l'image plaît toujours aux hommes même qui s'en sont le plus éloignés.

On trouve aussi dans cette île beaucoup de traces du paganisme ; il y a sur le sommet d'une colline un autel qui, suivant la tradition, était consacré au Dieu qui préside aux saisons ; au dieu du tonnerre et des éclairs, des tempêtes et du beau tems. On reconnaît ici une coutume très-commune chez les orientaux. Les sacrifices *sur les hauts lieux* sont souvent mentionnés dans l'ancien testament. Des hommes superstitieux et barbares peuvent croire qu'en s'approchant plus près du ciel, leurs dieux seront plus à portée d'entendre leurs prières et de recevoir leurs hommages.

Il y a aussi une plaine dont le nom, en langage du pays, signifie *la plaine des exorcismes ou des prières* : c'est là que les anciens habitans allaient implorer les bénédictions du ciel sur leurs troupeaux, en les purifiant avec l'eau, le feu et le sel, toutes les fois qu'ils les faisaient passer

d'un pâturage à un autre. Ils croyaient conjurer, par la vertu de cette cérémonie, le pouvoir des sorciers et des mauvais génies. C'est encore une superstition très-ancienne, et qui était pratiquée par les anciens romains.

Près de cette plaine de lustrations est une portion de terrain assez étendue, et en apparence très-fertile ; mais les habitans n'osent pas y toucher : ils regardent cette place comme sacrée, et sont très-fortement persuadés que si l'on s'en emparait pour la cultiver, cette témérité serait incontinent punie par quelque grande calamité. Ils ont oublié le nom de la divinité à qui ce terrain est consacré ; mais semblables aux athéniens, et à quelques autres nations, ils n'en sont pas moins déterminés à adorer le dieu inconnu.

Ce culte est peut-être celui auquel ce petit peuple est le plus attaché. Les superstitions sont d'autant plus difficiles à attaquer qu'elles donnent moins de prise à l'esprit, et qu'elles tiennent davantage à l'imagination. Un chrétien pouvait ébranler un adorateur de Jupiter en lui disant : Tu te prosternes devant un morceau de

pierre ou de bois ! quel dieu que cet être de chair et de sang, injuste, partial, cruel, sujet aux passions et aux faiblesses, un dieu auquel un honnête homme rougirait de ressembler! Mais comment argumenter contre un être imaginaire et invisible, qu'on croit, qu'on craint, et dont on ne se forme aucune idée? Si Saint Paul, en parlant de l'aréopage, se fût contenté de faire voir combien il était absurde d'adorer un Dieu qu'on ne connaissait pas, il aurait bien pu se faire lapider; mais il connaissait mieux les hommes : « J'ai vu parmi vous, « dit-il aux athéniens, un temple avec cette « inscription : *Au Dieu inconnu*. Ce Dieu « que vous adorez, et que vous ne connais- « sez pas, je viens vous le faire connaître : « c'est le Dieu qui a fait le ciel et la terre; il « n'habite point dans les temples; il n'a pas « besoin de l'encens des hommes; c'est lui « qui donne à tout le mouvement et la vie. » Ce trait est de la plus grande éloquence. Un des juges de l'aréopage (Denis), embrassa sur-le-champ le christianisme; et il y a lieu de croire que le discours de Saint Paul aurait eu plus d'effet, s'il n'eût parlé en même-tems de la résurrection des morts;

dogme mystérieux que les esprits de ses auditeurs n'étaient guères préparés à recevoir. Aussi nous lisons dans les Actes, que lorsqu'il parla de résurrection [1], les uns se mirent à rire, et d'autres dirent à l'apôtre : *Vous nous reparlerez de cela une autre fois.*

Revenons à notre petite île : il s'y trouve trois sources d'eau que les habitans regardent comme sacrées, et comme douées de grandes vertus, sur-tout pour de certaines maladies ; c'est une ancienne superstition, née dans les tems où la religion catholique s'était établie dans l'île; et le protestantisme ne l'a point détruite. On croit que chacune de ces fontaines est sous la garde d'un génie particulier, qu'on cherche à se rendre favorable par des prières et des offrandes. Dans les premiers tems, lorsque les moines avaient la direction de ces eaux, les offrandes étaient vraisemblablement plus considérables qu'aujourd'hui ; car ceux qui viennent invoquer le génie de ces fontaines, ne lui offrent plus en

[1] *Quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt : Audivimus de te hoc iterùm.* Act. Apostol. cap. XVII, 32.

don que des coquilles, des épingles, des clous rouillés, des morceaux de linge ou d'étoffes usées, et quelquefois même des pierres communes. En analysant ces eaux, peut-être les trouvera-t-on propres effectivement à la guérison de quelques maladies; on retrouve par-tout des traces de l'ancienne union de la médecine et de la superstition, union qui subsiste encore chez tous les peuples ignorans et sauvages; et ce double charlatanisme doit avoir un terrible empire sur la tête des hommes: on peut en juger par celui que chacune des deux branches a conservé dans tous les pays où elles se sont séparées.

Il y a dans les îles *Hébrides* une prodigieuse quantité d'oiseaux de passage, de différentes espèces, qui se succèdent les uns aux autres dans les différens tems de l'année. Quelquefois les rochers en sont entièrement couverts, et ressemblent, de loin, à des montagnes couvertes de neige. Ces oiseaux se nourrissent de poissons, et servent eux-mêmes de nourriture aux habitans des îles.

L'espèce de ces oiseaux, qui est la plus nombreuse et la plus remarquable à Saint-

Kilda, est celle que notre auteur appelle *Solan goose*, et dont nous ignorons le nom français : cet oiseau est gros comme une poule ordinaire ; il a le bec long, tranchant, et un peu recourbé à la pointe ; le bout de ses aîles est noir, et tout le reste du corps est blanc ; il se nourrit principalement de harengs, qu'il prend avec une merveilleuse adresse. Sa vue est très-perçante ; on le voit s'élever dans l'air à une grande hauteur, observer de là sa proie, et fondre tout-à-coup sur elle avec une rapidité incroyable. Le moyen dont les pêcheurs prennent cet oiseau, est curieux ; ils fixent un hareng sur un morceau de bois enfoncé un peu au-dessous de la surface de l'eau ; l'oiseau fond perpendiculairement sur le hareng qu'il aperçoit, avec sa vîtesse ordinaire, et cette force est telle qu'il enfonce son bec dans le bois même, de manière à ne pouvoir se dégager.

Cet oiseau fait son nid sur des rochers, et il y emploie tout ce qu'il peut trouver : herbe, morceaux de bois ou d'étoffes, tout lui est bon ; cependant il a souvent bien de la peine à ramasser assez de matériaux pour cela ; aussi en voit-on qui vont dérober les

nids de leurs voisins, et les précautions qu'ils prennent pour cacher leur larcin sont remarquables. Le voleur, après avoir emporté d'un nid tout ce qui lui convient, prend son vol du côté de l'Océan, et revient ensuite à son nid avec le butin qu'il a l'air d'avoir été chercher bien loin; mais si le voisin s'est aperçu du larcin, il attaque le voleur avec furie, et le combat finit souvent par la mort de l'un des deux. Ne semble-t-il pas que ces animaux aient quelques notions de la *propriété*? Cette idée n'a été engendrée que par la rareté des choses nécessaires; par-tout où ces choses abondent, elle n'est point connue.

Les oiseaux dont nous parlons vont en troupes; il y a toujours une sentinelle qui va en avant dans les marches; qui veille la nuit pendant que les autres dorment, et les avertit du danger lorsqu'elle aperçoit les chasseurs: ceux-ci connaissent aux cris différens de ces oiseaux s'ils ont peur ou s'ils sont tranquilles. Lorsqu'un de ces animaux a été tué, ses camarades volent autour de lui, retourne son corps avec leurs becs, et leurs cris plaintifs semblent annoncer la douleur que leur cause sa perte.

Un autre oiseau très-commun à Saint-Kilda est le *Tulmer*; il est très-précieux aux habitans, à qui il fournit une nourriture agréable et saine, de l'huile pour les lampes, et du duvet pour leurs lits, indépendamment de plusieurs autres services qu'ils en tirent. Cet oiseau ne pond qu'un œuf à la fois; il est très-jaloux de son nid, qu'il prend en aversion si quelqu'un a seulement soufflé dessus; aussi est-ce un crime public à Saint-Kilda, que de toucher un de ces nids avant que l'œuf soit éclos. Lorsqu'on vient pour prendre le jeune *tulmer* dans le nid, il lance de ses narines une espèce d'huile, sur le visage et dans les yeux de l'ennemi, et se sert souvent de ce stratagème pour s'échapper. Cette huile est très-précieuse, et sert à beaucoup d'usages; chaque *tulmer* en donne environ une pinte, mesure d'Angleterre.

La troisième espèce de ces oiseaux de passage est appelée *lavie*. C'est l'avant-coureur de l'abondance; car il paraît au mois de février, avant la *poule solane* et le *tulmer*. Le lavie ne fait point de nid, et met seulement son œuf sur une pointe de rocher, où il le pose avec tant d'a-

dresse, que dès qu'on y a touché, il est impossible de le rétablir dans la même position. La manière dont nos insulaires tuent ces oiseaux est assez curieuse; ils vont se planter pendant la nuit sur une pointe de rocher, ayant sur la poitrine un morceau de toile très-blanche, ou autre chose de même couleur, que le *lavie* prend pour un rocher; il va s'y poser, et le chasseur le prend et l'assomme.

Nous nous sommes arrêtés à l'énumération de ces oiseaux, parce que c'est un objet très-intéressant pour les habitans; ils en observent avec une grande attention toutes les allures et tous les mouvemens; de ces observations combinées, ils ont fait, comme bien d'autres peuples, un art des augures.

Cette espèce de divination est bien ancienne. On voit dans les livres de l'ancien testament, qu'elle était connue dans l'Orient avant Moyse. Il paraît même, par un passage de la Genèse, que Joseph prenait les augures; car on y parle d'un vase dont ce patriarche se servait pour cette opération.

Des érudits, qui ont bien étudié l'histoire des empires, ont laborieusement re-

cherché quelle était l'origine et la filiation de cette divination, et si elle a pris naissance en Egypte, en Phrygie, ou en Grèce; mais c'est dans l'histoire de l'esprit humain qu'il faut en rechercher la source; il ne faut pas croire que toutes les coutumes, communes à plusieurs nations, aient toujours été transmises des unes aux autres : les mêmes causes physiques ou morales produisent les mêmes opinions et les mêmes usages dans les tems et chez des peuples divers. On ne peut nier que différentes espèces d'oiseaux n'annoncent, par les différences de leurs accens et de leur vol, les changemens qui sont près d'arriver dans l'état de l'atmosphère, surtout la pluie et les tempêtes. Cela se remarque plus sensiblement dans le voisinage des mers. Les grandes variations de l'air ne se font pas brusquement; mais se préparent et s'annoncent par des altérations qui, quoiqu'insensibles pour nous, peuvent ne pas l'être pour des animaux doués d'organes plus déliés ou de sens plus exquis : de là, les mouvemens divers qu'excitent dans certains animaux ces impressions diverses. Cette raison qui est très-

simple à imaginer pour des hommes accoutumés à chercher les causes physiques de ce qu'ils voient, ne se présente pas aisément à des peuples ignorans et sauvages. Ces peuples doivent observer avec plus d'attention les variations du tems ; parce qu'ils y prennent un grand intérêt pour leur subsistance, et parce que leur vie est plus oisive. Ainsi lorsque ces hommes grossiers, après avoir observé que certains oiseaux faisaient entendre certains accens, ou se jouaient dans l'air d'une certaine manière, verront qu'il s'ensuit constamment de l'orage et de la pluie, ils en concluront que ces oiseaux connaissent ce qui doit arriver dans l'air, et l'annoncent. Ce don de prédire, tout merveilleux qu'il doit paraître à des hommes ignorans, ne les portera cependant pas à croire que les oiseaux ont une intelligence supérieure à la leur ; mais s'ils ont quelque idée de religion, ils croiront que ces oiseaux sont les organes dont les dieux se servent pour annoncer l'avenir : idée qui deviendra bientôt féconde entre les mains de leurs prêtres, qui en feront bientôt un art profond et un instrument utile de domina-

tion. Cet art, qui se réduisait sans doute dans ses commencemens, à prédire la pluie et le beau tems, s'étendit ensuite par des procédés très-simples, aux plus grands objets du gouvernement. Si les dieux se servent de certains oiseaux pour annoncer les tempêtes, pourquoi ne s'en serviraient-ils pas aussi pour annoncer la famine et la guerre ? Ainsi chez les romains, on ne pouvait ni se marier, ni donner une bataille, ni commencer une délibération publique, ni ensemencer un champ, sans avoir consulté les augures.

La superstition est grossière chez les peuples grossiers, et ses progrès sont toujours proportionnés à celui des esprits ; aussi la divination par le moyen des oiseaux ne put pas devenir un art aussi raffiné chez les anciens écossais que chez les anciens romains. Cependant on voit par la tradition et par des préjugés populaires, encore subsistans dans les montagnes d'Écosse, que cette superstition y avait été poussée assez loin. Il n'y a pas un siècle qu'on y trouvait encore des charlatans qui se vantaient, comme Apollonius de Thyane, d'entendre le langage des oiseaux, et l'on ne peut douter

que cette grossière imposture ne fût encouragée par la crédulité du peuple.

Les espèces d'oiseaux prophétiques étaient divisées en deux classes, l'une favorable, l'autre funeste. Les corbeaux sont ceux de tous dont les prédictions ont toujours eu le plus de crédit. *Avoir la prévoyance du corbeau* est encore aujourd'hui une expression proverbiale dans les montagnes d'Ecosse. Le corbeau était fort considéré chez les grecs et les romains; il était consacré à Apollon, le patron des augures. C'était autrefois une croyance généralement répandue dans les îles Hébrides, que lorsqu'une personne considérable était sur le point de mourir, on voyait certains oiseaux voler autour de l'habitation de la personne menacée de mort, et annoncer par leurs accens ce grand événement. On retrouve encore aujourd'hui les mêmes rêveries dans quelques provinces de France; on les trouve aussi chez les sauvages de l'Amérique. Ces extravagances sont de tous les tems et de tous les pays. Je ne sais quel historien raconte qu'on vit plusieurs corneilles voltiger autour de la tête de Cicéron, le jour même qu'il fut massacré

par l'ingrat Popilius Lœnas. Virgile nous peint le hibou solitaire qui, du haut des toîts, annonce par de longs et lugubres gémissemens la mort de Didon. Que tous ces présages, tirés du vol des oiseaux, soient racontés sérieusement par Suétone, celui de tous les historiens anciens qui nous a conservé le plus de puérilités et de sottises populaires, cela est tout simple ; mais ce qui étonne, c'est de trouver de semblables contes dans Tacite, ce philosophe profond et si peu religieux. On dit que Hobbes, qui ne croyait pas en Dieu, croyait aux esprits ; toutes ces contradictions peuvent s'expliquer : l'athéisme n'exclut pas toute superstition.

Revenons à Saint-Kilda ; nous avons dit que la chair et les œufs des oiseaux de mer faisaient la principale nourriture des habitans pendant une partie de l'année. La manière dont ils s'y prennent pour faire la chasse à ces oiseaux et prendre leurs nids, est une chose très-curieuse. On y voit tout ce qu'un besoin puissant et continu peut donner à l'homme d'adresse et de courage. Ces chasseurs d'oiseaux vont deux à deux, ayant chacun, attachée à leur

ceinture, l'extrémité d'une corde, longue au moins de trente brasses. Cette corde est faite de cuir de vache, coupée circulairement en trois courroies d'égale longueur, qui, tressées fortement ensemble, peuvent soutenir un très-grand poids et durent environ deux générations. Une corde de cette nature est un effet précieux : c'est le lot du fils aîné, et il est regardé comme équivalant aux deux meilleures vaches de l'île.

Au moyen de ces cordes, deux chasseurs expérimentés traversent et parcourent les rochers les plus hauts et les plus escarpés. Ils descendent dans les plus affreux précipices pour aller chercher des nids; et pour cela, un des deux chasseurs cherche une place sur le rocher, où il puisse trouver une assiète assez solide pour être en état de retenir son camarade, au cas qu'en descendant, celui-ci vienne à faire un faux pas et à tomber. On conçoit quelle force il faut pour soutenir ainsi l'effort d'un homme qui tombe de la hauteur de trente à quarante brasses.

Les habiles chasseurs répètent souvent ces exercices périlleux devant tout le

peuple de l'île, et y ajoutent les tours de force les plus effrayans, seulement pour amuser l'assemblée et faire parade de leur adresse. M. Macaulay assista à un spectacle de ce genre. Deux des plus habiles chasseurs de l'île en étaient les acteurs : tandis que l'un se tenait ferme sur la pointe d'un rocher, ayant à sa ceinture le bout d'une très-longue corde, son compagnon descendit de soixante brasses, et de là, il s'élança au-devant du rocher, soutenu seulement par sa corde, au-dessus d'un précipice affreux, et il se mit à voltiger et à faire en riant et en chantant plusieurs tours qui amusèrent infiniment toute l'assemblée, mais qui faisaient frissonner d'effroi notre voyageur.

M. Macaulay, ainsi que tous ceux qui sont allés à Saint-Kilda, racontent une chose très-étrange, que nous allons exposer avant que de faire aucune réflexion. On trouve dans la relation publiée il y a soixante-dix ans par M. Martin le passage suivant : « Les habitans, dit-il, m'ont assuré qu'ils etaient constamment attaqués « d'une toux lorsque l'*intendant* arrivait « dans l'île; qu'ils en étaient sur-tout fort

« incommodés la nuit, et qu'alors ils éva-
« cuaient beaucoup de phlegme. Cette in-
« disposition dure ordinairement dix à
« douze jours.... Je leur dis naturellement
« que cette idée de contagion me paraissait
« une chimère. Ils furent offensés de mon in-
« crédulité, et me dirent qu'avant leur minis-
« tre et moi, jamais personne n'avait douté
« de la vérité de ce fait ; et pour me prouver
« qu'il ne pouvait y avoir en cela ni imagina-
« tion ni imposture, ils me citèrent l'exem-
« ple des enfans à la mamelle, qui étaient
« également sujets à la même toux. J'inter-
« rogeai en particulier, sur ce sujet, pres-
« que tous les habitans, et tous m'assurè-
« rent la même chose ; on m'ajouta que,
« lorsqu'on apportait dans l'île des mar-
« chandises étrangères, la toux était de
« plus longue durée. Ils ont remarqué en-
« core, que si quelques personnes de la
« suite de l'intendant ont eu la fièvre,
« même avant leur arrivée dans l'île, quel-
« ques-uns des habitans en sont bientôt
« infectés aussi.... Lorsque le période de
« cette toux est passé, on n'entend plus
« tousser personne, etc. »

Voilà ce qu'écrivait Martin en 1697. Le

même récit, dit M. Macaulay, m'a souvent été confirmé par des personnes dignes de foi, qui avaient été à Saint-Kilda toutes les années successivement, depuis ce période. D'après leur rapport, on n'y a jamais vu un seul habitant qui ait échappé à la contagion. Malgré tous ces témoignages, il doutait beaucoup de la vérité de ce fait; les membres de la société qui l'a député à Saint-Kilda, avaient la même incrédulité, et le chargèrent spécialement de rechercher les fondemens d'un pareil préjugé. « Je peux les assurer, ainsi que le public, « ajoute notre auteur, qu'il n'y a pas un « homme de ceux qui ont été à Saint-Kilda, « qui n'affirme la même chose. Quoique mon « témoignage puisse servir à donner du « poids à une opinion que j'avais regardée « moi-même comme fausse, je ne saurais « le supprimer sans manquer à la vérité. « Quand je débarquai dans l'île, tous les « habitans, excepté deux femmes en cou- « ches, étaient en parfaite santé, et con- « tinuèrent pendant deux jours à se bien « porter; j'en conclus, avec un secret plai- « sir, que mon arrivée n'avait produit au- « cun effet; mais je cachai mes soupçons,

« dans la crainte de quelque supercherie ;
« j'imaginais que ces insulaires avaient
« quelques motifs pour entretenir l'idée de
« cette toux contagieuse ; celui, par exem-
« ple, de justifier leur aversion pour les
« étrangers qui viennent souvent les oppri-
« mer ; mais ce motif était bien chimérique ;
« car ce petit peuple aime fort les étran-
« gers. Mes premiers soupçons furent bien-
« tôt entièrement dissipés ; le troisième jour
« après mon arrivée, quelques habitans eu-
« rent les symptômes les plus marqués d'un
« violent rhume, et le huitième jour, tous,
« depuis les vieillards jusqu'aux enfans, fu-
« rent attaqués de la même incommodité,
« accompagnée, dans quelques-uns, de
« fièvre et de maux de tête. Il ne m'est
« pas possible, sans rejeter le témoignage
« le plus évident de tous mes sens, de
« croire qu'il y eût là dedans ni super-
« cherie ni illusion. » M. Macaulay ré-
fute ensuite les raisons que quelques per-
sonnes avaient imaginées pour expliquer
naturellement ce rhume épidémique. Parmi
les différens témoignages qu'il rapporte
pour établir la vérité du fait, il cite la
veuve du dernier ministre de Saint-Kilda

laquelle y a résidé plusieurs années. Pendant les trois premières années de son séjour, elle échappa à cette singulière contagion; mais depuis elle y fut constamment sujette comme tous les autres habitans, lorsqu'il arrivait des étrangers dans l'île.

Nous ne doutons pas que ce récit ne paraisse bien ridicule à la plupart de nos lecteurs; mais avant de s'en moquer il serait bon de l'examiner. Peut-être que des lecteurs plus sérieux y trouveront matière à des réflexions utiles. D'un côté, voilà un fait étrange, inexplicable, sans analogie apparente avec aucun autre fait connu; d'un autre côté, voilà une foule de témoignages précis, unanimes, bien authentiques, recueillis sans aucune contradiction pendant un siècle. L'auteur qui les rapporte, et qui y joint le sien, est un homme sage, instruit, qui a examiné le fait merveilleux qu'il atteste avec défiance et dans la persuasion que c'était une fable; et ce même fait, tout incroyable qu'il paraît, était très-aisé à observer et à vérifier. Quel parti prendre? Si l'on rejette tous ces témoignages, quelle croyance donnerons-nous donc aux récits de tant d'histo-

riens et de voyageurs qui n'ont pas assurément les mêmes preuves à nous offrir, pour appuyer les choses singulières qu'ils avancent? Quant à l'impossibilité physique du fait, qui peut la démontrer? On confond trop souvent l'incroyable avec l'impossible. Nous proposerons ici quelques observations, que nous soumettons au jugement de physiciens plus éclairés que nous. 1°. Il ne paraît pas que la nature et les causes du rhume soient très-connues, et l'on observe qu'il est souvent occasionné par des impressions de l'air, bien légères et très-peu sensibles. 2°. Il y a lieu de croire que le rhume est un peu contagieux, surtout parmi les enfans; on le remarque particulièrement dans les écoles et les pensions. 3°. Saint-Kilda est continuellement chargé de brouillards, l'air y est épais, les étrangers qui y arrivent sont pendant les premiers jours désagréablement affectés de l'odeur qui s'exhale du corps et des vêtemens des habitans: ceux-ci, de leur côté, prétendent qu'ils éprouvent une sensation désagréable à l'approche des étrangers. Ces rapports combinés et rapprochés ne pourraient-ils pas servir à expliquer le fait

dont il s'agit? Est-il absolument impossible que l'air plus pur et plus rare, que ces etrangers ont respiré, et dont leur haleine et leurs habits sont encore pour ainsi dire imprégnés, ait conservé quelque qualité capable de donner cette espèce de rhume à des hommes vivans dans un air épais et grossier? Nous avouons que ces rapports sont bien subtils, et qu'on ne voit guère de proportion entre cette cause et l'effet que nous y supposons: aussi n'avons-nous pas grande confiance en cette explication; mais nous ajouterons qu'il ne faut pas s'arrêter trop rigoureusement sur cette proportion des effets physiques avec leurs causes; n'échappe-t-elle pas en mille cas divers aux recherches des philosophes? Ceux qui riront en entendant raconter qu'un étranger qui arrive dans une île, enrhume sur-le-champ tous les habitans, riraient sans doute bien davantage, si, n'ayant jamais entendu parler de la peste, ils lisaient qu'une lettre envoyée du Caire à Marseille, a répandu un poison invisible, qui a fait périr dix-mille hommes en six semaines. Des peuples de l'Amérique trempent la pointe de leurs flèches dans un suc enve-

nimé, dont l'action est aussi prompte que la foudre ; une seule goutte presqu'imperceptible, introduite au bout du doigt dans les pores de l'épiderme, donne la mort en une minute. Quelle proportion y a-t-il entre cet effet et sa cause?

Que conclure de tous ces raisonnemens? Que le rhume merveilleux de Saint-Kilda est un fait avéré? Non ; mais qu'il faut attendre et douter. Nous connaissons encore trop peu les forces et les moyens de la nature, pour être en état de fixer les limites de son action ; d'un autre côté, il ne faut pas ajouter trop de foi aux traditions qui paraissent les plus constantes et les plus fidèles. Les témoignages des hommes n'ont jamais qu'une force proportionnée à la probabilité des choses qu'ils attestent.

Terminons cet extrait par quelques observations sur la religion, le caractère et les mœurs des habitans de Saint-Kilda. Ils sont protestants, et n'ont qu'un culte fort simple, auquel ils paraissent attachés sans superstition. Il y a dans l'île une église, et un ministre qui en fait le service, qui prêche, instruit et baptise les enfans, etc.

Ils croient à la fatalité, c'est-à-dire, à une destinée inévitable. En y regardant de bien près, on trouvera que c'est le dogme le plus universellement reçu chez tous les peuples, et dans tous les tems; des nations entières le professent encore aujourd'hui, et c'est peut-être le sentiment intérieur de presque tous les hommes qui n'ont pas réfléchi sur cet objet. S'il y a une question métaphysique qui paraisse intéresser essentiellement la morale, c'est celle de la liberté ou de la nécessité des actions humaines. On voit cependant par le fait qu'elle est assez indifférente à la pratique; et l'homme qui se croit libre, et celui qui se croit entraîné par une invincible nécessité, agiront dans presque toutes les choses de la vie l'un comme l'autre. Rien ne prouve mieux combien les opinions spéculatives, en général, ont peu d'influence sur la conduite des hommes. C'est une vérité qu'il serait important de démontrer, et de rendre bien sensible; ce serait un grand pas de fait pour la perfection de la législation, et la tranquillité des peuples.

La langue qu'on parle à Saint-Kilda

est un mélange corrompu de la langue gallique et de la langue de Norvège. Les habitans ont dans leur prononciation un grassaiement remarquable et incorrigible; ils ne peuvent jamais articuler les lettres liquides.

Leur langage est emphatique et propre à la poésie; aussi ont-ils des poëtes qui composent non seulement des chansons, mais encore des pièces d'un genre élevé. On sent que le cercle des idées et des images poétiques doit être bien resserré. La poésie ne va jamais sans la musique; le petit peuple de Saint-Kilda l'aime passionnément. Ils ont une espèce de harpe, et dansent au son de cet instrument; l'air le plus médiocre les transporte de plaisir et d'admiration. Les hommes et les femmes chantent ordinairement pour égayer leurs travaux.

Ils aiment les étrangers, et remplissent, dans toute leur étendue, les devoirs de l'hospitalité. C'est la vertu de tous les peuples barbares, et elle tient peut-être à leur pauvreté même.

Ils sont en général doux, polis, complaisans, humains et officieux. Les femmes y

sont pour la plupart d'une figure agréable et régulière, et il y en a beaucoup de vraiment belles. Les mœurs y sont très-pures. Les filles y sont très-chastes, et les femmes très-fidèles.

Nous ne ferons pas, comme M. Macaulay, un grand mérite à ces insulaires de n'avoir et de ne désirer ni palais superbes, ni meubles élégans, ni riches habits, ni table somptueuse ; on concevra aisément qu'il n'y a point d'ambitieux où il n'y a pas de places, et de magistrats corrompus où il n'y a point de lois ; on conçoit aussi que chez un petit peuple qui ne sait ni lire ni écrire, il ne se voit guère de déistes et d'athées. Nous les excuserons d'être dissimulés, et même un peu menteurs : c'est un vice qu'ils doivent à leurs maîtres. L'*intendant* chargé d'aller chaque année faire sa tournée dans l'île, est un petit despote qui règle tout arbitrairement, et dont les décisions sont sans appel. Comme chaque habitant est imposé à une taxe, en proportion de ce qu'il paraît posséder, chacun a intérêt de cacher une partie de ce qu'il a, et de paraître plus pauvre ; ce qui n'arrive pas seulement à Saint-Kilda. De là ré-

suite une pratique presque générale de petites ruses et de mensonges. La fausseté et l'hypocrisie sont le produit de la bassesse et de la crainte, c'est-a-dire, les fruits naturels du despotisme. La franchise suppose toujours de l'élévation d'ame et de la liberté.

Nos insulaires divisent le tems en années, en quarts d'années et en mois; ils distinguent les parties du jour par le mouvement que fait le soleil d'un rocher ou d'une colline à un autre; lorsque le soleil ne paraît pas, ils connaissent l'heure par le flux et le reflux. Ils observent avec soin tous les changemens de la lune.

L'écriture est une des choses les plus merveilleuses pour eux. Ils ne conçoivent pas comment on peut faire connaître aux autres toutes les conceptions de son esprit, en traçant sur du papier blanc de petites marques noires.

Comme ils ne sortent jamais de leur île, ils ont les idées les plus étranges de tout ce qui se passe au-dehors. Ils regardent leur coin de terre comme une partie très-considérable du globe. Un d'eux voyagea en Ecosse, du tems de M. Martin; il fut bien

étonné de la longueur du voyage, et trouva le monde bien plus grand qu'il n'avait cru. Une des choses qu'il admirait davantage, c'était la grandeur et la beauté des arbres; mais il remarquait avec frayeur qu'en passant à travers les branches elles le repoussaient. A Saint-Kilda, il ne croît que des buissons.

On le mena dans une ville; la hauteur des maisons l'effrayait; et il n'osait marcher dans les rues à moins qu'on ne le tînt par la main. On lui montra la principale église; il trouva que c'était en effet un rocher très-élevé, mais il prétendit qu'il y en avait dans sa patrie de plus élevés encore; il convint cependant que les cavernes qu'on y avait creusées étaient les plus commodes et les plus belles qu'il eût jamais vues : il appelait ainsi la nef et les bas côtés de l'intérieur de l'église. Pendant qu'il y était, on sonna les grosses cloches. L'ébranlement qui se fit dans le clocher, et le bruit horrible qui vint frapper ses oreilles, le remplirent d'une telle épouvante qu'il crut que le monde entier se brisait et s'écroulait.

En voyant passer dans les rues des personnes qui avaient un masque sur le visage,

il crut que c'étaient des gens qui avaient fait une mauvaise action, et qui ne voulaient pas être reconnus.

On lui fit boire un grand verre d'eau-de-vie qui l'enivra ; se sentant accablé par un assoupissement invincible, il se crut à son dernier moment, mais cette idée ne l'affligea point : *Je n'aurais pas cru*, disait-il, *qu'on pût sortir si doucement de ce monde. Cela ne fait aucun mal.*

Tels sont ces hommes simples que nous appelons sauvages ; nous les méprisons, mais ils l'ignorent. Ils mènent une vie uniforme mais tranquille, et voient la mort sans trouble et sans effroi. Ce petit peuple sera un jour plus éclairé ; est-il bien sûr qu'il en sera plus heureux?

S.

DE LA MÉDIOCRITÉ.

Aurea médiocritas. C'est ainsi que pensait et l'exprimait entre Mécène et Virgile, un homme comblé des faveurs des Muses et de la fortune, le plus voluptueux des épicuriens et le premier des poëtes philosophes.

Fort d'une autorité si importante, j'entreprends l'éloge de la médiocrité ; il convient mieux à mon siècle qu'à celui d'Auguste, et j'aurai sur Horace l'avantage de louer ainsi indirectement mes contemporains.

Je les blesserais sans doute, si, vantant des perfections qu'ils n'ont pas, je célébrais les dons du génie, et les prodiges des antiques vertus ; mais comme il n'y a eu dans aucun tems plus d'hommes médiocres que dans celui-ci, le moment que je saisis et le sujet que je traite me répondent également du succès.

S'il arrivait qu'un amour-propre mal-entendu, ou qu'une modestie excessive engageât quelques personnes à refuser la distinction qu'elles méritent ; qu'elles

crussent paraître au-dessus de la médiocrité en la dédaignant, et qu'elles se persuadassent qu'un témoignage de mépris serait un titre d'exemption, j'avertirais ceux qui n'ont pas d'autre preuve, qu'elle est très-équivoque, pour ne rien dire de plus; parce qu'il est démontré que les défauts contre lesquels on s'emporte le plus, ne sont pas ceux que l'on aime le moins, et que l'on n'affecte de répandre la morale en discours, que pour se dispenser de la mettre en action.

Cette opinion est d'un tel poids pour certains observateurs, qu'ils n'hésitent pas à commander de s'abstenir de toute affaire d'intérêt avec les gens qui parlent sans cesse de probité; ils professent aussi cette autre maxime : *N'attendez point de commisération de ces êtres qui exaltent habituellement la bienfaisance.*

Au reste, je déclare avec les détracteurs de la médiocrité, qu'elle est insupportable dans les arts et dans les lettres; qu'une musique sans expression, qu'un tableau sans vérité, qu'une tragédie sans intérêt sont détestables; que dès que l'auteur est faible, il est rebutant; que dès

qu'il n'a pas le secret de plaire, il a certainement celui d'ennuyer ; *qu'il n'est point de degré du médiocre au pire ;* que la mémoire, la méthode, la correction ne sont pas l'équivalent du génie ; qu'il n'est rien qu'on puisse lui suppléer; qu'il faut que le poëte et le peintre soient animés d'un feu divin ; qu'ils aient été séparés de l'ordre commun par la nature, et qu'elle les ait doués d'autant de sensibilité que d'énergie.

Ce n'est donc pas à ceux qui aspirent à charmer mon esprit, à attendrir mon cœur, à maîtriser mon ame, que je désire la médiocrité ; mais est-il si difficile à l'homme qui manque de verve, de ne point courir après des rimes ? Celui qui est privé d'un talent supérieur, ne doit-il pas renoncer à combiner des sons dont il ne peut résulter qu'un vain bruit ? Le repos n'a-t-il donc point de charmes? et ne devrait-on pas se féliciter d'une heureuse impuissance qui préserve de dégoûts nombreux, de veilles amères, de ces peines qui assiègent l'artiste et qui lui font si souvent arroser de larmes la production qui doit faire nos délices ?

L'imagination ne vous sollicite pas, un Dieu puissant ne vous aiguillonne pas, votre sang est paisible, ne l'enflammez pas par des liqueurs fortes; la chaleur factice que vous éprouveriez ne se communiquerait à qui que ce soit, et serait bientôt suivie d'un assoupissement mortel.

Bornez-vous à jouir des compositions sublimes de ces êtres privilégiés sur lesquels la nature a accumulé ses trésors. Si vous leur êtes trop inférieurs pour qu'ils vous transportent, ils vous amuseront, et vous serez, sinon aussi illustres, du moins plus fortunés qu'eux. Il y a quelque chose de plus tentant et de plus extraordinaire : vous serez leur juge. Hors d'état d'écrire la phrase la plus faible de leurs ouvrages, vous ne mettrez pas moins de despotisme dans vos décisions, et l'artiste qui en sera l'objet aurait d'autant plus de tort de les récuser, qu'il aura la puérilité de les craindre et la faiblesse de s'en affliger.

Vous pouvez encore cultiver les sciences; la médiocrité n'y est pas absolument fâcheuse. Un savant qui ne dit pas tout ce qu'on souhaiterait apprendre sur une

matière, en fait toujours connaître quelque partie; d'ailleurs un savant est si peu lu, à moins qu'il ne s'illustre par des *dictionnaires portatifs* ou des *ana*, qu'on s'embarrasse peu que son érudition soit superficielle ou profonde, et qu'il est respecté sur sa parole.

Voulez-vous faire encore mieux? Ne soyez ni amateur, ni juge, ni docte, ni protecteur, soyez *bonhomme :* livrez-vous sans réserve à cette médiocrité pour laquelle vous êtes si décidément né; n'en contrariez pas la douce influence; ayez la dans le cœur, dans la tête, dans toutes les facultés du corps, dans celles de l'ame; j'ajouterais dans la fortune, si je ne craignais de révolter mon siècle, qui me reprocherait avec raison de ne point connaître les mœurs qui existent, les moyens qui décident l'opinion, les preuves qui constatent le mérite, et qui m'accuserait d'être un philosophe inepte, qui ayant plus de jugement que de revenu, sait mieux disserter sur la modération et sur la sagesse, qu'il n'entend à estimer le pouvoir de l'argent.

J'en crois mon siècle : pleinement convaincu qu'une satyre contre les richesses

ne ralentira pas de la fureur d'en acquérir, et m'apercevant d'ailleurs qu'elles sont presque toujours dans les mains de gens plus que médiocres, je ne prescrirai rien sur cet article.

J'affirmerai uniquement qu'il n'y a de félicité que pour l'homme médiocre, et que le père qui ne le sera point desirera ardemment que son fils le soit, parce que l'expérience lui aura enseigné qu'il faut être tel pour échapper à un grand nombre de maux, et pour obtenir ainsi le seul bonheur auquel il soit permis de prétendre.

Voyez-le, ce fils que je me peins : sa figure ne séduit ni ne repousse; ses yeux sont assez ouverts et son regard n'a point d'expression; il a des traits réguliers sans physionomie; le sourire est sur ses lèvres, et n'indique ni joie ni malignité, il annonce simplement l'absence des peines; sa taille, qui manque d'élégance, n'offre point de difformité; sa démarche n'est pas agile, elle est ferme; son extérieur ne se fait point remarquer; son teint est reposé, son tempérament robuste; la contradiction n'agace point ses nerfs, le chagrin n'interrompt pas son sommeil, aucun évé-

nement ne trouble sa digestion ; son esprit calme n'enfante point de projets qui le tourmentent ; une raison bornée ne lui demande pas compte de ce qu'elle ne comprend pas ; il n'établira aucun système, parce qu'il sera privé d'invention ; n'ayant pas assez d'orgueil pour s'indigner contre les préjugés, il s'y soumettra sans murmure. Sans idolâtrie pour la vérité, et sans passion pour la vertu, il ne leur sacrifiera ni son tems ni sa fortune. S'il est vrai, comme un philosophe l'a si cruellement prononcé, que *l'amour ne soit bon qu'au physique*, l'homme dont il s'agit, qui n'en connaîtra pas le moral, n'aura pas lieu de s'en plaindre ; les orages qui s'élèvent entre les amans, n'approcheront pas de lui ; la fureur du desir ne le tyrannisera pas ; il ne pourra pas même soupçonner qu'il soit possible de placer sa félicité dans celle de quelque objet que ce puisse être, sa douleur dans une douleur étrangère, sa vie dans une autre vie, et qu'on ait la faculté, si souvent funeste, de doubler ainsi son existence ; il formera de ces liaisons qui n'exigent que de la complaisance, ne cultivera point l'amitié qui demande un cœur

chaud ; il n'excitera point la haîne qui ne poursuit que les grands talens et les rares vertus ; il s'estimera comme il estimera tous ceux qui l'environneront, sans examen, sans préférence et sans jalousie. On ne lui fermera pas le palais de la fortune, dont on sera sûr qu'il ne briguera point les premières places ; n'ayant pas d'élévation, il se fera des protecteurs ; il ne remuera pas le destin des empires, mais le sien sera tranquille ; il remplira ses obligations de façon à éviter la censure, et à ne pas mériter la louange, et il mourra sans former et sans laisser de regrets.

Tout ce que j'ajouterais ne serait qu'un commentaire inutile de ces mots admirables, qui renferment tout ce qu'il faut savoir et pratiquer pour être heureux : *facere officium taliter qualiter, sinere ire tempus ut vult ire, et semper bene dicere de domino priori.* Ces préceptes sont ceux d'un philosophe, de l'illustre ami du grand Pantagruel, qui avait été captif, amoureux, pourfendeur, qui buvait largement, mariait les vieilles, caressait les jeunes, obtenait des pardons, savait dix langues, et avait soixante-trois manières de gagner de l'argent.

Comment se refuser à une autorité si grave ? qu'opposer à de telles maximes ? comment les gens médiocres pour qui elles ont été dictées, peuvent-ils se résoudre à s'en écarter ? par quelle étrange manie veulent-ils être des personnages, de petits intrigans, de froids écrivains, des critiques platement méchans ? pourquoi cherchent-ils à cabaler, à tracasser, à noircir ? pourquoi entreprennent-ils de décider ? pourquoi abandonnent-ils une place commode pour en enlever une autre dans laquelle ils sont importuns, ridicules et malheureux ? pourquoi affligent-ils la société par cette même médiocrité qui était le gage de l'obscurité et de la paix ?

Mais a-t-on bien compris toutes les beautés du passage latin que j'ai cité ? est-on assez pénétré de son excellence ? pourrait-on y opposer un volume entier de quelque moraliste que ce soit, plus fécond en conséquences utiles ? Ne voit-on pas que chaque mot est si plein de sens, qu'il n'en faut ni un de plus ni un de moins pour former le plan d'éducation le plus complet ?

Faire son devoir tellement quellement : on est d'abord un peu surpris de ce conseil ;

mais plus on le médite, plus on en admire la sagesse, plus on en aime la simplicité. Si vous faites trop mal, vous serez puni; si vous faites trop bien, vous serez persécuté. Il n'y a que le *tellement quellement* qui soit exempt d'inconvénient; c'est le point juste au-delà et en-deçà duquel il n'y a que danger. Félicitez-vous donc de ce que la seule bonne position qu'on ait pu vous indiquer soit la plus facile à prendre et à garder.

Laisser aller le tems comme il veut aller : voilà un de ces axiômes qui, comme l'a dit Bâcon, sont faits avec l'expérience : celle de tous les siècles a enseigné que pour vivre riche, applaudi et content, il ne fallait point attaquer l'homme injuste, se révolter contre l'oppresseur, ridiculiser la sottise, et que, fût-il en son pouvoir de confondre l'imposteur, de défendre l'innocence et de faire pâlir le tyran, il faudrait rejeter loin de soi ces projets hasardeux, parce qu'il sera toujours infiniment plus sûr et plus aisé de *laisser aller le monde comme il veut aller.*

Quelque sublime que soit ce précepte, j'avouerai qu'il ne suffisait pas, il n'était

que négatif : aussi notre auteur en a-t-il ajouté un plus ferme, plus décisif, et qui doit à la fin vaincre toutes les résistances : *C'est de dire toujours du bien de M. le prieur.*

La finesse et la profondeur de ce grand mot *toujours* ne vous échappent pas. Vous entendez bien que, quoi que *M. le prieur* puisse dire ou faire, il faut toujours le louer, fût-il aussi bizarre que Tibère, ou un imbécille tel que Claude, ou un fou furieux comme Néron. Prodiguez les éloges, et *le prieur* vous prodiguera ses faveurs.

Si l'on n'a pas quelques motifs secrets d'animosité contre Panurge, on ne niera pas qu'il n'ait enseigné tout ce qu'il était nécessaire d'apprendre, et que la science du bonheur ne se trouve dans les trois sentences que cet homme de génie nous a laissées.

DEVAINES.

RÉFLEXIONS

SUR

LES ANGLAIS, LES VOYAGES,

LE THIBET, MAROC ET LE CONGO.

J'AI vu beaucoup d'anglais entreprendre des voyages pour leur plaisir ; mais je n'ai guère lu de relations que de ceux qu'ils ont faits pour leurs affaires. Nous aimons à parler de ce qui nous réussit le mieux, et les anglais qui choisissent quelquefois mal leurs plaisirs, font presque toujours bien leurs affaires. Il m'a passé sous les yeux depuis quelque tems beaucoup de relations de voyages dans l'Inde, et tous faits par des anglais, tous par des ambassadeurs, qui tous ont été envoyés avec le même but, et presque les mêmes instructions. L'un va au royaume d'Ava, régler des intérêts de commerce entre les anglais et les birmans ; un autre cherche à établir des relations commerciales entre les habitans

du Thibet et les anglais du Bengale ; un troisième entreprend de faire pénétrer des commerçans anglais jusque dans l'intérieur de la Chine. S'ils ne réussissent pas également, c'est du moins une chose bien frappante que cette persévérance à chercher les moyens de s'agrandir ; cette sagacité à les démêler et cette activité à les saisir ; cette unité de vues, cette union de volontés qui forment le caractère distinctif d'une nation essentiellement commerçante. L'esprit de commerce est le seul qui intéresse directement les particuliers à l'agrandissement de la nation, le seul qui leur donne les moyens d'y coopérer d'une manière sensible ; et c'est une alliance bien puissante que celle de l'intérêt des individus avec l'intérêt du gouvernement ; que celle où tant de regards se tiennent toujours ouverts pour avertir et diriger un bras toujours prêt à agir.

Un autre chose a remarquer dans les écrits des anglais, est la simplicité du récit. Un anglais part pour un voyage sans aucune détermination prise sur la manière dont il doit envisager les choses, sur les choses mêmes qu'il peut se proposer plus particulièrement d'observer ; il n'a pas le

projet de faire de sa relation un corps d'ouvrage destiné à établir tel ou tel système. Il se met en route, observe également tout ce qui se présente à ses yeux, vous dit ce qu'il a vu et non ce qu'il a pensé, vous associe à sa marche beaucoup plutôt qu'à ses réflexions. Il ne cherche point à former votre opinion ; mais après avoir pour ainsi dire voyagé avec lui, vous avez en arrivant une opinion toute formée sur les faits qu'il vous a présentés avec tant d'exactitude ; de là vient la supériorité des anglais dans la partie des voyages. On sent qu'on doit les croire, et dès-lors l'intérêt existe.

Par ce mot d'intérêt, je n'entends pas seulement celui que tout voyageur cherche à inspirer pour sa personne et ses aventures, et qui, dans un ouvrage de ce genre n'est jamais qu'un avantage secondaire, le moyen et non le but de l'ouvrage. Ce cannevas historique, qui sert de base à des faits curieux, à des observations utiles, a sans doute le mérite d'attirer l'attention du lecteur, d'attacher à des souvenirs locaux ces faits et ces observations qui autrement pourraient se confondre et se perdre dans sa mémoire ;

mais ce serait un grand inconvénient, si l'on abusait de cette manière facile d'amuser l'imagination, et que l'historien etouffât l'observateur. Il est cependant quelques aventures qui, indépendamment de toute vue d'instruction, méritent par leur singularité, d'être recueillies et d'occuper une place parmi les voyages. Mais dans ce sens, les relations les plus intéressantes ne sont pas toujours les plus utiles. Certainement l'histoire d'un homme qui aura traversé des déserts, et couché sous les huttes des sauvages, qui aura été exposé à la cruauté des cannibales et à la rage des lions et des tigres, certainement, dis-je, cette histoire sera très-amusante; mais quels résultats bien curieux pouvons-nous en tirer? A peu de chose près, tous les sauvages se ressemblent, et ce n'est pas pour courir la chance d'être mangé des bêtes qu'il vaut la peine d'aller faire quelques milliers de lieues.

Généralement les peuples les plus curieux à observer sont les peuples à demi-civilisés, ceux sur-tout auxquels la civilisation est venue du dehors, et chez qui elle ne s'est point formée insensiblement

du besoin et de l'habitude de la société. Ces peuples qui, éclairés sur quelques points par les lumières qu'ils ont empruntées à leurs voisins, sont restés sur tous les autres dans une obscurité profonde. Cet exemple ne peut guère se rencontrer en Europe ; cependant ce serait encore un voyage piquant que celui de la Russie, pour un homme qui n'aurait d'idée sur les russes, que d'après ceux qu'il aurait pu voir en France. Je crois aussi qu'après avoir soupé en bonne compagnie avec un pair d'Ecosse ou d'Irlande, on serait un peu étonné de se trouver transporté parmi des paysans irlandais, ou des montagnards d'Ecosse. Mais ces contrastes doivent tous les jours devenir moins frappans parmi des nations dont la portion éclairée communique nécessairement à la longue des lumières à l'autre. Le lieu où il faut les chercher, c'est parmi ces nations à qui leur position ou la forme de leur gouvernement ôte le moyen d'acquérir de nouvelles lumières sans leur permettre de laisser périr celles qui leur sont acquises. Le Thibet en Asie, en Afrique, l'empire de Maroc, et peut-être dans un degré de civilisation

encore moins avancée, le royaume de Congo, peuvent servir d'exemple.

Je commence par le Thibet : c'est cette partie de la Tartarie qui confine au nord et à l'ouest à l'empire de la Chine : c'est l'empire et la résidence du dalai-lama, souverain pontife, et même dieu des chinois et des indous, et immortel comme on sait. C'est enfin des trois contrées que j'ai citées, la plus avancée dans la civilisation, et celle qui probablement restera le plus long-tems arrêtée à ce point auquel elle est depuis long-tems parvenue.

Les européens n'avaient eu jusqu'à présent que des notions vagues et incertaines sur l'existence du dalai-lama, et l'intérieur des pays soumis à son obéissance ; ce fut vers la fin du siècle qui vient de se terminer, que la compagnie anglaise de Calcutta trouva moyen de faire pénétrer successivement dans le Thibet plusieurs envoyés, dont la mission était de tâcher d'établir quelques communications entre les thibétains et les anglais du Bengale, et par là, s'il était possible, d'arriver enfin jusqu'à la Chine. Le dernier de ces envoyés fut M. Turner, qui passa au Thibet, en 1783,

Les thibétains se trouvaient, quand M. Turner arriva chez eux, dans une circonstance bien heureuse et bien importante. Le lama, éloigné depuis quelque tems de sa demeure terrestre, c'est-à-dire, mort dernièrement de la petite vérole, avait enfin daigné reparaître au milieu de ses adorateurs. Des signes certains avaient manifesté la naissance d'un petit lama. M. Turner le vit, lui parla; il avait alors dix-huit mois, recevait fort bien les ambassadeurs, écoutait leurs harangues. A la vérité il n'y répondait pas; mais d'ailleurs il soutenait avec beaucoup de dignité sa qualité de dieu; qualité qui au reste n'est pas rare dans cette partie du monde; car il y en a trois pour gouverner le Thibet, chacun souverain dans son pays et immortel selon l'usage. Mais les thibétains ne s'en tiennent pas là: ils ont d'autres dieux dans le ciel; ils en ont dans tous les chemins, sur toutes les montagnes; et la nuit personne ne sort de sa maison de peur des démons qui sont, comme on sait, les maîtres de la terre dès que le soleil est couché.

Un de leurs dieux, nommé *Krischna*, l'Apollon des Indes, est célèbre par sa

galanterie. Rencontrant un jour les neuf *Koulis*, apparemment les Muses, il prit le parti de se multiplier pour leur offrir à chacune un compagnon. Ce *Krischna* pourrait bien être le même qu'un certain *Kisna* dont j'ai lu ailleurs l'histoire, qui passait sa vie à voler les vases des laitières, et à cacher les habits des femmes qu'il surprenait au bain. Un jour, mécontent d'un peuple qu'il gouvernait, *Kisna* le détruisit, et n'en réserva pour lui que seize mille femmes qu'il emmena dans le ciel, dont il n'est plus sorti depuis ce tems-là. Si c'est là un des dieux des thibétains, il ne les a assurément pas formés à son image. De tous les pays, le Thibet est celui où les femmes sont le moins recherchées. L'usage est de n'en avoir qu'une pour tous les frères d'une même famille, et c'est l'aîné qui choisit; car on rencontre par-tout cette aristocratie de primogéniture. Une fille peut d'ailleurs avant le mariage, se livrer à tous ses goûts; personne ne lui en sait mauvais gré. On la destine ensuite à faire le bonheur de quatre ou cinq maris; mais passé cela, il faut qu'elle garde une certaine réserve.

Dans le Boutan, pays voisin et dépendant

du Thibet, quoique gouverné par un raja particulier, le célibat est en honneur, et le mariage ferme la porte aux dignités. Au Thibet, ce lien est regardé comme un joug honteux ; on le laisse aux gens du peuple ; encore voit-on comment ils s'en soulagent. Tout près delà, dans le Conch-Bahar, l'usage autorise à mettre sa femme en gage et à vendre ses enfans. Au Boutan, ce sont les femmes qui labourent la terre : ce pays n'est pas aussi avancé que le Thibet pour la civilisation. Par exemple, on monte par une échelle à la maison du raja, et ce prince nettoie lui-même, avec sa langue, la tasse dans laquelle on lui a servi du thé. Mais il a des forteresses, des maisons d'été et d'hiver, de grands officiers et un médecin, qui est obligé de prendre toujours la moitié des médecines qu'il présente à son maître, ne fussent-elles pas de son ordonnance.

Au Thibet l'imprimerie est connue ; le cercueil du lama est d'or pur, ainsi que sa statue ; ses chapelets sont de perles et de corail, mais il n'a pas de cheminée pour se chauffer, quoiqu'il y gele quelquefois.

Dans le Thibet et le Boutan, les souverains sont prêtres ; ceux qui les approchent

sont aussi, pour la plupart, des prêtres : la moitié de leurs sujets sont prêtres, reclus ou recluses ; le reste vit dans le plus entier éloignement des pratiques religieuses, mange de la viande, boit des liqueurs, et n'observe qu'à peine le précepte de l'ablution. Où chercher la cause de cette étonnante différence ? Moins peut-être dans la forme d'un gouvernement théocratique que dans sa position par rapport à d'autres états plus puissans auxquels il est subordonné par sa faiblesse, tandis qu'il paraît les régir par l'opinion, et qui semblent l'entretenir dans cette faiblesse, afin de pouvoir lui conserver sans inconvéniens cette apparence de supériorité due au caractère sacré dont il est revêtu.

Car le lama est le chef de la religion des chinois ; quand il daigne se rendre à Pékin, l'empereur envoie ses fils au-devant de lui, fait bâtir sur sa route des maisons tout exprès pour l'y recevoir ; et dans ses états le lama ne peut laisser entrer aucun étranger sans la permission de l'empereur. En cas de mécontentement ou de méfiance, celui-ci envoie des troupes dans la forteresse du lama, un général et une armée dans sa

capitale, et ensuite se recommande à ses prières.

Ainsi, toujours dominé, contenu, protégé par les états qui l'environnent, l'empire du dalai-lama est au milieu de l'Asie, comme un vaste couvent de moines qui, en se gouvernant dans l'intérieur d'après ses règles particulières, suit, pour les affaires du dehors, les lois de l'état dans lequel il subsiste, dont les richesses l'alimentent, dont le respect fait toute son existence. On peut bien s'agiter dans les murs du monastère, former des ligues, des cabales, des intrigues, pour parvenir aux dignités de l'ordre; mais elles n'influeront en rien sur la forme extérieure de l'association, et les vassaux qui en dépendent ne dormiront pas moins tranquilles. De tems en tems seulement un d'entr'eux, qui, en faisant des commissions dans le couvent, aura été séduit par l'abondance qui y règne, sentira les atteintes de l'ambition, et sacrifiera sa liberté pour parvenir aux honneurs; mais avec les honneurs il ne desirera point les richesses. De quoi lui serviraient-elles dans une institution où le rang règle la forme des habits, et la religion le genre de la nourriture? Il ne con-

naîtra de talent que celui qui sert à s'élever. Le peuple du dehors n'aura d'action que ce qui lui sera commandé par ses besoins, et ces besoins seront rares. L'intrigue indique à la mollesse plus de besoins que celle-ci n'en peut inventer. Avant que, pour gagner de l'argent à ceux qui en dépensent pour se désennuyer, quelqu'un se fût avisé d'inventer les lits de plume, qui est-ce qui avait songé à trouver des matelas de crin trop durs ? Et qui pourrait inspirer à l'habitant du Thibet, une industrie qui ne le conduira pas aux honneurs ? Qui pourrait lui faire desirer des richesses qui ne lui donneront pas la considération ? Il restera donc au point où il est arrivé : sa religion l'y fixe, et cette religion suffit à ses lumières. Sans le gêner beaucoup dans sa conduite, les pratiques du culte, qui sont le chemin des honneurs, deviennent exclusivement la fonction de ceux qui les ont obtenus. L'adoration de Dieu est l'affaire des gouvernans : les gouvernés ne s'en mêlent pas ; ils regardent passer une procession comme nous courons à une revue, et la renaissance du lama est chez eux un point de constitution presqu'autant qu'un article de foi.

A Maroc aussi, la religion fixe la forme du gouvernement, mais elle n'en dirige pas les détails. Cette religion, née parmi des arabes et adoptée par des africains, qui met tout le pouvoir entre les mains d'un souverain à qui elle n'a rien appris, si ce n'est qu'il est le maître, fait de l'autorité du prince l'instrument le plus effrayant et le fléau le plus terrible. Au Thibet, le peuple est profondément ignorant ; c'est dans le gouvernement que s'est concentré ce que le pays possède de lumières ; c'est là que se trouvent aussi le plus de vertus et de droiture. De tous les habitans de l'empire de Maroc, l'empereur est celui avec lequel on doit le plus craindre de traiter.

Muley Absulem [1], l'un des fils de l'empereur de Maroc, se voyait près de perdre la vue. Un mal trop compliqué pour ne pas échapper à la science des médecins barbaresques, menaçait de le priver entièrement de la lumière. En 1789, il fit demander au gouverneur de Gibraltar de lui envoyer un chirurgien d'Europe. Les promesses du prince étaient magnifiques ; la

[1] *Muley* signifie *prince*.

mission paraissait intéressante, et le pays curieux à parcourir. Un chirurgien anglais, nommé Lemprière, fut désigné, accepta et partit. Rendu en six heures à Tanger, d'où il devait être défrayé de tout, et escorté par un détachement jusqu'à Tarudant, où résidait Muley Absulem, il réclama l'exécution des promesses du prince, et obtint quatre mules, une tente trouée, deux soldats nègres, un interprète juif et un muletier arabe : c'étaient là ses voitures, son bagage et son escorte. Le voyage qu'il avait à faire était de deux cent cinquante milles, dans un pays presque sans chemins, sans ponts et sans bateaux. Quant aux couchées, elles étaient tantôt dans les villes où la populace venait consulter, injurier et piller le médecin d'Europe, tantôt en pleine campagne, dans la saison des pluies, ou sous les tentes des arabes vagabonds; et c'était ici que le voyageur se trouvait le moins mal.

Dans cette route, il rencontrait à chaque instant des châteaux rasés par l'ordre de l'empereur, des villages dévastés par ses troupes, pour s'être refusés aux taxes exorbitantes que l'on exige en son nom.

Cependant le sort de ce peuple, entretenu dans la misère par la paresse, offre peut-être un spectacle moins pénible que celui d'une autre classe d'habitans, sans cesse occupés à dérober aux yeux d'un maître avide des richesses, qu'ils éprouvent le besoin d'accroître sans cesse. On se demande comment il existe des hommes qui puissent vivre volontairement au milieu d'un ordre de choses, dont le seul aperçu afflige tous les amis de l'humanité. Mais un danger habituel, en nous dérobant le sentiment de l'avenir, augmente de beaucoup la valeur du moment présent. Le maure, au milieu de ses femmes, prenant son thé, ou causant sur sa porte les jambes croisées, oublie que, dans une heure, un ordre de son maître peut lui ravir ses biens, sa liberté, sa vie, ou le priver de quelqu'un de ses membres.

Lemprière était enfin arrivé à Tarudant; enfin il avait surmonté toutes les préventions que devait naturellement inspirer un homme poudré, vêtu à l'européenne; et un médecin qui n'employait point de topiques, voulait guérir une incommodité extérieure avec des remèdes intérieurs, dé-

fendait l'eau-de-vie à un prince maure, et prétendait que l'usage immodéré des plaisirs pouvait avoir quelques rapports avec le mal des yeux. Mais ces dangers, qu'avait fait naître l'envie des courtisans, n'étaient rien auprès des dégoûts que lui préparait l'ingratitude du maître.

Il avait presque guéri le prince, lorsqu'il fut contraint de se rendre à Maroc d'après les ordres de l'empereur qui, pour prix de ses soins, l'obligea à se justifier de l'intention d'avoir voulu empoisonner son fils. Il y parvint sans l'intervention de Muley Absulem qu'il avait mis en état de se passer de lui, et qui par conséquent ne crut pas devoir dire un mot en sa faveur. Il se présenta chez ce prince, qui lui envoya deux pièces d'or indépendamment d'un cheval dont il lui avait fait présent pendant le traitement, et que même Lemprière ne pouvait pas emmener avec lui lorsqu'il quitterait l'empire de Maroc. Mais ce départ, qui faisait désormais l'objet de ses vœux, qu'il demandait pour toute récompense qu'on lui permît d'effectuer, il était bien loin d'en voir le moment. Il avait cependant, pour obtenir sa demande, payé le ministre qui partageait

avec l'empereur, le secrétaire qui partageait avec le ministre, et le portier qui était obligé de partager avec le secrétaire. Il avait écrit, il avait fait parler : lettres, sollicitations, présens, tout demeurait sans effet.

Un jour enfin il reçoit l'ordre de se transporter au palais. Il y vole, rempli d'espérance; il s'agissait de traiter une des sultanes. Découragé, dégoûté d'entreprendre de nouvelles cures, il aurait refusé, si, à Maroc, on pouvait refuser quelque chose. Le voilà donc introduit dans le sérail; toutes les femmes du harem commencent par s'enfuir; toutes finissent par se rapprocher; toutes veulent en secret le voir, le consulter. Il ne sort de chez Alla-Zara, la sultane malade, que pour aller chez Alla-Batoum, la première sultane; de là chez Alla-Douyaw, la sultane favorite; celle-ci était sans doute celle que l'empereur avait le moins d'envie de lui montrer, mais que le jeune anglais desirait le plus de voir.

« En entrant, dit-il, dans son apparte-
« ment, je fus tellement frappé de sa beauté,
« qu'elle dût s'apercèvoir du trouble qu'elle
« me causait. Mon premier mouvement me
« fit commettre une imprudence qui au-

« rait pu me coûter cher. Je lui marquai ma « surprise de trouver tant de charmes chez « une africaine. A peine eus-je fait à cette « charmante sultane un compliment aussi « indiscret, que j'en sentis tout le danger, « sur-tout devant le cerbère qui ne me « perdait point de vue. Elle n'eut point l'air « d'être inquiète. »

Cette démarche pouvait avoir des suites terribles; mais Alla-Douyaw était si jolie, si curieuse de la conversation du médecin européen, que la visite se prolongea, se renouvella. Alla-Douyaw gagna ses femmes et l'eunuque; il ne restait plus que ses rivales. « J'allai, dit l'auteur, les visiter dans « leurs appartemens; par ce moyen leur « conduite devint également repréhensi- « ble; ce qui leur fit sentir la nécessité de « se taire. »

Cependant le danger n'était qu'éloigné; chaque jour l'imprudence d'Alla-Douyaw en faisait naître de nouveaux. Les devoirs du jeune chirurgien le rappelaient dans sa patrie; il fallut donc songer à s'arracher de ce lieu de délices. Mais comment obtenir des sultanes qu'elles voulussent solliciter

son départ? Il feignit d'être obligé d'aller chercher en Europe des médicamens pour achever la cure de cette sultane malade dont il avait déjà avancé la guérison; il obtint enfin la permission de partir, et ne revint plus. Une ruse employée avec succès lui procura le congé après lequel il soupirait depuis long-tems, et termina ses relations avec la belle sultane. Si depuis il retourna à Tanger pour y compléter les renseignemens qui devaient le mettre en état d'écrire son voyage, il ne fut pas tenté de se rapprocher d'une cour d'où, après dix-huit mois d'esclavage, il n'avait rapporté que des observations, intéressantes à la vérité, le souvenir d'Alla-Douyaw, et des détails curieux sur l'intérieur du harem. Il avait pu être étonné de voir la sultane favorite, couverte de bijoux et d'étoffes précieuses, en pension pour sa nourriture au prix d'un petit écu par jour; des femmes qui se peignent en rouge et en noir les pieds, les mains, les sourcils, les joues, le menton et le bout du nez, avaient dû lui paraître d'abord un peu extraordinaires. Il y a lieu de croire cependant qu'il resta moins frappé de la singularité des parures que de

celle des manières de cette cour ; car il faut bien l'appeler ainsi.

Rien n'a plus contribué dans les ouvrages des voyageurs sur les mœurs des pays encore sauvages, que ces noms inventés par la civilisation qu'on a été obligé, faute d'autres, d'appliquer à des lois et à des usages de barbares. C'est par exemple une chose curieuse que de voir au Congo, habité par des nègres, la traite des nègres appelée le commerce du pays et considérée par les lois de ce pays comme le véritable objet de son commerce. C'est encore un singulier état de choses que celui qui résulte d'un gouvernement dans lequel il n'existe que deux manières d'être, vendre les autres ou être vendu par eux ; dans lequel l'étendue plus ou moins considérable de ce droit de vendre, constitue les différens degrés de dignité ; dans lequel le suzerain vend ses vassaux ; le prince du sang, le suzerain ; le roi, qui il lui plaît, excepté les princes du sang ; qu'un pays où il y a des princes du sang, des ministres, un ordre de succession établi dans certains états, un mode d'élection adopté dans quelques autres, une forme d'hommage-lige, des grands vassaux, des

grands officiers, et tous, ainsi que le roi, marchant tous nus, et logés dans des huttes de paille.

Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est de retrouver sous le ciel brûlant de la ligne ce même système de féodalité qu'on a cru long-tems l'ouvrage des peuples du nord de l'Europe; c'est d'observer la forme de ces gouvernemens tout-à-la-fois despotiques et féodaux; la position de ces souverains revêtus par les lois d'une autorité infinie sur des vassaux presque toujours plus puissans qu'eux, et qu'ils auraient le droit de vendre s'ils avaient le pouvoir de les réduire, que l'on ne cherche pas à dépouiller d'une autorité sans vigueur, que leur faiblesse préserve de la chûte, et la facilité des révoltes du danger des révolutions. On aime à observer l'ignorance de ce peuple qui a des lois, un commerce, différentes classes de juges et des juridictions très-distinctes, et qui, en même tems, ne connaît ni l'écriture ni les monnaies, non plus que les révolutions du soleil, et cette division du tems que nous désignons sous le nom d'année. Ce qu'il faut remarquer encore, c'est le caractère d'une classe

d'hommes avides de richesses et privés d'industrie; la jalousie qui tient les femmes renfermées, et l'insouciance qui les laisse presque nues; l'usage qui veut que pour plus de sûreté l'enfant n'hérite que des biens maternels, usage, par ses causes et par ses effets, si contraire à cet orgueil marital qui, parmi les sujets, produit l'esclavage des femmes; de ce même usage résulte le droit qu'ont les princesses de changer à leur gré de mari et de prendre celui qui leur plaît, sans égard à sa volonté. On enlève un mari pour une princesse, comme un esclave pour la traite; le même mot sert à désigner ces deux expéditions, et le résultat en est à-peu-près le même pour le malheureux qui se voit l'objet de la préférence. Exclus sous peine de mort du commerce, et même de la vue des autres femmes, soumis à l'autorité sans bornes que la sienne conserve sur lui, et dont elle se sert pour le dépouiller des richesses qui l'ont ordinairement fait préférer; sûr d'être renvoyé sitôt qu'il n'aura plus rien à perdre, il ne voit rien qui puisse le consoler d'un honneur auquel l'opinion n'a pas attaché un prix égal à celui qu'il lui coûte ; et dans le

fait, il serait difficile d'établir cette égalité pour des hommes aux yeux de qui tout se calcule en valeur de marchandises. Un missionnaire, à force de soins et de persévérance, avait déterminé un seul congo à se convertir ; tout s'arrangeait ; le néophite paraissait instruit ; il ne manquait presque plus que le baptême ; mais vint l'article de l'autre vie, et il fut impossible de passer outre, parce que le nègre ne voulut jamais entendre à aller en paradis si on ne lui payait son voyage.

Cette opinion qui attache un prix exclusif aux richesses, qui fait du courtier le premier personnage de l'empire ; ces peuples exempts de préjugés et privés de lumières ; cette législation presque toujours en contradiction avec les mœurs ; ces vices de la corruption adoptés avec la bonne foi de la vie sauvage, tout semble désigner un état de choses sur lequel ont agi des causes étrangères ; et l'une de ces causes est le commerce des hommes. Tous ces faits nous portent à la réflexion, et la réflexion nous ramène à des faits plus rapprochés de nous. Les causes ne seront pas par-tout les mêmes ; les nuances différeront encore davantage ;

mais par-tout où des circonstances quelconques tendront à changer les lois d'un peuple, les mœurs se détruiront sans être remplacées par d'autres; les lois pourraient revenir, les mœurs ne reviendront pas; le lien une fois brisé se retrouvera trop court; l'opinion, sans aucun point qui la fixe, sera interprétée au caprice de chacun; la vanité remplacera l'orgueil, et le besoin de se faire remarquer, celui de se voir honoré; le desir de se distinguer cédera à celui de s'enrichir; on ne voudra plus *faire son chemin* que pour arriver au moyen de *faire sa fortune*; et alors tous les chemins seront bons, pourvu qu'ils aboutissent à ce point. Ce n'est pas la peine d'aller au Congo pour voir cela.

P.

LE BON HOMME;

CONTE MORAL,

OU HISTOIRE SCANDALEUSE.

Je viens d'apprendre la mort de ce pauvre *Cléon ;* j'en suis fâché : je l'ai beaucoup connu, c'était un *bon homme*. Toute sa vie, il ne pensa, ne dit, ne fit que ce qu'il croyait devoir plaire aux personnes avec qui il vivait. Il était né avec une de ces ames souples et mobiles, qui reçoivent toutes les impressions, et n'en conservent aucune. Il avait l'imagination gaie, vive et sensible ; tout venait s'y peindre, et s'en réfléchissait avec des couleurs agréables. Il paraissait s'intéresser à tout, aimer tous les gens à qui il parlait ; il intéressait lui-même, et on l'aimait, du moins on croyait l'aimer.

Il eut tous les goûts sans avoir jamais de passion. Il avait de l'esprit, des connaissances, du tact, et tout ce qu'il fallait pour bien juger les hommes et les choses ; mais ses principes n'étaient que dans sa tête,

et aucun n'avait pris racine dans son ame, ne réglait ses sentimens, n'influait sur sa conduite.

Il avait le talent de la plaisanterie; mais il ne l'employait jamais contre ses amis, que lorsqu'ils étaient absens; et c'était toujours pour amuser, jamais pour nuire.

Il était toujours prêt à sacrifier ses opinions, ses goûts et ses sentimens à ceux des autres : il ne croyait pas que la vanité de défendre son avis sur rien, valût la peine de contredire un galant homme. Il ne mettait point son amour-propre à avoir plus d'esprit qu'un autre, et tout le monde lui en trouvait beaucoup. Il n'avait de prétention que celle d'être l'homme de Paris le plus sociable; et personne ne lui refusait ce mérite-là.

Son caractère se montra dès l'enfance. Cette facilité le rendit docile à toutes les leçons de ses maîtres; il en profita, fit très-bien ses exercices, et fut jeté de bonne heure dans le monde, avec les avantages que peuvent donner l'esprit, la figure, la politesse et les talens.

Les femmes les plus à la mode s'empressèrent de lui plaire, et y réussirent aisément.

Aucune ne put le fixer; mais on lui pardonnait ses infidélités, même ses indiscrétions; car, comme il n'avait rien de caché pour ses amis, il n'avait jamais une femme sans leur en faire confidence. Cependant les soins qu'exigeaient les honnêtes femmes, même les moins exigeantes, le gênaient et le rebutaient. Il se répandit parmi les beautés complaisantes qui ornent la capitale. La facilité de ce commerce lui plut beaucoup; mais ses plaisirs ne furent pas toujours purs, et il y trouva quelque amertume.

Sa santé n'était pas forte; cependant il mangeait et buvait comme les hommes les plus robustes. Il ne voulait pas troubler la gaîté d'un souper agréable par une sobriété déplacée, toujours ridicule ou incommode pour les autres.

En passant de plaisirs en plaisirs, il se trouva bientôt avec un corps épuisé et une fortune délabrée. On lui dit qu'il fallait songer à prendre un état; il le sentit et y songea.

Il avait inspiré une véritable passion à Elmire, jeune veuve, belle, honnête et très-intéressante, qu'il aimait lui-même autant

qu'il pouvait aimer. Cette femme avait fait de grands sacrifices à l'espérance qu'il lui avait donnée de l'épouser ; mais elle n'était pas riche : il avait dérangé ses affaires, et il songea qu'il pourrait les rétablir par un bon mariage. On lui proposa la fille d'un millionnaire. Il eut quelques scrupules sur la peine que ce mariage causerait à Elmire ; mais ses amis trouvèrent cette délicatesse ridicule ; il en convint lui-même, et épousa la riche héritière. La tendre veuve se retira dans un couvent, où elle mourut peu de temps après de douleur et d'ennui. Cléon en fut sincèrement affligé ; car il était *bon homme*.

Sa femme était jolie et naïve ; elle l'aima comme une jeune fille qui sort du couvent aime ordinairement son mari, quand elle ne le hait pas. Cléon se crut obligé, par décence et pour sa commodité, de modérer ce sentiment ; il traita d'enfance et les caresses, et les jalousies, et les petites exigences de sa femme ; il lui dit qu'ils devaient vivre ensemble comme des gens raisonnables. Elle en fut d'abord au désepoir. Un de leur amis communs tenta de dissiper son chagrin, et le calma un peu. Vingt

autres consolateurs se succédèrent en une année, et parvinrent à la consoler parfaitement. Cléon se trouva fort à son aise; il se vit successivement père de deux fils et d'une fille, qu'il fit élever de son mieux; mais l'enchaînement des plaisirs et des devoirs de la société ne lui permettait pas de s'occuper de leur éducation; et les dissipations de sa femme, les siennes propres, jointes à l'aversion insurmontable qu'il avait pour toute espèce d'ordre et d'affaires, mirent sa fortune dans un état qui lui permettait encore moins de faire donner à ses enfans les secours dont ils auraient eu besoin pour leur instruction.

Enfin sa femme, égarée par le besoin de multiplier et de varier ses consolations, eut une aventure d'éclat qui la força de se mettre dans un couvent avec sa fille, qui y prit le voile pour délivrer son père de l'embarras de la marier. Les deux fils, presque inconnus à leur père, ont été un peu trop connus du public. Cléon, obligé d'abandonner ses biens à ses créanciers, et de se retirer du grand monde, où il ne lui était plus possible de se montrer, vivait depuis quelques années en fort mauvaise

compagnie, pauvre et accablé d'infirmités, oublié de tous ces honnêtes gens à qui il avait dévoué sa vie, sa réputation et sa fortune, et qui disaient quand on parlait de lui : *C'était un homme charmant; c'est dommage qu'on ne puisse plus le voir!*

Enfin il est mort avant l'âge, des suites de sa belle vie, abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses amis et de ses valets ; c'était cependant un *bon homme* que Cléon.

S.

DES ANCIENS POETES

DE L'EUROPE,

CONNUS SOUS LE NOM DE BARDES.

Si l'on observe l'histoire des peuples sauvages, on y verra la poésie, unie à la musique, former le premier des arts, avant même que les arts mécaniques les plus communs et les plus nécessaires aux premiers besoins de la vie y fussent établis; c'est que le goût comme le talent de la poésie et de la musique, tient à un instinct naturel, d'autant plus énergique et plus impérieux, que l'homme s'est moins altéré par les progrès de la société et de la civilisation.

Ces poëtes musiciens ne pouvaient manquer d'être très-considérés chez les peuples sauvages; il les animait au combat par leurs chansons, et amusaient leurs loisirs dans la paix : c'était l'emploi des *Bardes* chez les celtes et les gaulois.

Les nations celtiques avaient un si grand attachement pour leur poésie et leurs *Bar-*

des, qu'au milieu des révolutions de leur gouvernement et de leurs mœurs, même long-tems après que l'ordre des druïdes fut détruit et que la religion nationale fut changée, les *Bardes* florissaient encore, non comme une troupe de chanteurs errans, tels que les rapsodes des grecs, du tems d'Homère, mais comme un ordre d'hommes très-considéré dans l'état, et soutenu par un établissement public. Ils ont subsisté presque jusqu'à notre tems, sous le même nom, et exerçant les mêmes fonctions qu'autrefois en Irlande et dans le nord de l'Ecosse. On sait que dans l'un et dans l'autre de ces pays, chaque *régulus* ou chef avait son *Barde*, qui était regardé comme un officier considérable de la cour; il avait des terres qui lui étaient assignées, et qui passaient à sa postérité. On trouve dans les poëmes d'Ossian un grand nombre d'exemples de la considération qu'on avait pour les *Bardes*.

Si l'on étudie l'histoire ancienne des peuples de l'orient, on y trouve des poëtes musiciens à la suite des princes. Le poëte Chéryle, qui accompagnait Alexandre dans son expédition de l'Inde, était un de ces

poëtes ambulans ; mais il ne paraît pas qu'il fut traité avec la distinction dont les *Bardes* jouissaient chez les celtes. Il s'offrit pour chanter les exploits d'Alexandre, qui ne le permit qu'à la condition que le poëte recevrait une pièce d'or pour chaque bon vers, et un soufflet pour chaque mauvais. L'ancien scoliaste Horace, qui nous a transmis cette anecdote, ajoute que ce malheureux poëte fut souffleté à mort par une suite de cette singulière convention.

Les portraits de Démodocus et de Phémius, qu'Homère a introduits dans l'Odissée pour célébrer son art, prouvent que les poëtes de son tems étaient des improvisateurs ambulans, semblables aux *Bardes* des celtes, aux scaldes des scandinaves, aux troubadours et aux ménestrels des tems plus modernes. Comme ceux-ci, les rapsodes grecs poëtes et musiciens, allaient chanter chez les grands dans les fêtes et les festins, et en étaient bien traités.

Ces poëtes passaient pour être inspirés ; on regardait l'enthousiasme subit dont ils semblaient saisis, comme une véritable inspiration de la Divinité : on croyait qu'ils disaient ce dont ils n'avaient pas même

la connaissance. *Voyez* l'Ion de Platon. Poëte et prophète (*Vates*) étaient deux noms synonymes. Dans le huitième livre de l'Odissée, Démodocus ayant amusé ses hôtes du récit de quelques aventures de la guerre de Troie, Ulysse lui dit : « Vous « avez chanté ces faits d'une manière très- « intéressante, et comme si vous en aviez « été témoin ; mais chantez à présent l'aven- « ture d'Ulysse dans le cheval de bois, telle « qu'elle s'est passée, et je reconnaîtrai que « les dieux vous ont inspiré vos chants. » Démodocus se met à chanter cet évènement, et Ulysse en pleurant reconnaît la vérité.

Dans les tems plus modernes, les califes et les autres princes de l'Orient avaient leurs *Bardes*. Le chevalier Maundeville, qui voyageait dans le Levant en 1340, rapporte dans sa relation, que lorsque l'empereur du Cathay, ou le grand khan de Tartarie est à table avec les grands de sa cour, personne n'est assez hardi pour lui adresser la parole, excepté ses musiciens chargés de le divertir. Le même voyageur dit que ces chanteurs de cour étaient des officiers distingués de l'empereur. Leon

l'Africain parle aussi des poëtes de cour (*poetæ curiæ*), qui étaient à Bagdad vers l'an 990. Ces rapports entre les usages du midi et ceux du nord, ont pu faire croire que l'institution des *Bardes* avait été transportée de l'Orient en Europe.

C'est une circonstance remarquable, que les *Bardes* celtiques, ainsi que les anciens *Bardes* de l'Orient et de la Grèce, se distinguaient par la richesse de leurs vêtemens. Hérodote nous dit qu'Arion sauta dans la mer avec les riches habits qu'il portait ordinairement en public (*Clio*). Suidas parle de la robe élégante, dans la forme milésienne, que portait le rapsode Antégénide (*Str. in Antegen*). Virgile, toujours si vrai dans ses peintures, ne manque pas de décrire la robe flottante qui distinguait Orphée, dans son triple emploi de prêtre, de législateur, et de musicien. (*Eneid. VI*, 645.)

Les *Bardes* ne négligeaient aucun moyen de fortifier et d'étendre l'espèce d'empire que les charmes de leur art leur donnaient sur des peuples ignorans et barbares.

Suivant une ancienne tradition du pays

de Galles, Edouard I^er^., ayant fait la conquête de la province, fit massacrer tous les *Bardes*. Voici comment le sage Hume raconte le fait : « Le roi, persuadé que « rien n'était plus propre à entretenir « parmi le peuple les idées de la valeur « militaire et le sentiment de son ancienne « gloire, que cette poésie traditionnelle, « qui, jointe aux charmes de la musique et « à la gaîté des fêtes publiques, faisait une « impression profonde sur l'esprit des jeu- « nes gens, fit rassembler dans un même lieu « tous les *Bardes* du pays ; et par une poli- « tique, qu'on peut bien appeler barbare, « mais non absurde, ordonna qu'on les « mît à mort. » Quelques auteurs ont contesté ce fait ; il semble cependant confirmé par des traditions authentiques et par des raisons assez plausibles. Il paraît, par d'anciennes lois du pays de Galles, que ces *Bardes*, semblables à l'ancien Tyrtée, étaient sur-tout employés à exciter le courage des gallois contre les anglais. Nous citerons ici le texte curieux d'une de ces lois : *Quandocumque musicus aulicus iverit ad proœdam cum domesticis, si illis precinuerit, habebit ju-*

vencum de proedâ optimum ; et si acies sit instructa ad proelium, praecinat illis canticum vocatum UNBENJAETH PRIDAIN *(sive monarchia Britannica.)*

Ces *Bardes* devaient joindre au talent de la poésie la valeur et l'audace ; ils marchaient à la tête des armées, et donnaient le signal du combat. « Les anciennes chro-« niques nous apprennent qu'au premier « rang de l'armée normande, un écuyer « nommé Taillefer, monté sur un cheval « armé, chanta la chanson de Roland, qui « fut si long-tems dans la bouche des fran-« çais, sans qu'il en soit resté le moindre « fragment. Ce Taillefer, après avoir en-« tonné la chanson que les soldats répé-« taient ; se jeta le premier parmi les « anglais et y fut tué. » L'histoire a conservé les noms de plusieurs *Bardes* qui ont péri ainsi dans les combats.

Dans le pays de Galles, ils formaient un corps respectable, composé de différentes classes, et ce n'était que par des talens éprouvés qu'on parvenait au premier rang. Ils avaient des assemblés publiques et régulières, où l'on distribuait avec appareil des prix à ceux qui se distinguaient

dans les différens exercices de leur profession : c'était des espèces de jeux olympiques.

Ces institutions se corrompirent dans la suite ; et ces *Bardes*, si respectés du peuple, dégénérèrent en troupes de baladins et d'histrions errans, avilis par la bassesse et la licence de leurs mœurs, et contre lesquels les princes furent obligés d'employer la rigueur des lois.

Il nous est resté une ordonnance de la reine Elisabeth, de l'an 1567, dont l'extrait suffira pour faire connaître la dépravation où était tombée cette institution des *Bardes*.

« Elisabeth, par la grace de Dieu, reine « d'Angleterre, etc. Comme nous avons « appris qu'une multitude de prétendus « ménestrels, rimeurs et *Bardes*, en- « nuient et molestent les habitans de Galles, « et empêchent les ménestrels, les habiles « rimeurs et musiciens, d'exercer leur pro- « fession et de s'y perfectionner ; voulant « réformer cet abus, et sachant que l'é- « cuyer Mostin et ses ancêtres ont eu « le don de la poésie et celui de pincer de « la harpe d'argent, etc. Nous vous or- « donnons à vous chevalier Becley, che-

« valier Griffith, Ellis-Prixe, et vous Guil-
« laume Mostin, écuyer, de vous assembler
« le premier lundi après la fête de la Tri-
« nité ; de choisir les meilleurs ménestrels
« de la principauté de Galles, et de ren-
« voyer les autres labourer la terre, ou
« exercer des métiers nécessaires, etc. »

Il est bon de remarquer qu'à mesure que ces poëtes ambulans perdirent de la considération dont ils jouissaient à la cour des princes et dans les maisons des grands, leur art se dégrada comme leurs personnes, et leurs compositions devinrent à la fin aussi méprisables que leurs mœurs.

S.

DE L'ORIGINE

DES LANGUES.

I. C'est sans doute une recherche de pure curiosité que de remonter a l'origine du langage. Il serait cependant intéressant de connaître comment se sont formées les langues. L'intelligence humaine ne s'est montrée plus puissante dans aucune de ses inventions; mais peut-être avons-nous l'esprit trop exercé et trop rafiné pour être en état de deviner aujourd'hui comment l'esprit de l'homme sauvage a dû procéder dans ses premières découvertes.

J.-J. Rousseau dit quelque part que le langage a eu pour principe, non les besoins de l'homme, mais ses passions; il établit cette distinction sur une observation fine, mais bien subtile. Quand on a dit que le besoin avait appris à l'homme sauvage à former des sons pour faire connaître à son semblable ses sentimens et ses pensées, on a entendu sans doute les besoins moraux comme les besoins physiques.

II. L'homme n'a pas commencé par parler, mais par crier. La parole suppose des sons articulés.

Des mouvemens violens et subits de frayeur, d'étonnement, de douleur ou de joie, lui ont arraché des cris diversement modifiés, selon la nature et le degré de sentiment qui les produisaient.

Ces cris, répétés en différentes occasions, devinrent les signes communs qui firent bientôt connaître distinctement à chaque individu de la même société les affections qui les inspiraient. Les enfans répétèrent par imitation ceux de leur père et de leur mère. Ce fut d'abord un langage de famille, mais non articulé.

Ces cris ne se bornèrent pas long-tems à exprimer des affections violentes; ils servirent bientôt à exprimer des sentimens plus doux, des besoins habituels; à indiquer des objets physiques, le soleil, la mer, des arbres, des animaux, etc. La mère eut un cri pour appeler son enfant; il y en eut un pour annoncer l'approche d'une bête féroce, le bruit du tonnerre, la tempête, etc.

Ces voix n'étant point articulées, ne pou-

vaient être distinguées que par les modifications particulières du son même et par les degrés de grave et d'aigu : or ces modifications devaient être très-sensibles, pour être aisément reconnues; les sons devaient donc être lents et prolongés, avec des intonations très-marquées. Ces caractères durent se conserver dans le langage, lorsque le progrès naturel des choses y introduisit des sons articulés; et l'on sent par-là comment les premières langues ont dû être musicales.

Les premiers mots ne furent composés que de voyelles; et les sons les plus naturels, comme les plus sensibles, durent y dominer. Ainsi, dans les langues encore sauvages, les *a* et les *o* sont plus nombreux que les autres voyelles. Cela se remarque d'une manière frappante dans les dialectes des îles nombreuses, nouvellement découvertes dans la mer du Sud. Cela est frappant encore dans la langue basque, l'un des monumens les plus curieux de l'antiquité.

III. C'est une des plus belles productions de l'industrie humaine que la parole. Il s'en faut beaucoup que l'homme forme naturel-

lement des sons articulés, comme on l'a cru. On en peut juger par les efforts que sont obligés de faire les sourds et muets, lorsqu'on leur apprend à parler.

L'art de la parole s'étendant et se perfectionnant par degrés, on eut bientôt épuisé la combinaison des sons simples; et il fallut pour former de nouveaux signes vocaux, trouver quelques moyens de varier ces combinaisons.

Les accens et les articulations offrirent deux sources fécondes de combinaisons. Il serait assez naturel de croire que les accens ont précédé les articulations; car il paraît plus vraisemblable qu'on chercha à varier les intonations par les accens divers, avant de trouver les articulations, qui sont un effort des organes de la parole.

On sait que dans la langue chinoise, qui est incontestablement très-ancienne, un même monosyllabe exprime différentes choses, suivant l'accent dont il est affecté; et ces monosyllabes sont en grand nombre. Dans les dialectes sauvages de l'Amérique, les mêmes mots prennent aussi différentes acceptions par la variété des accens.

IV. Les premières articulations qui ser-

virent à varier les sons pour en multiplier les combinaisons, furent celles de la gorge. Ce sont les plus naturelles, et vraisemblablement les plus faciles à exécuter : car les cris que produisent les violentes affections de douleur ou d'effroi, sont accompagnés de fortes inflexions gutturales; et en examinant le mécanisme de l'organe de la voix, on verra que ces inflexions, s'opérant par une modification de l'extrémité de la flûte vocale, ont dû se produire les premières. Si l'on observe les faits, on verra que les langues sauvages sont pleines de fortes aspirations, d'autant plus variées que la langue est plus simple. Celle des hottentots, la plus grossière et la plus imparfaite que l'on connaisse, n'a, dit-on, que très-peu d'articulations sensibles, et n'offre d'abord à l'oreille que des sons modifiés par des inflexions gutturales. La langue des hurons, qui passe pour la plus simple de toutes celles de l'Amérique septentrionale, est remarquable aussi pour la variété des aspirations. Les langues orientales, qui semblent avoir plus conservé de leur ancien caractère que nos langues d'Europe, en ont beaucoup aussi. La langue des

basques, langue originale et très-ancienne, en a de très-marquées.

Les plus savans hellénistes ont observé que la langue grecque, dans son origine, était composée d'une multitude de voyelles, séparées et variées par différentes inflexions gutturales, qui, à mesure que la langue s'adoucit, furent remplacées par des consonnes. Le digamma grec, dont on a tant parlé et sur lequel il reste tant de choses à savoir, n'a servi d'abord qu'à suppléer à ces aspirations. Il en est resté encore beaucoup de marquées par les accens ou *esprits*, lesquels, en passant dans la langue latine, ont été suppléées par des consonnes.

V. Les progrès de la sociabilité amenant chaque jour de nouvelles idées et de nouveaux objets à exprimer, on apprit à varier les combinaisons de la voix par le moyen des articulations formées par différens mouvemens des dents, de la langue, des lèvres : mais quelles sont les articulations les plus naturelles, c'est-à-dire, les plus faciles à exécuter? Cette question est moins indifférente qu'on ne le pourrait penser. Ce qui est plus difficile à expliquer qu'il ne l'a paru à quelques savans, qui ont prétendu trouver

dans l'organisatiou humaine les principes quï ont présidé à la formation du langage.

Il ne reste aucun fait qui puisse nous conduire dans cette recherche ; et c'est quand on a moins de faits qu'on est plus disposé à faire des hypothèses : aussi en a-t-on fait un grand nombre sur l'origine du langage. Ces théories doivent être sujettes à de grandes erreurs ; mais ce sont du moins des erreurs bien innocentes.

L'auteur ingénieux de la *Mécanique du langage* a eu raison d'observer, comme une chose remarquable, que, dans la plupart des langues connues, les premières syllabes que prononcent les enfans, sont *ab, pap, am, ma ;* de là les mots de *papa, baba, mama,* et d'autres approchans qu'on trouve par-tout : il en a conclu que les premières consonnes que doivent articuler les enfans, étaient les labiales B, F, M, P, comme étant les plus faciles à articuler. Malheureusement pour cette hypothèse, il y a des peuples qui manquent de plusieurs de ces consonnes. Lahontan dit qu'il employa quatre jours entiers à essayer de faire prononcer à un huron les consonnes labiales, et qu'il ne put en venir à bout ; le

sauvage trouvait qu'il était absurde de fermer les lèvres pour parler.

Il y a un vocabulaire chinois, dans lequel on trouve que *fou*, prononcé d'une certaine manière, signifie *père*, et que les enfans ne pouvant prononcer la lettre *f*, disent *ou*. Il y a loin d'*où* et de *fou* à *papa*. Le mot *natoui*, qui exprime la même chose dans la langue canadienne, n'y ressemble pas davantage.

VI. On a dit et répété que les premiers mots des langues ont dû être de simples monosyllabes; et cette conjecture est fondée sur des raisons spécieuses. Cependant M. de la Condamine nous a appris qu'il y avait sur les bords de l'Amazone un peuple qui, pour exprimer le nombre *trois*, n'avait que le mot *poetazzaroïncouroac*. Suivant un vocabulaire anglais de la langue des esquimaux, le mot *wonnawencktuckluit* signifie *beaucoup*, et *mikkenaukrook* signifie *peu*. Cela pourrait s'expliquer peut-être par des raisons métaphysiques; peut-être que ces longs mots ne sont que des réunions de mots qui expriment plusieurs idées.

VII. On a regardé généralement les inflexions que les grecs et les latins ont don-

nées aux noms et aux verbes pour exprimer différens rapports, comme des propriétés particulières aux langues grecque et latine, qui les rendaient plus parfaites, et paraissaient l'ouvrage même de la plus subtile métaphysique. M. Smith a prétendu au contraire que la multiplicité des tems dans les conjugaisons, et des cas dans les déclinaisons, indiquait une langue naissante et formée par un peuple ignorant et grossier; il croit que ces inflexions diverses n'ont eu pour principe que la difficulté de former des idées générales et abstraites. Cette idée peut paraître bien paradoxale : mais avant de la rejeter, il faut y réfléchir long-tems.

L'artifice des déclinaisons tient peut-être à des abstractions encore plus déliées que celui des conjugaisons ; mais pourquoi trouve-t-on cet artifice dans des langues orientales qui sont si anciennes, dans le langage des albénaquis d'Amérique, qui est si pauvre ; dans celui des basques, qui est si singulier et si ancien ?

On a cru découvrir aussi l'origine des conjugaisons dans quelques inflexions des verbes grecs. On a dit que les grecs n'avaient fait qu'ajouter à la fin du monosyl-

labe, qui exprime une action ou un sentiment, les tems du verbe *eô*, qui signifie *être*. Ainsi, les mots *phileô*, *phileeis* et *phileei*, qui signifient en grec, *j'aime*, *tu aimes*, *il aime*, ne seraient que le mot *phil*, qui exprime l'amour, joint aux mots *eô*, *eis* ou *ei*, qui signifient, *je suis*, *tu es*, *il est*. On a donc voulu simplement dire : *Je suis aimant*, *tu es aimant*, *etc.*

Au premier coup-d'œil, cette explication est satisfaisante ; mais elle aurait de la peine à soutenir l'examen. Voici quelques-unes des objections qu'on peut y faire :

1.° Il faudrait que les inflexions du verbe grec *eô*, qu'on remarque au présent de l'indicatif de certains verbes, se trouvassent aussi dans les autres tems ; ainsi, par exemple, les grecs disant *en* pour exprimer *j'étais*, il faudrait qu'ils eussent dit *phileen*, et non pas *éphileon*, pour exprimer *j'aimais*.

2.° Pour supposer que ce sont les tems du verbe *eô*, qui ont servi à former les conjugaisons grecques, il faut commencer par admettre que les grecs avaient déjà conjugué ce même verbe *eô*, c'est-à-dire, qu'ils avaient déjà conçu l'idée de donner

différentes inflexions au mot radical du verbe, pour lui faire exprimer les différens rapports du tems : or c'est cette première conception qui fait tout le merveilleux. Dès qu'on a su conjuguer un verbe, il est aisé d'en conjuguer cent ; et quand les inflexions du verbe *eo* auraient été ensuite appliquées à tous les tems des autres verbes, ce qui est bien éloigné d'être vrai, cela prouverait seulement qu'on aurait suivi la même forme pour la conjugaison de tous les verbes.

3.° Si l'on fait réflexion que le verbe *être*, exprimant une idée très-abstraite qui suppose déjà d'autres idées abstraites et une langue très-avancée, a dû être un des derniers inventés, on trouvera peu vraisemblable que ses modifications aient pu servir à former celles des autres verbes. On peut assurer que la plupart des peuples sauvages n'ont point de mots pour exprimer cette idée abstraite : nous avons une grammaire et un dictionnaire de la langue des galibis, et nous y trouvons que, pour exprimer *je suis malade*, ils disent simplement *moi malade*. Ce ne serait que par une connaissance exacte des langues sauvages qu'on pourrait espérer d'arriver aux véritables

principes de la formation des langues : mais cette connaissance est difficile à acquérir ; les rapports des voyageurs sont trop vagues et trop suspects.

VIII. C'est une vue très-heureuse et très-profonde de l'abbé de Condillac, que d'avoir considéré les langues comme des méthodes analytiques, comme des espèces d'algèbre et d'arithmétique.

On peut en effet juger, par l'usage de l'arithmétique pour fixer dans l'esprit l'idée des nombres, combien une langue est nécessaire pour donner de l'étendue, de la précision, de la clarté à ses propres idées.

Sans les langues, il serait peut-être impossible d'avoir une seule idée abstraite bien claire ; et sans les abstractions, l'esprit serait bien borné dans ses conceptions. C'est par abstraction que l'arithmétique opère ; c'est par des abstractions plus hardies encore que se font les opérations d'algèbre.

L'astronomie nous apprend que l'étoile fixe la plus voisine de la terre en est au moins cinq cents fois plus éloignée que le soleil ; que le soleil en est au moins trois cents fois plus éloigné que la lune, qui n'en

est éloignée que d'à-peu-près trente diamètres de la terre ; qu'un diamètre de la terre est estimé de mille sept cent vingt milles, de vingt-quatre mille pieds chacun. Toutes ces mesures comparées sont autant d'idées abstraites, sans lesquelles il serait impossible de se former une idée nette de semblables distances. Sans les mots de *cent*, de *mille*, de *millions*, on ne pourrait point compter avec précision de grandes multitudes.

Au-delà d'un nombre d'objets très-borné, un sauvage ne voit plus qu'une multitude innombrable ; et pour désigner *mille*, il montre tous les cheveux de sa tête ou les sables de la mer.

Quelle brièveté dans cette formule : 15 *juin* 1784 ! Rendez-la en latin : *Die quindecimâ mensis junii, anno millesimo septingentesimo octogesimo quarto.*

S.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ ARNAUD

AU P. MARTINI.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens vous parler d'un art que vous aimez, que vous cultivez, et que vous éclairez. La musique touche au moment d'une révolution, si toutefois ce moment, comme vous pouvez en juger par ma lettre, n'est déjà venu. Mais quand les beautés, dont nous n'avions pas encore eu d'exemple, paraissent justifiées par un succès qu'on peut regarder comme général, le croiriez-vous ? quelques gens d'esprit, des hommes de lettres s'obstinent à leur préférer les fausses richesses et les vains ornemens qui se sont introduits dans la musique italienne, et que vous condamnez avec tant de raison et de force dans l'excellent ouvrage dont vous avez déjà publié deux volumes !

Long-tems idolâtres de la musique de Lulli, musique qui n'est guères au fond

qu'une sorte de déclamation, les français l'abandonnèrent il y a environ un demi-siècle, pour ne plus goûter que celle de Rameau. Mais Rameau, beaucoup plus savant que Lulli, est, j'ose le dire, beaucoup moins dramatique; trop souvent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, il substitua la science à l'art, et l'art au génie. D'ailleurs il ne connut point ce beau naturel, cette précieuse simplicité sans laquelle il n'y a rien de véritablement beau dans les arts imitateurs, et particulièrement dans la musique théâtrale. Enfin, un allemand est venu, qui, après avoir profondément réfléchi sur le véritable objet du mélodrame, a renoncé à sa première manière jusqu'alors absolument italienne, et a déployé dans son *Orphée*, son *Iphigénie* et son *Alceste* un ensemble de grands effets qui n'avait encore existé dans aucun ouvrage de musique dramatique.

Votre langue, mon révérend père, a de grands avantages sur la nôtre; elle est beaucoup plus sonnante, et sur-tout beaucoup plus souple; mais cette souplesse a fait que votre musique vocale s'est confondue avec l'instrumentale, de là, pour me servir de

vos propres expressions, ces *sonatine di gula* qui ont pris la place du chant passionné et de la mélodie véritablement expressive. Trop occupé du soin de plaire à l'oreille, vous avez tellement brisé les sons, vous les avez mis en un si grand nombre de pièces et de morceaux, que le rhythme, appelé avec tant de raison par les grecs le mâle de la musique, a totalement disparu de la vôtre. On n'y trouve aucune suite, aucune combinaison de dactyles, de spondées, d'anapestes, d'iambes, de trochées, et de ces différens pieds dont la poésie grecque et latine se servait avec tant de succès pour exprimer et les images physiques et les mouvemens de l'ame. L'effet admirable que produisent les vers *sdrucciolí*, dans quelques-uns de vos airs, devrait cependant faire sentir à vos compositeurs combien grandes sont les ressources dont ils se privent volontairement en détruisant tous les rhythmes par le grand nombre de notes dont ils surchargent les syllabes.

M. Rousseau de Genève a reproché durement à notre idiôme son inflexibilité; il aurait dû plutôt la bénir, puisqu'elle nous préserve des faux ornemens dont l'excès a

entièrement énervé la musique italienne, et transformé en ramage celui de tous les arts qui a le plus d'empire sur les mœurs et sur les affections de l'ame. Je dois vous observer, mon révérend père, que notre poésie, sans être métrique comme celle des grecs et des latins, ni aussi cadencée que la vôtre, ne laisse pas d'avoir ses mouvemens particuliers, plus ou moins ressentis, et que ceux qui y dominent le plus, répondent parfaitement à l'ïambe et à l'anapeste, c'est-à-dire, aux deux pieds les plus propres à exprimer le mouvement et l'action.

C'est ce qu'a très-bien senti le chevalier Gluck : aussi, loin d'ensevelir les mots dans une multitude innombrable de sons, n'a-t-il guères plus employé de notes qu'il n'y a de syllabes dans les vers ; mais ces notes sont toujours vraies, toujours passionnées, toujours prises dans le sanctuaire de la nature.

S'il se permet quelques prolations, ce n'est que fort rarement, et seulement pour imiter ces accens ou de la joie, ou de la douleur, ou du désespoir, qui coupent ou élèvent, ou prolongent la parole, et dont

l'effet est d'autant plus grand qu'ils sont l'expression immédiate de l'ame, au lieu que les mots ne sont par eux-mêmes que des signes conventionnels et arbitraires.

Lorsque le vers masculin, dont la chute est très-brusque et la terminaison très-sèche dans notre langue, se montre trop souvent, de sorte que le musicien ne peut plus donner à sa phrase l'espace nécessaire pour former un chant agréable, et qu'il est forcé d'y trouver des trous et des vides, que fait le chevalier Gluck? Il jette habilement les notes de liaison dans les parties de l'orchestre; et par ce moyen, non-seulement il ne laisse plus apercevoir de lacunes, mais il donne à sa phrase la rondeur et le mouvement dont elle a besoin, sans faire la moindre violence à la prosodie.

Venons au récitatif : on ne peut se dissimuler que l'intérêt de vos drames ne se trouve principalement dans la scène, et que ce ne soit sur-tout dans la scène que votre musique manque d'intérêt. Vos compositeurs négligent-ils le récitatif, parce que le spectateur ne l'écoute pas? ou le spectateur dédaigne-t-il de l'écouter, parce que le compositeur le néglige? c'est ce que

j'ignore, et ce qu'il est inutile d'examiner. Toujours est-il certain que ni les uns ni les autres n'y font aucune attention, et que tous abandonnent le tronc pour ne s'attacher qu'aux branches; branches que le plus souvent il faudrait élaguer. Car vous conviendrez avec moi, mon révérend père, que la plupart des couplets qui terminent vos scènes, et que nous appelons *airs* et *ariettes*, sont autant de parties hétérogènes et superflues. Voilà cependant les seuls endroits pour lesquels le compositeur et l'auteur réservent tout leur talent, et le spectateur toutes ses oreilles; mais lors même que le poëte a su lier ces parties à l'action, quelle est la manière dont elles sont traitées par le musicien, et qu'y trouve-t-on? Des passages déchiquetés et à filagramme comme les ornemens de l'architecture gothique; des fusées, des cascades et des traînées éternelles de sons, qui peuvent faire quelque honneur au gosier du chanteur, mais en déshonorant le compositeur qui, d'un spectacle destiné à attaquer l'ame et à remuer les passions, ne rougit pas de faire une volière de serins et de rossignols.

Je rends justice, mon révérend père, à vos récitatifs obligés; ils sont d'une grande éloquence et d'un effet surprenant; mais voyez l'abus qu'on est parvenu à en faire; l'unique objet de ceux qui les premiers les ont introduits, a été de faire annoncer, et plus souvent de faire commenter et fortifier par l'orchestre le sentiment, la passion, la situation de l'acteur; aujourd'hui on ne laisse pas à l'acteur le tems d'exprimer ni la situation, ni le sentiment qui l'anime, ni la passion qui l'agite; il ne profère plus un seul mot auquel l'orchestre n'attache une longue queue, c'est-à-dire, qui ne soit commenté ou plutôt parodié par les instrumens : comment n'a-t-on pas senti que cette affectation ridicule faisait d'un des plus riches moyens de l'art, une imitation purement bouffonne ?

Maintenant, mon révérend père, jetez les yeux sur les partitions d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste;* vous y verrez que c'est à la scène tant négligée par les italiens que le chevalier Gluck s'est particulièrement appliqué; que le récitatif vient s'y lier naturellement au chant mesuré; que le chant mesuré se perd et se fond dans le récitatif;

que ces deux manières de procéder se font valoir réciproquement, quand dans les opéras italiens, elles n'ont aucun rapport, aucune analogie, rien en un mot qui conduise de l'un à l'autre. Vous admirerez comment ces récitatifs sont plus ou moins ressentis, plus ou moins *chantés*, selon que les personnages sont plus ou moins intéressés à l'action. Quant aux récitatifs obligés, vous n'y verrez jamais l'acteur arrêté ni interrompu mal-à-propos par l'orchestre; ce n'est que pour donner à ses sentimens plus d'énergie et d'effet que les instrumens viennent prendre sa place.

Il faut que je vous entretienne un moment des chœurs; il est fâcheux, mon révérend père, que vos poëtes n'en fassent aucun usage, ou du moins qu'ils ne les lient pas au corps de l'action; ils vous privent d'un des plus puissans effets de la musique dramatique; nous les avons toujours employés dans nos opéras; mais jusqu'au chevalier Gluck, rangés et immobiles comme des tuyaux d'orgue, ils se bornaient à exécuter des morceaux d'harmonie et de contrepoint qui pouvaient faire quelque plaisir aux oreilles, mais en portant le trouble et

la confusion dans les paroles. Le chevalier Gluck le premier les a toujours mis en action; et par l'harmonie simple, naturelle et vraie qu'il y a répandue, il a toujours embelli la parole, fortifié l'expression, et imprimé au drame un mouvement extraordinaire. Toutes les fois que je les entends, je me vois rejeté au tems de l'ancienne Athènes, et crois assister aux représentations des tragédies de Sophocle et d'Euripide.

A-propos d'harmonie et de contrepoint, permettez-moi de vous dire que cette partie est beaucoup trop négligée par vos compositeurs. Sans doute les fugues qui ne sont que savantes, les répliques trop recherchées, les marches renversées, sincopées, etc. ne peuvent guères entrer avec succès dans la musique vocale dramatique; ce serait bien peu connaître l'art que de déployer si mal-à-propos tout cet artifice; mais on ne se justifie pas d'être superficiel par la crainte de se montrer pédant. Aujourd'hui la plupart de vos airs sont sans fonds et sans substance. Vos professeurs devraient-ils donc avoir besoin d'autre chose que du premier couplet du *Stabat*

de Pergolèse, pour sentir combien l'harmonie peut servir l'expression ? Le parti qu'en a tiré le chevalier Gluck est vraiment admirable ; il en déploie toutes les richesses, que son génie sait toujours rendre pittoresques, sans que l'effort, la contrainte et l'affectation paraissent jamais.

Les ouvertures qui dans vos opéras n'ont aucun rapport avec le drame, cet habile artiste les lie toujours à l'action : ainsi l'ouverture de son *Iphigénie* annonce une action religieuse, une action grande, une action guerrière, une action pathétique, et tous ces caractères y sont exprimés d'une manière, j'ose le dire, divine ; celle d'*Alceste* est pleine de gémissemens, de sanglots, de larmes, et a je ne sais quoi de sombre, d'imposant et de terrible, dont je maintiens qu'il n'y a point d'exemple dans aucun ouvrage de ce genre. Enfin, mon révérend père, en rendant à votre nation toute la justice qui lui est due, en convenant que c'est à elle que toutes les nations de l'Europe doivent leurs connaissances et leurs lumières, j'ose avancer qu'en fait d'opéra, vous n'avez encore fait que de belles choses et qu'il vous reste *une* belle

chose à faire. Je m'explique : il y a dans vos mélodrames des morceaux admirables et des beautés vraiment sublimes ; mais le chevalier Gluck est le premier, est le seul qui ait produit *de grands ensembles* en musique, et nous ait donné des ouvrages tragiques et de longue haleine, dont toutes les parties intimement liées les unes aux autres, s'embellissent, se fortifient et se servent réciproquement : aussi sont-ils accueillis avec transport et honorés des larmes du spectateur. Cependant au milieu de ces succès, quelques personnes reprochent au chevalier Gluck de manquer de chant, c'est-à-dire, de dédaigner les petits détails, les mignardises et la bagatelle. Si ce reproche était dans la bouche de cette classe d'hommes, qui sacrifia toujours la raison et la convenance aux plaisirs des sens, je n'en serais pas surpris ; mais que des gens d'esprit et de lettres, que ces mêmes hommes qui veulent que dans les ouvrages dramatiques le poëte se cache toujours, exigent qu'un tableau sente la palette, et que le musicien affecte de se montrer, quand, pénétré du grand objet de son art, il met toute son application à cacher

l'instrument avec lequel il imite pour ne montrer que la chose imitée ; voilà une contradiction que vous aurez peine à concevoir, et que je les défie d'expliquer. Ces mêmes personnes prétendent que le chevalier Gluck est à peine regardé en Italie comme un compositeur du second ordre ; et moi je soutiens qu'il est précisément l'homme que vous invoquez dans une des notes de votre savant ouvrage (1).

Je vous supplie, mon revérend Père, de me faire parvenir votre opinion sur ce point, ainsi que sur tous ceux qui sont contenus dans ma lettre, et de joindre à votre autorité celle des compositeurs et des connaisseurs que vous jugez vraiment dignes d'être regardés comme tels. Dans les circonstances actuelles, vous rendrez un grand service à notre opéra ; vous le préserverez de la manière froide, mesquine, bizarre et gothique qu'on se propose d'y introduire ; et en mon particulier, je vous en aurai une obligation infinie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[1] *E desiderabile che rinasca qualche professore di raro talentoe ben instruito di tutte le parti della musica.*

RÉPONSE

DU P. MARTINI,

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Vous me faites, monsieur, un éloge bien juste et bien mérité des talens de M. le chevalier Gluck. Cet artiste, dont vous me parlez, s'est appliqué à exciter les passions et à soumettre la musique aux paroles, plutôt que les paroles à la musique. Dans une visite qu'il daigna me faire à l'occasion de l'opéra qu'il avait composé pour l'ouverture du théâtre à Bologne, je me félicitais avec lui de ce qu'il avait su réunir *toutes les plus belles parties de la musique italienne à quelques-unes de la française, ainsi qu'aux grandes beautés de la musique instrumentale allemande.* Et cependant qui le dirait? plusieurs de nos chanteurs et de nos cantatrices ne sont pas contens de sa musique. Pourquoi? c'est qu'ils veulent briller seuls en faisant montre de leur voix et de l'agilité

de leur gosier, en insérant dans leurs airs certaines petites tournures de chant, qu'ils jugent propres à faire valoir leur adresse, bien qu'elles soient le plus souvent étrangères au sens des paroles et au caractère de la musique du compositeur. M. Le chevalier Gluck méprise avec raison ces petites fantaisies, et n'y a aucune espèce d'égard; couvert de la protection de l'auguste maison d'Autriche, il ne se met point en peine des murmures et des sots propos des chanteurs; il n'obéit qu'à son talent, et s'attache uniquement à exprimer le sens des paroles de la manière la plus vraie et la plus animée [1].

[1] Dans le reste de sa réponse, le père Martini traite au long des défauts de l'ancienne musique française, des vices de la musique italienne moderne, et sur tous ces points son opinion se trouve toujours conforme à celle de l'auteur de la lettre. Cette réponse est terminée par quelques questions sur les causes des révolutions et des changemens qui se font si rapidement dans la musique, et sur le fréquent usage que les compositeurs modernes font des dissonances. Ces questions sont, comme on voit, absolument étrangères à l'objet que s'est proposé l'auteur de la lettre, mais méritent d'être examinées, et en tems et lieu on pourra les faire connaître. (*Note de l'abbé Arnaud.*)

PROFESSION DE FOI,

EN MUSIQUE,

D'UN AMATEUR DES BEAUX-ARTS,

ADRESSÉE A M. DE LA HARPE.

JE CROIS ET JE DIS, monsieur, que tout art qui n'excite que des sensations passagères, n'est plus qu'un métier aux yeux du vrai philosophe.

Que, dans les beaux-arts, la convenance est la loi première et suprême, et que jamais cette loi ne fut plus scandaleusement violée que dans les opéras italiens.

Que, dans tout ouvrage dramatique, l'auteur, soit poëte, soit peintre, soit musicien, loin d'affecter de montrer son art, doit mettre toute son application à cacher l'instrument avec lequel il imite, pour ne montrer que la chose imitée.

Que ces airs modernes que vous vantez tant, et *qui se font entendre d'un bout de l'Europe à l'autre*, sont presque tous jetés dans le même moule, et que les différences

qu'on y remarque doivent passer pour des variations plutôt que pour des variétés.

Que les ornemens gothiques déshonorent beaucoup moins l'architecture, que ce que vous appelez *richesse* ne déshonore la musique dramatique.

Que ce que vous appelez *pauvreté* est aux yeux des vrais connaisseurs cette élégante et noble simplicité qui fait le prix des beaux-arts, l'objet des veilles du chevalier Gluck, et le caractère de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Que dans les opéras italiens, la base de l'intérêt du poëme n'est que dans la scène, et que la scène est tellement négligée par les compositeurs italiens, qu'on ne daigne pas même l'écouter.

Que le spectateur dispensé de faire attention à ce qui précède l'air, ainsi qu'à ce qui le suit, n'apporte au théâtre que ses oreilles, et que ce n'est aussi qu'à caresser ou à étonner les oreilles que le compositeur met tout son talent.

Que la musique vocale italienne s'étant confondue avec la musique instrumentale, la multitude de petits sons dont on a surchargé les syllabes, a presque toujours

détruit l'harmonie propre du vers ; et qu'au lieu d'embellir et de fortifier la parole, le compositeur a fait dégénérer la parole en ramage.

Que, dans les opéras italiens, entre le récitatif et l'air il n'y a nul rapport, nulle analogie, rien qui conduise l'oreille de l'un à l'autre ; et que c'est souvent à l'ennui de la scène que l'air doit en grande partie son charme et ses succès.

Qu'au lieu de ne voir dans les mots que des syllabes propres à recevoir de vains ornemens, et à faire briller la voix du chanteur, le compositeur, avant de mettre la main à la plume, doit se pénétrer du poëme, prendre la place du poëte, et se soumettant à l'accent et aux mouvemens de la langue, exprimer et reproduire une seconde fois, par tous les moyens de son art, les situations et les mouvemens que le poëte n'a pu rendre que par des mots.

Que les opéras italiens composés par le chevalier Gluck dans la manière italienne, ne lui coûtaient, ainsi qu'aux autres compositeurs, qu'un mois de travail ; mais qu'ils n'avaient aussi qu'un mois de vie comme les opéras des autess compositeurs ; tandis que

ceux que vous avez trouvés pauvres de chant et de mélodie lui ont coûté une année entière d'application et *une sueur de sang :* je me sers de ses propres expressions.

Qu'il faut aux italiens des opéras nouveaux tous les ans, comme il faut tous les ans à nos femmes des étoffes nouvelles ; parce que ce qui est joli ne plaît qu'un moment, et qu'il appartient au beau seul de plaire éternellement.

Qu'à la vérité il y a dans les opéras italiens des airs d'une grande et belle expression, mais qu'ils ne s'y montrent que de très-loin en très-loin, et que deux ou trois beaux airs ne font pas plus un bel opéra que deux ou trois belles tirades ne font une belle tragédie ; que d'ailleurs ces airs ne sont jamais dramatiques : car de même que dans un tableau une figure peut être pleine d'expression, et ne point se grouper avec les autres figures, et demeurer même étrangère à l'action représentée ; de même dans le mélodrame un air peut être très-expressif sans tenir à ce qui précède, ni à ce qui suit, sans devoir et sans communiquer une partie de son effet aux morceaux qui l'environnent, et dès-lors tout plein

d'expression qu'il est, cet air n'est point dramatique.

Que dans ces airs de chant et de mélodie, que vous demandez avec tant d'autorité, que vous aimez tant à retenir, et dont je défie que vous ayez jamais retenu un seul, le compositeur s'occupe si peu des paroles que souvent il en change le sens pour avoir un mot plus favorable; que plus souvent encore, pour quarrer ou pour arrondir le chant, il termine le sens musical, quand le sens verbal est encore suspendu, et que ces airs n'en sont pas moins vivement applaudis; tant on s'est accoutumé à regarder la musique comme un art dont l'effet ne doit point aller au-delà de l'oreille.

Qu'il en est des compositeurs italiens comme de ce rhéteur de l'ancienne Grèce, qui renfermait scrupuleusement la parole dans des espaces parallèles et symétriques, mais dont aussi les faibles ouvrages ne retentirent jamais au barreau; tandis que franchissant ces puériles et misérables barrières, Démosthène tonnait, foudroyait et disposait à son gré de l'ame des athéniens.

Que la dégénération de la musique ex-

pressive et théâtrale est encore moins affligeante que ne le sont les éloges dont quelques-uns de nos gens de lettres n'ont pas honte de l'honorer.

Qu'il ne faut pas confondre la criaillerie habituelle de quelques-uns de nos chanteurs, fruit de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue des maîtres de chant, avec ces cris que dans la déclamation chantante, les acteurs peuvent et doivent jeter quelquefois; que les cris tels que les emploie M. le chevalier Gluck ne sont dans la nature ni précédés, ni suivis, ni accompagnés d'instrumens qui, tant par la qualité de leurs sons, que par les rapports que ces sons ont entr'eux, concourant à rendre l'exclamation ou plus douloureuse, ou plus terrible, ou plus lamentable, la transportent dans le domaine de l'art, et sont en effet suffisans pour avertir que tout cela n'est pas *vrai*, mais seulement *vraisemblable*; que ce n'est point là la nature elle-même, mais la nature embellie, agrandie dans l'imitation.

Qu'il n'est pas vrai que les compositions des *Jomelli*, des *Galuppi*, des *Sacchini*, etc. soient exemptes des défauts que

je viens de reprocher à la musique théâtrale italienne; que leurs opéras, comme ceux de tous les autres compositeurs, ne sont jamais revus deux années de suite sur un même théâtre, et que ce qui en subsiste n'est plus entendu que dans les concerts, où l'on va chercher de l'amusement et non de l'émotion.

Que, s'il fallait juger de la bonté d'un morceau de musique sur ce qu'il fait d'abord son effet, ainsi que sur la facilité avec laquelle on le retient, les brunettes, les barcarolles et les vaudevilles seraient ce qu'il y a de plus parfait en musique; qu'il se peut que les airs italiens plaisent sur-le-champ, mais qu'ils ne plaisent jamais longtems, quand dans les opéras du chevalier Gluck, comme dans tous les véritables beaux ouvrages, on découvre toujours des beautés nouvelles.

Que l'auteur du seul bon ouvrage qui ait encore paru sur la musique théâtrale, auteur italien, et de plus napolitain, appuie toute sa théorie sur les principes du chevalier Gluck, et sur les grands effets de cet opéra d'*Alceste*, qui n'a pu trouver grace devant vos yeux.

Que le célèbre père Martini, qui a passé le long espace de sa vie à réfléchir et à écrire sur la musique, n'a trouvé la réunion des véritables beautés de la musique vocale et instrumentale, que dans les compositions de ce même chevalier Gluck, sur lequel vous prononcez d'une manière si leste et si despotique, vous qui, de votre aveu, n'avez pas même les premiers élémens de l'art.

Que ceux qui partagent et répandent la doctrine que je viens d'exposer ne sont ni plus enthousiastes ni plus intolérans que ne l'étaient Molière et Despréaux, quand le premier ridiculisait, et le second foudroyait les *concetti*, qui, de la littérature italienne du seizième siècle, avaient passé dans la nôtre.

Qu'en regardant le chevalier Gluck comme le créateur de la musique théâtrale et dramatique, on n'a jamais prétendu qu'il dût fermer la carrière, parce qu'il l'a le premier ouverte; et quel grand talent pourra jamais épuiser le trésor immense de nos sensations? Que seulement on affirme que ce ne sera qu'en suivant, je ne dis pas sa manière, car chaque artiste doit avoir la

sienne, mais sa marche, sa méthode et ses principes, que ses rivaux pourront espérer de se placer à côté de lui.

Que les admirateurs du chevalier Gluck s'honorent de porter jusqu'à l'enthousiasme le sentiment que leur inspirent les beautés de ses productions sublimes ; qu'à leurs yeux l'homme de génie est une chose sacrée ; que l'attaquer et le critiquer, c'est déclarer la guerre aux arts mêmes, et qu'ils les aiment, ces arts, comme les adversaires du chevalier Gluck aiment leurs opinions.

Par l'abbé ARNAUD.

LA SOIRÉE PERDUE

A L'OPÉRA;

Par M. l'abbé ARNAUD.

On donnait *Alceste* pour la cinquième fois, et je voyais pour la cinquième fois *Alceste*. L'opéra ne faisait que de commencer, lorsqu'un de mes voisins m'adressant la parole : Voilà, dit-il, une triste musique. — Vous avez voulu dire une musique triste ? — A la bonne heure. — Mais les paroles vous semblent-elles bien gaies ? — Qu'importe ? c'est un mal de plus. — Sans doute monsieur n'aime pas la tragédie ? — Belle raison ! la tragédie a-t-elle jamais été chantée ? — Elle l'était chez les grecs. — Bah ! les grecs étaient des grecs. — Oui, monsieur, et tout ce qui n'était pas eux était barbare.... Oh ! dit un autre, c'est un drôle d'opéra que celui-ci ; on m'a assuré qu'il n'y avait point de danse. — Eh ! monsieur, en voilà une, et sur un air si noble, si touchant, si

religieux; sur un air qui devrait vous transporter au milieu des temples, vous mettre au pied des autels, et vous inspirer le plus profond recueillement. — Vous appelez donc cela une danse? — Eh! ne voudriez-vous pas que des prêtres, des prêtresses vinssent adorer et prier en battant des entrechats? Tous ces mouvemens, parfaitement d'accord avec ceux de l'orchestre, ne peignent-ils pas ce qu'ils doivent peindre, n'expriment-ils pas ce qu'ils doivent exprimer? Or, monsieur, auriez-vous la bonté de me dire quelles sont les passions ou les idées que réveillent en vous les cabrioles, les entrechats, les gargouillades et les moulinets; croyez-moi, ce que vous cherchez ici ne devrait, le plus souvent, se rencontrer qu'à la foire : lisez *Noverre*.... — Mais, monsieur, pas une cadence! d'où peut donc venir l'aversion du chevalier Gluck pour les cadences? — Mais, monsieur, comment les cadences vous ont-elles inspiré ce tendre intérêt, et quel grand plaisir peuvent donc vous faire des tremblemens de voix, des convulsions de gosier, de fréquentes et longues oscillations d'une note à l'autre? Quand même

ce prétendu agrément serait propre à représenter ou le ramage des oiseaux, ou le frémissement des feuilles doucement agitées par un vent léger, serait-ce une raison pour l'obliger à l'attacher constamment à la terminaison de toutes les phrases de chant ? N'est-ce pas là, dites-moi, l'abus le plus étrange, et de toutes les pédanteries musicales la plus impertinente et la plus ridicule ?... Voilà un chœur agréable, dit un quatrième ; mais il est pillé de l'opéra de *Golconde*. — Attendez, monsieur, il y a, à la fin du second acte, un des plus beaux airs qu'on ait jamais entendus sur aucun théatre lyrique, et dans cet air, l'inflexion la plus pathétique et la plus heureuse que l'art ait encore empruntée à la nature ; eh bien ! ce même accent, ce même trait se rencontre dans un air de l'*Olympiade* de M. Sacchini ; mais il faut que vous sachiez que long-tems avant la naissance et de l'*Olympiade* de M. Sacchini, et de l'opéra de *Golconde*, celui d'*Alceste* avait vu le jour, et le grand jour, c'est-à-dire, qu'il avait été représenté, gravé, publié. Oh ! vous ne connaissez pas tous les vols qui ont été faits à ce pauvre chevalier Gluck :

on trouvait avec raison, qu'il était bien plus aisé de le piller que de l'imiter.... — Je crois, monsieur, que voilà l'air dont vous venez de nous parler; il faut l'avouer, l'accompagnement en est charmant, oh! oui, c'est une chose charmante que cet accompagnement! — Qu'est-ce que vous dites-là, monsieur? Quoi! cet orchestre, d'abord plein de gémissemens, de sanglots et de larmes, et ensuite de mouvement, d'action et de vie; cet orchestre qui devrait vous représenter la nature entière, partageant la situation et tous les sentimens de l'actrice, vous l'appelez une chose charmante! Ah! monsieur, vous avez furieusement négligé l'*instruction* [1] de vos oreilles: venez, venez souvent ici, et si cette musique ne les forme pas, n'y reparaissez que lorsqu'on vous donnera les innocentes

[1] Pour être en état de juger des arts, il ne suffit pas d'avoir reçu de la nature des organes bien conformés; il faut encore les avoir beaucoup exercés, cultivés, instruits: cette éducation est d'autant plus importante que c'est de nos sensations que se forment nos idées, et qu'il est impossible que celles-ci soient jamais correctes et saines, si celles-là ne le sont pas.

psalmodies de Lulli [1], ou les savans *mélogryphes* de Rameau, ou les pastiches bruyans de Philidor — Plût au ciel, s'écria un vieux

[1] Qu'on fasse attention au siècle et à la circonstance où je parle; car s'il faut se transporter au tems de Lulli, dès ce moment je partage tous les sentimens de ses plus grands admirateurs. Lulli eut de la sensibilité, du naturel, de la grâce, une imagination vive et tendre, et sur-tout cette noble audace qui porte aux grandes entreprises, et décèle les talens supérieurs. Aucun musicien de son siècle ne connut mieux son art, et n'en fit un plus heureux usage; mais ses compositions, correctes, faciles, naturelles, et souvent même élégantes, manquaient de mouvement et de vie; elles n'avaient ni la variété, ni la force, ni le feu, ni l'expression qui se font remarquer aujourd'hui dans les beaux morceaux des opéras des grands maîtres italiens, et dans l'ensemble de ceux du chevalier Gluck. Il faut observer que la partie instrumentale de la musique, très-faible, très-imparfaite au tems de Lulli, ne lui permettait pas d'y puiser les étonnantes ressources qu'elle a fournies depuis; enfin, il en est de sa musique comme de la peinture, avant que *Michel-Ange* et *Raphaël* eussent animé et agrandi le dessin, et que *Georgion* et le *Titien* eussent porté au plus haut degré l'intelligence du coloris et l'effet du clair-obscur.

Quant à Rameau, ce fut sans doute un grand homme; on ne peut lui contester la gloire d'avoir révélé le premier le secret de l'harmonie, et enlevé

officier ; plût au ciel qu'on pût nous les donner ces psalmodies de M. Lulli! Mais il faudrait pour cela des acteurs, et malheureusement nous n'en avons plus. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que monsieur vient de vous dire. Comme la musique de Lulli, ainsi que celle de presque toute l'école française, ne faisait rien pour les acteurs, les acteurs avaient tout à faire pour la musique ; de là ces remuemens de tête, de bras, de sourcils, ces ports de voix langoureux, ces cadences molles, ces cris *inhumains*, ces sons arrachés du fond des entrailles et accompagnés de longs râlemens, et tout cet immense amas d'affectations et de minauderies qu'on avait la bonté de prendre pour de l'*expression* [1]. . . . J'avoue, dit un jeune homme, qu'en pensant à

la musique aux tâtonnemens de la routine. Mais ce fut la profondeur même de ses connaissances dans la théorie, qui l'égara dans la pratique : trop souvent il substitua la science à l'art, et l'art au génie.

[1] Il faut excepter mademoiselle Arnould, qui a tant d'obligation au rôle d'*Iphigénie*, et à qui tous les autres rôles ont tant d'obligation. Peu de cantatrices ont réuni à un si haut degré la sensibilité, l'intelligence et les grâces.

ce que la musique d'*Orphée* a fait de M. Le Gros, et à ce que fait aujourd'hui de mademoiselle Levasseur [1] celle d'*Alceste*, je serais tenté de croire que la manière du chevalier Gluck est en effet plus animée, plus théâtrale que celle des autres compositeurs ; mais qu'est-ce qu'un opéra où il n'y a point de chant ? — Ah ! barbare..... Mille pardons, monsieur, de ma vivacité ; j'ai voulu soulager mon cœur, et non pas vous offenser. Vous trouvez donc qu'il n'y a point de chant dans cet opéra ? Serait-ce parce qu'il n'y a ni chansonnettes, ni noëls, ni brunettes, ni vaudevilles, ni cantiques, ni airs à boire ? — Eh ! qui peut penser à de pareilles misères ? Croyez, monsieur, qu'il y a beau tems que mes oreilles sont déniaisées. — Monsieur, monsieur, ne dédaignons rien. Toutes ces petites choses, mises à leur place, ont leur mérite et leur prix ; mais ici !... — Mais ici, je veux autre chose que ce que j'entends ; et puisqu'il faut vous parler net, ce n'était pas la peine que M. le chevalier

[1] Cette actrice qui, jusqu'à présent, n'avait paru propre qu'aux rôles de gaîté, s'est montrée vraiment tragique et sublime dans celui d'*Alceste*.

Gluck, qui n'ignorait pas les progrès que la musique a faits en France, fit deux fois le voyage de Vienne à Paris, pour nous apporter des opéras sans ariettes. — Ah! monsieur, au nom d'Apollon et de toutes les Muses, laissez, laissez à la musique ultramontaine les pompons, les colifichets et les extravagances qui la déshonorent depuis trop long-tems; gardez-vous de porter envie à de fausses et misérables richesses, et n'invoquez point une manière, proscrite par tout ce qu'il y a de philosophes, de gens d'esprit et d'amateurs éclairés en Italie [1]. Quoi! vous trouverez bon qu'au moment même où l'on devrait porter au plus haut degré l'émotion à laquelle on avait préparé votre ame, l'acteur s'amuse à broder des voyelles, et reste, comme par enchantement, la bouche ouverte au milieu d'un mot, pour donner passage à une foule de sons inarticulés! De toutes les invraisemblances que vous pouver dévorer, voyez s'il en est de plus forte et de plus choquante. Que diriez-vous d'un acteur qui, déclamant une

[1] Les notes correspondantes à ce passage, sont à la fin de cette pièce.

scène tragique, entremêlerait ses gestes des *lazzis* d'arlequin; ou d'un orateur qui, ayant à tonner, à foudroyer, à bouleverser son auditoire, enfilerait bout-à-bout toutes les figures badines de la rhétorique? Lorsqu'il ne s'agira que de charmer mes loisirs en amusant mon oreille, qu'on défie tant qu'on voudra par le plus long et le plus joli des ramages, les serins et les rossignols, à la bonne heure; mais réduire la musique à ses gentillesses, quand mon ame demande des émotions, c'est se jouer ouvertement du bon sens et de toutes les convenances; c'est insulter tout-à-la-fois et à l'art et à la nature. — Je vous abandonne les ariettes, dit un autre jeune homme qui m'écoutait attentivement et avec intérêt; mais un opéra peut-il se passer de *cantabiles*[1]? — Avez-vous déjà vu celui-

[1] Le *cantabile* se forme de phrases de musique divisées en parties égales ou presqu'égales, coupées par des repos imparfaits ou parfaits, lesquels représentent fidèlement les virgules et les points de la phrase verbale; enchaînées et variées par des dénominations faciles, naturelles et voisines du mode principal; soumises à une mesure réglée, constante et sensible, sans qu'elle soit ni trop lente, ni trop

ci ? — Non, mais j'ai vu des connaisseurs... — Eh! monsieur, que ne jugez-vous par vous-même ; et pourquoi soumettre vos sensations à l'opinion de quelques personnes, qui bien souvent, sans avoir ni la connaissance ni le sentiment des véritables beautés des arts, parviennent à imposer, en prononçant au hasard certains mots techniques, auxquels elles n'ont jamais attaché d'idée distincte et précise ? Abandonnez-vous à vos propres impres-

rapide; et construites enfin de manière qu'elles aillent toujours en fortifiant les sensations qu'elles ont d'abord fait naître.

Observons que si le *cantabile* appartient au genre tragique, les notes doivent y être en très-petit nombre; c'est par les moyens les plus simples que s'opèrent les plus grands effets : d'ailleurs, des traits chargés et trop riches manifesteraient l'artifice, et détruiraient la vraisemblance et l'illusion. Il faut encore que les sons ne soient ni trop graves ni trop aigus; mais qu'en se développant, ils décrivent, pour ainsi dire, une courbe, de sorte qu'il n'y ait rien d'anguleux, rien qui puisse heurter ni blesser l'oreille. Nous nous croyons obligés de dire à ceux qui desirent des *cantabiles* dans la musique du chevalier Gluck, que c'est d'après la musique du chevalier Gluck que nous avons tracé cette définition du *cantabile*.

sions, et non à des opinions empruntées; jugez de cette musique, comme on juge des odeurs et des couleurs, sans écouter les pédans, les cœurs froids, et tous ces assassins des arts, qui voudraient prescrire à l'artiste la marche de l'artisan, et substituer la méthode à la liberté, déesse du génie. L'examen, la discusion, l'analyse sont nécessaires, sans doute, toutes les fois qu'il faut prononcer sur des ouvrages de raisonnement; mais s'agit-il des productions des beaux-arts, si vous pensez, si vous raissonnez avant d'applaudir et de vous écrier, c'est la faute de l'artiste ou celle de vos organes. Voyez avec quelle rapidité partent les applaudissemens qui se font entendre dans toutes les parties de la salle; regardez autour de vous, levez les yeux sur les loges; on y bâillait autrefois, aujourd'hui on y pleure. — Un moment, un moment, monsieur l'admirateur éternel, s'écria avec emportement un homme qui pleurait de rage, quand toutes les personnes sensibles pleuraient d'attendrissement : vous allez entendre un morceau dont je vous invite à entreprendre l'éloge.... Le voilà : Eh! bien qu'en di-

tes-vous, messieurs ? quatre vers entiers sur le même ton, sur la même note ! Y a-t-il rien de plus misérable, et n'est-ce pas là le contraire de la musique ? — Il est vrai que le propre de la musique, et sur-tout de la musique théâtrale, est de saisir l'accent des passions, de l'embellir, de le fortifier et de le rendre plus sensible ; mais ce sont des *ombres* qui sont sur la scène, et il n'y a plus de passions au-delà de la vie ; ces vers ne sont point susceptibles d'une autre déclamation : et c'est en les privant même de leur accent naturel et ordinaire, que le chevalier Gluck nous prouve à quel point il sent et respecte les convenances. Cependant, comme il ne s'agit pas seulement d'imiter, et que l'imitation doit se faire en musique, réservez pour l'orchestre un bout de vos oreilles, et vous verrez qu'à cette déclamation monotone, le compositeur attache une harmonie très-variée, très-expressive et très-pittoresque, une harmonie faite pour émouvoir toutes les personnes sensibles, et pour pénétrer tout à-la-fois de terreur et d'admiration celles qui à la sensibilité joignent la connaissance de l'art.

Comment se peut-il qu'*Iphigénie* et qu'*Orphée* ne vous aient pas accoutumé à écouter plus attentivement l'orchestre ? Cette indifférence n'est pardonnable que dans tous vos autres opéras, où, à l'exception d'un très petit nombre de morceaux, les instrumens accompagnent la voix, comme un valet accompagne son maître, et non comme les bras, les mains, les yeux, les mouvemens du visage et de tout le corps, accompagnent le langage du sentiment et de la passion. — Vous avez beau admirer, louer, pérorer, nous savons que votre chevalier Gluck n'est regardé que comme un compositeur du second ordre. — Par qui donc, monsieur, s'il vous plaît ? — Par tout le monde, en Italie et dans le reste de l'Europe. — Je n'avais pas entendu dire cela ; mais ce que je sais parfaitement, c'est que l'auteur du meilleur traité qui ait encore paru sur la musique dramatique, auteur italien, et de plus napolitain, compare les opéras du chevalier Gluck aux chefs-d'œuvre de Raphaël ; que le même auteur, après avoir invité les *Jomelli*, les *Piccini*, les *Traetta* et les *Sacchini* à ramener enfin sur la scène la véritable mu-

sique [1], celle qui peint les passions, et qui parle au cœur, leur propose le chevalier Gluck pour modèle; et que c'est sur l'*Alceste* de ce même chevalier Gluck, que cet écrivain philosophe fonde toute sa théorie. Je sais encore que l'homme de l'Angleterre le plus profondément versé dans l'histoire et la science de la musique, le docteur *Burney*, appelle le chevalier Gluck le *Michel-Ange* de la musique. L'illustre citoyen de Genève n'a pas dissimulé son admiration pour les talens et les ouvrages de ce grand artiste : et voici les expressions d'un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, M. *Wieland*. « Graces au génie « puissant du chevalier Gluck, nous voilà « donc parvenus à l'époque où la musique a « recouvré tous ses droits : c'est lui, et lui « seul qui l'a rétablie sur le trône de la « nature, d'où la barbarie l'avait fait des- « cendre, et d'où l'ignorance, le caprice et « le mauvais goût la tenaient jusqu'à pré- « sent éloignée. Frappé d'une des plus belles

[1] Tempo sarebbe ormai che i Jomelli, i Piccini, i Traetti, i Sacchini prendendo per mano la vera musica *vocale* la rimenassero sulle scene.

Planelli, dell'opera in musica. Napoli, 1772.

« maximes de Pythagore, IL A PRÉFÉRÉ LES « MUSES AUX SIRÈNES : il a substitué à de « vains et faux ornemens cette noble et « précieuse simplicité qui, dans les arts, « comme dans les lettres, fait toujours le « caractère du vrai, du grand et du beau. « Eh ! quels nouveaux prodiges n'enfante- « rait pas cette ame de feu, si quelque sou- « verain de nos jours voulait faire pour « l'opéra ce que fit autrefois Périclès pour « le théâtre d'Athènes.... » Mais je vous vois rougir et pâlir tout-à-tour : je n'ache-verai point, monsieur ; mon intention n'é-tait pas pas de vous faire de la peine ; je ne voulais que vous détromper. Je me conten-terai donc de vous dire que M. le chevalier Gluck n'est ni de la première, ni de la se-conde classe des compositeurs, mais qu'il occupe une classe à part, et qu'il y a peu d'apparence que beaucoup de musiciens viennent s'asseoir sur la même ligne. Adieu, messieurs, vous m'avez privé d'un grand plaisir ; si l'on donne trente représentations de cet opéra, je ne l'aurai bien vu que vingt-neuf fois ; *vous m'aurez fait perdre une soirée ;* mais si j'ai détruit vos préjugés, je m'en console, et vous pardonne.

NOTES.

QUEL QUE soit ce pauvre drame, assurément ce ne sont pas nos musiciens d'aujourd'hui qui le feront valoir.... Contens d'avoir dans leurs airs, le plus souvent ennuyeux, chatouillé les oreilles avec une *sonate de gosier*, ils ont fait de notre théâtre dramatique, un amas d'invraisemblances honteux et intolérable. (*Lettre de M. l'abbé Metastase, à M. Mattei.*)

O combien de fois devrions-nous adresser à plusieurs de nos airs le mot de Fontenelle : *musique, que me veux-tu ?* Ces airs sont chantés parfaitement juste, et exécutés avec une agilité prodigieuse ; il y règne une parfaite égalité de sons dans la voix ; le tems et la mesure y sont scrupuleusement observés ; ils sont enrichis de trilles et de cadences d'une longueur admirable ; encore une fois : *musique, que me veux-tu ?* En vérité, je l'ignore, si tu ne m'inspires aucun sentiment. Je connais des voix auxquelles on ne pouvait rien reprocher : mais mon cœur leur faisait le plus grand de tous les reproches, car elles ne lui disaient rien. On paie les danseurs de corde pour étonner ; on paie les musiciens pour émouvoir, et la plus grande partie des musiciens veulent faire les danseurs de corde. (*Extrait d'une Dissertation du célèbre Beccaria.*)

Nos airs consistent dans un assemblage hétérogène d'idées, et de différens morceaux cousus au hasard, sans dessein, sans ordre et sans unité; assemblage qui n'excite le plus souvent dans l'ame des auditeurs qu'un mélange de sentimens opposés les uns aux autres, et dont on ne peut attendre ni plaisir, ni émotions.

Il est à desirer qu'il se présente enfin quelque professeur doué d'un rare talent, et parfaitement instruit de toutes les parties de la musique, lequel, sans se mettre en peine des propos impertinens de tous ses rivaux, fasse renaître, à l'imitation des grecs, l'art d'émouvoir les passions, et délivre enfin les auditeurs de l'ennui que leur fait éprouver la musique de nos jours [1].

On doit à l'école romaine la renaissance de la parfaite harmonie dans la musique, et à l'école de Naples la chaleur et la fécondité des idées. Il faut espérer que quelques professeurs de nos jours, qui nous ont déjà donné des preuves d'un talent vraiment supérieur, procureront à notre musique tous les avantages qui caractérisaient celle des grecs. (*Extrait de l'Histoire de la Musique, par le P. Martini.*)

[1] Il paraîtra sans doute étonnant que quelques personnes appellent avec empressement en France ce même genre de musique dont les italiens sont rassasiés, excédés, ennuyés; car lorsque le P. Martini a publié son ouvrage, tous les théâtres de l'Italie avaient retenti des productions des *Jomelli*, des *Traetta*, des *Piccini*, des *Sacchini*, etc.

C'est pour être ému, et pour jouir du charme de l'imitation, que je vais au théâtre, et non pour admirer le musicien qui chante. Le vulgaire qui ne voit, n'entend, et ne sent que par les yeux, les oreilles et le cœur d'autrui, applaudit les trils, les broderies, les sauts et les bords de la voix, comme il applaudissait au dix-septième siècle cette poésie ampoulée et extravagante, où l'on *faisait suer le feu*, et où l'on *empoisonnait l'oubli avec de l'encre*. Quel nom donner à une musique où le compositeur et le chanteur se disputent à qui confondra le sens des paroles ? Cette sorte de musique n'est assurément ni italienne, ni latine, ni hébraïque ; car je défie les personnes qui savent ces langues d'entendre un seul mot des paroles que l'on chante.

Quand je vais à l'église ou à l'opéra, ce n'est point le chant des oiseaux que je veux entendre, mais la voix d'un homme qui parle doucement à mon esprit, à mon imagination, à mon cœur. (*Extrait d'une Dissertation de l'abbé Conti.*)

Quel plaisir peut-on avoir à ces sortes de spectacles, dit M. Eximeno, en parlant de l'Opéra ? A mon sens, la preuve la plus certaine de l'ennui qu'on y éprouve, c'est le bruit qu'on ne cesse d'y faire ; il est vrai qu'à la fin de l'air, lorsque la cadence arrive, il règne un profond silence, et qu'après que le chanteur a parcouru d'une haleine une longue suite de sons qui ne signifient rien, le théâtre retentit

de cris et de battemens de mains : les musiciens ne pourraient-ils pas s'excuser en alléguant ces deux vers :

E poichè paga il volgo sciocco, è giusto
Sciocamente cantar per dargli gusto.

Voyez le *Traité dell'origine e delle regole della Musica*, par D. Eximeno. Roma, 1774.

LES QUATRE PARTIES

DU JOUR A LA MER [1].

Tranquilles habitans des campagnes fertiles, que nous avons vues fuir sous l'horizon; diligens laboureurs, qui, dès l'aube du jour, allez, par un travail assidu, arracher à la terre votre modique subsistance; et vous, infatigables vignerons, qui, courbés sur le cep que vous avez planté, ne cultivez pas pour vous le doux fruit de la vigne; et vous, enfans des arts, qui, répandus dans les villes, préparez pour l'oisive opulence les instrumens du luxe et des délices, soit que vos bras robustes consacrés à la noble architecture, convertissent en palais la masse informe des carrières, soit que vos mains industrieuses rendent malléables les plus durs métaux; et vous, citoyens fortunés, qui placés dans la classe

[1] *Note de l'éditeur.* Les Quatre Parties du Jour à la Mer ont été imprimées en 1785, mais sur une copie incomplète où ne se trouvait point la description des attérages et de l'échouement.

la plus désirable dans la société, entre l'abondance et le besoin, servez également l'un et l'autre par vos travaux publics ou domestiques.... ô hommes! qui que vous soyez, rendez grace à la nature bienfaisante, qui laisse tous les jours sous vos yeux, les lieux chéris où vous êtes nés! Heureux celui qui ignore les merveilles et les périls de la navigation, art sublime, utile autant que funeste, produit de tous les arts et de la cupidité!

LE MATIN.

Heureux bergers, saluez l'aurore; que vos troupeaux bondissent sur l'herbe fraîche. La nature, attentive au grand spectacle qui se prépare, cesse d'être muette; l'odeur suave du matin s'est répandue dans vos campagnes; le chant des oiseaux s'est fait entendre; les sombres forêts reçoivent une impression de lumière; les couleurs sortent du néant, et la cime radieuse des montagnes annonce aux vallons l'astre du jour.

Ainsi vous aurez vu ses rayons bienfai-

sans, tandis que nous, qui voguons vers les régions occidentales, voyons à peine pâlir l'étoile du matin. Cependant la proue du navire ne trace plus sur l'océan des sillons de flammes argentées. L'horizon, qui s'étend sous un voile dont l'épaisseur se dissipe, laisse apercevoir la triste uniformité de la plaine liquide. Le sommet des mâts s'est découvert; les voiles et les manœuvres se présentent à l'œil du maître qui les parcourt; le pilote n'a plus besoin des feux de l'habitacle pour observer l'aiguille aimantée; le gabier est déjà dans la hune; il aperçoit, il compte les vaisseaux qui voguent autour de nous à différens aires de vent. Le matelot, fatigué des veilles de la nuit, s'assied sur le tillac; il se réjouit d'apercevoir au lever de l'aurore les signes d'un vent favorable. Une étincelle sortie du sein de l'onde peint d'or et d'azur les nuages amoncelés vers l'orient; le ciel s'enflamme; le soleil s'élance sur l'horizon. Où êtes-vous, légers habitans des airs, qui, par la variété de vos plumages et la mélodie de vos concerts, charmez les yeux et les oreilles? c'est à vous qu'il appartient de célébrer la première heure d'un beau jour.

Tendres amans, hâtez-vous d'en jouir, rendez hommage à la nature : vous lui devez tous vos plaisirs; embellissez-vous de ses attraits.

Pour nous, qui ne sommes séparés que par un bois flottant des vastes profondeurs de l'océan, le retour de la lumière ne nous montre que des abîmes ; et tandis que le murmure d'un ruisseau fuyant entre des saules, occupe délicieusement celui qui respire sur ses bords la fraîcheur du matin, le mugissement des vagues qui se brisent sur l'avant du navire, est le redoutable réveil du marin qui cherche avec inquiétude un repos nécessaire.

Les humides habitans des mers se dérobent aussi à l'empire de la nuit ; ils viennent présenter leurs brillantes écailles au père des couleurs, et divisés ou réunis par l'instinct des besoins, on les voit courir après la proie que la nature voulut leur indiquer ; ainsi l'éclatante dorade s'élance sur un moindre poisson, qui fuit jusque dans les airs son ennemi étonné ; mais le cartilage spongieux qui le soutient est bientôt desséché, et la dorade attentive, jugeant sa chûte prochaine, le reçoit entre ses dents

meurtrières, avant qu'il soit retombé dans son premier élément.

Témoin de ce spectacle, l'industrieux matelot suspend à une ligne un fer aigu et recourbé, qu'il enveloppe d'une étoffe légère, et lui donnant la forme volatile, qui attire la dorade, il la voit bientôt nager sur les flancs du navire. Plein d'espérance et de joie, il agite sa ligne, il la plonge, il la retire, et le poisson vorace, trompé par ses mouvemens, devient lui-même la proie du pêcheur satisfait. Alors on accourt sur le pont, on admire, on est ébloui des riches couleurs du poisson expirant. Mais ces jeux innocens vont disparaître; le maître ordonne qu'on dispose les manœuvres; la sage prévoyance de celui qui commande les veilles de la nuit a opposé une moindre voilure à l'impulsion du vent. En vain l'impétueux aquilon préparait dans l'obscurité les orages menaçans, le matelot ne craignait pas de voir fuir et rompre entre ses mains les toiles déployées; les arbres qui les supportaient n'en voyaient plus leur cime couronnée; mais le soleil dissipe à l'orient les humides vapeurs qui s'élevaient dans la moyenne région; un souffle pur a

dévoilé l'azur du firmament. La mer abandonnée à ses propres élans, marque par ses ondulations la trace légère des zéphirs, et le vaisseau dont les bras sont dépouillés de leurs forces mouvantes, divise plus lentement la colonne d'eau qui s'oppose à son passage. L'agile matelot va lui rendre sa vîtesse; il vole des haubans sur la hune, s'élance sur la vergue, et s'y tenant suspendu, il dégage d'une main hardie le cordage qui tenait la voile captive; elle s'enfle aussitôt, et reçoit dans son sein le vent qu'elle avait fui.

Pendant que le capitaine ordonne et conduit la manœuvre, le pilote, averti par un sable dont la chûte précipite et mesure les heures, prépare l'utile instrument qui doit déterminer la course du navire; son bois triangulaire est armé par un de ces côtés d'une lame de plomb qui lui fait couper perpendiculairement la surface de l'eau; et tandis que le navire s'éloigne du point fixe où le bois s'est plongé, le cordeau qui le saisit s'échappe en tournant librement sur un pivot, et marque par ses nœuds, divisés en distances égales, l'espace parcouru pendant la cent vingtième partie d'une heure.

Cependant un nuage épais s'élève sur l'avant du vaisseau ; le passager timide s'effraie à l'aspect des fourneaux enflammés, et le noir cyclope qui habite cet antre enfumé, prépare, en chantant, les légumes et les viandes salées. Non loin de là une odeur malfaisante frappe les sens alarmés; mais l'équipage s'applaudit de ne voir rendre à la pompe agitée que des eaux noires et croupissantes, signe heureux des efforts impuissans que fait la mer pour pénétrer dans les fonds du navire. Le matelot satisfait abandonne les pistons, et vole à un nouveau travail ; les uns puisent de l'eau que d'autres répandent de la poupe à la proue ; le pont est inondé, et les pores du bois humectés ne sont plus desséchés par l'ardeur du soleil. Alors on ouvre les panneaux, et l'air, captif pendant la nuit, circule librement ; mais l'airain sonore s'est fait entendre : que celui qui travaille et celui qui se repose volent sur le tillac ; on va rendre au souverain maître des élémens l'hommage qui lui est dû. L'enceinte de nos temples borne trop à nos yeux sa grandeur infinie. O vous! qui errez sur le vaste sein des mers, prosternez-vous au pied de son trône redou-

table ; il est suspendu sur vos têtes ; publiez ses merveilles, vous en êtes entourés ; célébrez ses bienfaits ; il renouvelle pour vous la colonne de feu qui conduit les israélites dans le désert ; il recommande aux cieux de tourner sur leur axe, et de vous présenter dans un ordre immuable les révolutions des astres. Il trace sur un cercle les signes auxquels vous devez reconnaître la marche du soleil ; il lui prescrit des limites, afin que vous distinguiez la région qu'il habite ; il chasse du centre de la terre les tourbillons de matière magnétique, et les faisant circuler d'un pôle à l'autre, il ordonne à l'aimant de vous marquer leurs traces invisibles ; il assujettit le tems et l'espace à vos calculs ; il distribue les vents sur tous les points de l'horizon, et trace à chacun d'eux la ligne qu'ils doivent parcourir.... Que son bras tout-puissant les enchaîne ou les déploie sur les flots irrités, l'océan sera votre tombeau. Adorons le Dieu de l'univers ; que nos fronts s'humilient devant sa majesté sainte.

L'équipage qui s'est rassemblé pour satisfaire à ce pieux devoir, cherche dans un léger repas le retour de ses forces ; et

ceux qui ont vu commencer et finir huit fois de suite les révolutions du sable, sont remplacés sur le pont par leurs compagnons reposés. Les maîtres préparent et distribuent divers travaux. Le vent favorable n'est plus contraint par l'exercice des manœuvres; mais la molle oisiveté n'apprendrait point au matelot à lutter contre les tempêtes; il faut que ses bras nerveux soient toujours en action, et que le travail alimente sa vigueur. Cependant le pilote veille sur le gouvernail; il commande au timonier d'en compasser les mouvemens, afin que le navire ne s'écarte pas de la ligne droite qu'il doit décrire; il observe les banderolles flottantes, et compare leur direction avec celle de la boussole; il s'aperçoit que le vent qui prolongeait la poupe, la coupe obliquement; il fait orienter les voiles, leurs angles s'ouvrent, et le vaisseau fuit plus rapidement.

Quel est celui que je vois appuyé sur la lisse? Il examine le sillage du vaisseau, et trop lent à son gré, il voudrait précipiter sa course.... Mortel! ainsi s'écoule le torrent de la vie; et tes desirs impatiens appellent l'avenir: il arrive; mais tu n'es plus.

LE MIDI.

Lorsque le soleil, réunissant ses rayons, les darde perpendiculairement sur les campagnes, le voyageur fatigué regarde autour de lui ; il s'étonne de ne point apercevoir les toîts des maisons ; mais il entend la voix bruyante des villageoises qui portent sur leur tête des corbeilles d'osier : elles s'avancent d'un pied léger à travers les haies d'aubépine. Alors il voit les moissonneurs abandonner la faulx, et leurs petits enfans, qui ramassaient les épis échappés de la gerbe, s'assemblent autour d'eux ; ils vont à la rencontre des femmes, qui ont déjà posé sur le gazon le pain noir avec l'ail et le sel, et les vases qui contiennent l'eau rougie. Le voyageur aborde cette troupe rustique, qui le salue avec bienveillance, et lui apprend à quelle distance il est du bourg le plus voisin. On lui indique tous les points de remarque. Là, il trouvera une fontaine couverte de cresson, et il la laissera à l'occident, pour suivre une allée de noyers qui se présente à lui : plus loin il apercevra des prés bordés de

chênes antiques, et le sentier qui les traverse le conduira jusqu'à la porte de l'hôtellerie où il doit se reposer. Ainsi l'habitant des rives de la Seine parcourra les pays divers qu'arrosent le Danube, l'Euphrate et le Gange, et trouvera chaque jour sur sa route, les signes sensibles qui distinguent les provinces, les climats et les nations. Mais nous, qui cherchons sur l'océan un nouveau monde; nous qui, des ouvrages innombrables du Créateur, n'apercevons plus que le feu et l'eau, qui pourra nous apprendre la distance où nous sommes des lieux que nous avons quittés, de ceux où nous tendons? Isolés sur le globe, ignorés de ses habitans, nous occupons un point dans l'espace. Envain nous fuyons sur l'aile rapide des vents, aucun objet nouveau ne s'offre à nos regards. Quoi! l'univers ne serait-il plus qu'une masse fluide? Soleil! toi qui nous accompagnes, qui luis également sur les continens et sur les mers qui les entourent, arrête un moment ton char radieux! Le maître de la nature l'ordonne ainsi, et nous permet de t'interroger. Homme! viens développer les facultés sublimes que le Créateur a renfermées sous l'argile.

Le pilote prépare ses instrumens, il va mesurer la circonférence des cieux ; il trace sur un cercle un angle égal à celui que décrit le soleil sur l'horizon ; il l'observe, il le suit dans sa course ; l'astre s'élève, atteint le méridien ; il s'y fixe un instant, et laisse apercevoir sa distance au zénith. Alors nous connaissons le point du ciel correspondant à celui du globe où nous sommes, et cette indication nous apprend notre position relative à l'un ou à l'autre pôle.

Cette heure salutaire qui nous instruit, qui nous éclaire, interrompt le travail des matelots. On leur distribue, avec économie, une eau rare et précieuse, quoiqu'elle ait perdu toute sa saveur et sa limpidité. Le cambusier mesure les petites portions d'un vin rouge et épais, qui usurpe le nom célèbre des côteaux de la Garonne. On présente avec plus d'abondance les pains durs et brisés, dont une forte cuisson a extrait tout l'humide : on divise en parties égales la morue sèche et le bœuf salé ; et le matelot content commence un repas frugal, assaisonné par l'appétit. Mais quelle inertie dans les airs en suspend le mouvement ! les

voiles ne font plus d'efforts pour s'éloigner du mât qui les appelle ; leur chute perpendiculaire annonce le silence des vents ; la mer abaisse ses flots audacieux ; les monstres qui habitent ses antres profonds, s'élèvent sur la surface unie ; et les oiseaux aquatiques ne trouvant plus la même élasticité dans l'air raréfié par la chaleur, se reposent sur l'Océan ; le vaisseau reste immobile.

Quelle est donc cette masse flottante dont la vélocité étonne notre impuissance ? sa grosseur surpasse celle des éléphans de la Lybie : c'est l'énorme baleine qui sillonne les ondes. On redoute son approche ; la nef légère qui se trouve à son passage en est souvent renversée. Plus loin on aperçoit l'espadon, son terrible ennemi : il semble s'indigner de ce que la nature lui a refusé la force et la grandeur ; mais son agilité, son courage, lui font aspirer à l'empire de la mer ; il va le disputer ; sa fureur lui cache le danger : il redresse la redoutable épée dont son front est armé, cingle sur la baleine qui l'attend avec mépris. Il l'approche, s'élance dans les airs, soudain il replonge. Il veut lui percer le flanc ; mais

elle évite son atteinte, et sa queue se déploie pour briser à son tour l'arme cruelle dont elle est dépourvue. L'espadon fuit et revient ; il attaque, il se défend : aussi prompt que la bombe chassée par le salpêtre, il s'élève et retombe comme elle. Enfin il est vainqueur : sa tranchante épée s'est fait jour dans le corps de son ennemi ; mais il ne peut plus s'en dégager lui-même, il reste attaché sur la plaie qu'il a faite. Alors on voit les deux monstres se débattre ; l'onde en est agitée ; elle se teint de leur sang, et leur combat finit avec leur vie. Féroces animaux ! est-ce vous qui avez offert les premiers aux hommes ces sanglans spectacles? ou les hommes cruels vous en ont-ils donné les premières leçons? Inhabile aux combats, le souffleur pacifique se réjouit du calme des ondes ; il joue sur leur surface, il s'étend sur le dos, il se redresse et paraît marcher sur les eaux ; il les pompe, il les aspire, et les fait jaillir de ses narines. L'œil se plaît à tous ces mouvemens : on cesse de se plaindre de l'absence des vents qui nous dérobent ces spectacles divers. Mais un monstre hideux et formidable nage autour du navire.

Attiré par l'odeur forte qui s'exhale du bord, il ouvre sa large gueule, garnie d'un triple rang de dents, et semble attendre sa proie. O matelots! qui supportez impatiemment la chaleur accablante, ne vous confiez plus à la sérénité perfide de la mer! Qu'il vous souvienne du sort déplorable de votre jeune compagnon! Fier de son adresse et de sa légèreté, on le voyait nager de la poupe à la proue: il appelle ses camarades, il leur vante la fraîcheur de l'eau; elle rend à ses membres leur souplesse et leur ressort. Les plus hardis se disposent à l'imiter; mais on entend un cri perçant, la pâleur de la mort est déjà sur son front: il a vu le requin, ce monstre vient à lui. On frémit, on jette des cordages, le nageur s'en saisit: on l'enlève, il est hors de l'eau; mais le monstre s'élance, il l'atteint, et cet infortuné ne peut plus conserver que les restes sanglans de son corps déchiré.... Ses forces l'abandonnent, la corde lui échappe, il retombe, il disparait, il est dévoré. Ainsi les matelots frémissent à l'aspect du requin, lors même qu'ils n'ont point à le craindre: ils voudraient en purger les mers; ils se disputent à qui lancera le premier le

harpon acéré. Les uns cachent le fer meurtrier sous un appât de viande salée ; et tandis que leurs mains présentent au monstre un aliment, leurs yeux menaçans lui promettent la mort. D'autres préparent des palans pour le hisser à bord. L'avide requin dévore tout ce qui s'offre à lui ; il sent le fer et veut le repousser ; ses dents vont le briser. Les efforts violens qu'il fait pour se dégager, fatiguent les matelots : on le perce avec les crocs, on l'entrave dans les cordages, et, à l'aide des poulies, on l'amène sur le pont. C'est alors que sa force se déploie ; le fouet de sa queue ébranle le navire ; son sang ruisselle de toutes parts, il paraît expirant, et c'est à coups de hache qu'il faut lui arracher la vie.

Cependant des nuages légers paraissent à l'orient ; ils se croisent, et le vent qui les chasse arrive jusqu'à nous : la voile s'enfle, résiste, et le navire obéit.

LE SOIR.

Tandis que les esclaves de la mollesse distribuent les heures entre le plaisir et le repos, il est des hommes dont la vie labo-

rieuse semble un effort continuel de la nature. O vous ! qui étendez vos besoins jusqu'aux superfluités étrangères, riches fastueux, apprenez ce qu'il en coûte de peines et de travaux pour satisfaire la frivolité de vos goûts, l'extravagance de vos desirs ! Mais que votre orgueil barbare n'imagine pas commander à l'indigence : vous en êtes tributaires. Semblables à ces masses insensibles dont l'architecte forme le faîte d'un palais, on les voit prêtes à écraser les colonnes qui le soutiennent ; mais leur volume et leur poids sont dans les proportions de l'édifice. L'inquiétude de l'abondance vous tient lieu d'humanité ; elle vous conduit à la porte du pauvre : vous sollicitez son industrie, et sans cesser de lui être odieux, vous devenez son bienfaiteur : ainsi nous voyons la même nuée engendrer les orages destructeurs et les pluies salutaires.

L'astre que nous avons vu s'élever rapidement jusqu'au sommet de la voûte azurée, abaisse ses feux étincelans, et s'annonce déjà sur un autre hémisphère.

O vous dont les savantes veilles éclairent nos travaux ! venez jouir du fruit de vos

leçons ; voici le moment où l'on peut vous offrir un spectacle digne de vous. L'étroite enceinte de ce navire est devenue le théâtre des arts.

Nous n'avons pu demander au soleil que l'indication précise de la région qu'il habite ; mais pour trouver sur la mer le point que nous cherchons, ce n'est pas assez de savoir la distance où nous sommes de l'un et l'autre pôle, il faut aussi déterminer le chemin que nous avons fait, à l'orient ou à l'occident.

L'usage du loch nous a appris la quantité de chemin que nous parcourions dans un tems convenu ; l'aiguille aimantée nous indique de quel point du globe part le vent qui nous chasse, et la carte réduite nous met sous les yeux la position graduée de la terre que nous avons quittée, et de celle que nous cherchons en sortant du port. En perdant la terre de vue, le pilote en a conservé la distance, il la mesure sans cesse. Ce premier point de départ noté sur la carte, il y place aussi son navire, et le suit dans sa course ; il marque à toutes les heures les rombes de vent qu'il a parcourus, et ce qu'il fait de chemin par chacun d'eux.

Si le vent le contrarie, il en calcule le retard, et le retranche de sa route; s'il le pousse avec impétuosité, il en mesure la vîtesse; si le calme succède, il en compte la durée. Quelle que soit enfin la variété du tems, son art l'assujétit à la précision du calcul et de l'observation; il compasse sur sa carte tous les mouvemens du vaisseau; et flottant au gré des vents sur la plaine liquide, il ose dire : *Je suis là.*

Les jeunes pilotins examinent les opérations du maître, et tracent d'une main incertaine la marche du navire.

Les combinaisons les plus savantes se réduisent pour eux à des pratiques dont l'exécution devient familière, et leur mémoire docile leur épargne les efforts pénibles de l'imagination. C'est ainsi qu'à l'aide des tables calculées par Bouguer, la marche du soleil dans l'écliptique s'aperçoit chaque jour, et nous permet de fixer sa hauteur méridienne. Son amplitude prévue, selon les saisons et les climats, offre pareillement au pilote un moyen sûr d'estimer la différence des pôles magnétiques aux pôles de l'univers, et les variations merveilleuses de l'aimant cessent

d'être un phénomène inquiétant pour le navigateur.

Tels sont les sentiers lumineux qu'ont tracés sur l'Océan les successeurs d'Euclide et de Ptolémée. Pendant que leur génie créateur dirige la main qui nous conduit, l'industrieux matelot devient un artisan.

Je vois des ateliers, j'entends le fer gémir sous les coups du marteau; ici la hache et la scie taillent et disposent les bois pour les besoins du navire; là, on visite les voiles, et l'aiguille répare les outrages du tems; les uns enduisent de brai les cables et les cordages; d'autres les décomposent, et tirent encore parti de leur vétusté; ceux-ci, profitant d'un instant de loisir, lavent dans l'eau salée les lambeaux qui leur servent de vêtemens, et leurs chansons rustiques semblent braver le travail et la misère.

O matelots! hommes précieux, enfans de la patrie, qui plus que vous a droit à ses bienfaits? Soldats dans les combats, ouvriers dans nos chantiers, vos jours de repos sont encore consacrés à la charrue! Echappés aux fureurs de Mars et de Neptune, vous revoyez avec joie vos chau-

mières ; devriez-vous y trouver l'indigence ?

Cependant le capitaine observe la marche de son navire, il le voit fléchir sous la voile ; le centre de gravité lui paraît altéré, il ordonne au maître de la calle d'en visiter l'arrimage ; les consommations l'ont allégé, il faut rétablir l'équilibre des masses ; on emplit d'eau salée les pièces qui contenaient l'eau douce, et la somme des poids se trouve proportionnée à la pression du vent.

Mais quel cri de joie s'est fait entendre ? quel son frappe mon oreille ? C'est du sommet des mâts qu'un gabier attentif nous annonce la terre : la sphéricité des mers l'intercepte pour nous. On vole dans les haubans ; on ne voit rien encore, mais le gabier répète : *terre ! terre !* et la joie se répand sur les visages. Le pilote étonné garde seul un triste silence ; il rougit, il accuse l'incertitude de son art ; il impute aux courans la différence du chemin qu'il avait estimé ; puis soudain il rappelle l'observation qu'il a faite de la hauteur du soleil ; et la comparant sur la carte à la latitude du lieu qui semble s'offrir à nos regards, il prend un ton plus assuré, et

détruit notre espoir. Cependant l'objet qui nous est indiqué grossit et se découvre à l'horizon : il ressemble à un nuage fixe. Bientôt il est mobile, et nous présente une colonne de fumée dont l'ascension nous étonne : c'est un feu très-distinct, et dont la densité s'aperçoit à travers les rayons du soleil. Mais quelle terre pourrait ainsi, malgré la sûreté de nos calculs, sortir de l'océan ? Nous nous trouvons à deux cents milles de ces régions nouvelles qu'aborda le premier le célèbre gênois. Eh ! qui peut estimer la variation perpétuelle des courans ? Si dans certains lieux de la terre le gisement des côtes, l'abaissement des pôles, ou l'élévation de l'équateur, augmentent ou diminuent par des observations connues leur masse et leur vîtesse, pouvons-nous calculer dans les climats voisins, la répercussion des vents et l'inégale pression de l'atmosphère ? Phénomènes sans cesse renaissans, quel autre que le maître de l'univers peut déterminer l'ordre qui vous astreint, et les révolutions que vous opérez ? Ainsi l'exacte géométrie et la sublime astronomie nous élèvent quelquefois jusqu'aux régions éthérées, et soudain nous

replongent dans le cahos de l'ignorance.

Tels sont, dans la nuit profonde, les éclairs brillans du tonnerre : nous mesurons les cieux, et la mer se couvre de nos débris. Nos frêles connaissances portent, ainsi que nous, l'empreinte du néant..... Mais l'objet qui fixe notre attention grossit et s'approche.... Dieu ! c'est un navire enflammé ; on distingue les mâts et le corps du vaisseau. Le bruit du canon arrive jusqu'à nous.... Ce sont des hommes, ils vont périr ; nous entendons sonner leur dernière heure ; ils nous voient forcer de voiles, et un sentiment plus doux se mêle à l'horreur de leur position ; ils lancent à la mer les esquifs..... ils se jettent à la nage ; les plus agiles abordent la nacelle ; pourront-ils tous y atteindre ? Le feu couvre et dévore le bâtiment qu'ils ont abandonné, les voûtes s'embrasent, l'air comprimé retentit de l'explosion du navire, dont les débris sont dispersés sur les flots.

Mais les secours ne sont pas inutiles : la chaloupe arrive au milieu des nageurs épuisés ; on les a recueillis, et, dans ce désastre affreux, un cri de joie parvient à nos oreilles.... Ils sont sauvés ! personne n'a

péri ! O moment délicieux que celui où chacun de nous embrasse ces infortunés ! ils ne sont plus étrangers, ce sont nos frères et nos amis.

Oui, c'est ainsi que l'Eternel forma le cœur de l'homme. « O être faible ! lui dit-il, « pour te distinguer des autres animaux, « je t'ai donné la raison, et tu résisteras « souvent à sa voix. — Mais je te donne la « pitié, afin qu'il te reste toujours quelque « chose d'humain. »

LA NUIT.

O nuit ! étends ton crêpe funèbre ; mes yeux sont rassasiés du spectacle des abîmes ; les rayons brillans du soleil me font trop regretter les champs heureux qu'il féconde et qu'il embellit : vous qui en avez joui. Vous qui foulez d'un pied léger les vertes prairies, nous voici arrivés au même terme. La nature vous dérobe, comme à moi, ses éclatantes merveilles ; au lieu de ces riches côteaux dont les fruits colorés d'ambre et de poupre attiraient vos regards, vous êtes entourés d'un océan de ténèbres ; vous ne distinguez plus le chêne

superbe de l'humble fougère qui couvre ses racines; le silence et l'effroi règnent dans vos campagnes ; le sommeil, triste image de la mort, va suspendre votre vie. Citadins, villageois, subissez le joug de la nuit; cessez d'être plus fortunés que moi! Insensé, que dis-tu ? n'as-tu donc jamais entendu le son des flutes et des musettes qui retentissent dans les hameaux, lorsque les heures du travail fuient devant celles du repas? Quoi ! voici l'heure où les feux multipliés dans les cités, rendent à la nuit la parure et l'éclat du jour: voici l'heure où les nations assemblées dans les métropoles de l'Europe, écoutent les leçons du génie. A sa voix, les hommes de tous les siècles sortent de leurs tombeaux ; les annales du monde s'ouvrent à tous les yeux ; le crime et la vertu présentent ces grands spectacles qui commandent aux mœurs, et les jugemens de la postérité sont prononcés par l'écrivain célèbre qui sait en être l'organe. Théâtre des beaux arts, temple de l'harmonie, je ne suis plus dans votre enceinte. Que dis-je ! ô terre ! je ne suis plus dans ton empire ; rebelle à la nature, j'ai franchi ses limites, et j'erre en frémissant sur son vaste

tombeau; mais le courage et l'industrie m'environnent. Ces matelots simples et grossiers enseignent au philosophe qui les observe et à la jeune fille qui n'ose les regarder, à habiter sans terreur leur fragile demeure. Lorsque la nuit s'élève sur le trône des airs, lorsqu'elle agite en silence et disperse les ombres, le matelot sourit au travail de la nature qui doit enfanter un beau jour; il chante ses amours, il salue la nuit qui fut témoin de ses plaisirs, et la lune, à son lever, le trouve dansant sur le pont.

Ces jeux bruyans plaisent au capitaine sans le distraire de ses soins vigilans; la sérénité de ses compagnons est sur son visage, mais l'inquiétude du danger, le feu, l'eau, la faim, les écueils, les orages.... fantômes de la mort, vous ne l'abandonnez pas! c'est maintenant qu'il se dérobe à tous les yeux pour régler avec son lieutenant combien de jours encore il nous est permis de vivre. Il examine l'état des subsistances : peut-être un armateur avide en a réduit la mesure, et a osé dire aux vents : je vous prescris un terme.

Mais que cherche cet homme, un fanal à la main ? qu'est-ce qu'il examine d'un œil attentif ? il monte, il descend, il se promène de l'avant à l'arrière..... Eh ! mes amis, c'est à sa prudence que notre vie est commise ! C'est lui qui visite les lampes, les fourneaux, qui éteint tous les feux.....; s'il en rejaillit une étincelle sur les bois, les résines...., la mort la plus horrible.... Homme faible ! apprends donc à converser familièrement avec la mort ; fille et compagne de la vie, ses pas suivent tes pas. Ne crains plus de la voir dans les différens postes où elle te menace : ici elle vole avec les vents qui poussent ton vaisseau ; mais ne l'as-tu pas vue sous de riches portiques s'asseoir en un banquet au milieu des convives ? Ne se plaît-elle pas à surprendre, entre les myrtes, un jeune amant dans les bras de son amante ? Combien de fois la lampe funèbre vient se mêler aux feux que l'ivresse et la joie allument dans les cités ? Et lorsque tes vains efforts irritent sa colère, lorsqu'il lui plaît de multiplier ses victimes, son souffle empoisonné n'attaque-t-il pas tous les êtres vivans ? La guerre, la peste, la famine attendent in-

cessamment ses ordres pour détruire les nations et les empires. Mais écartons ces sombres images : un ciel pur et serein, la lumière douce et brillante des étoiles, la mer resplendissant des reflets de la lune, le sillage égal du navire, le silence de l'univers, tout nous invite au silence et au repos.

Attérage au point du jour. — Vue des côtes de Saint-Domingue.

Ce n'est plus une illusion : la terre est devant nous, nous la voyons sortir du sein des mers. Une large ceinture de côtes montagneuses termine l'horizon ; le verd sombre qui les colore se répand sur cette masse immobile, dont l'élévation ou l'abaissement des nuages étend ou resserre le développement. Les anciens marins n'ont plus aucun doute. Le capitaine reconnait et nous montre le cap *Samana* ; nous voguons à pleines voiles vers ce grand promontoire, et déjà les parfums d'une autre atmosphère arrivent jusqu'à nous. La brise de terre est chargée de toutes les émanations des plantes odorantes. Les fleurs de

l'oranger, de l'acacia, du thym, du romarin, se détachent de leur tige pour venir sur l'air des vents, nous signaler la terre qui les produit. Les oiseaux qui l'habitent essaient aussi leurs forces sur l'océan ; ils ne se laissent point emprisonner dans une île ; toutes celles de cet archipel composent leur domaine.

Nous ne sommes plus qu'à dix milles de la côte, dont les anses et les caps se dessinent en fuyant sous nos yeux. D'immenses forêts, des coteaux verdoyans, entrecoupés de dunes blanchissantes, des pics sourcilleux nous cachent les mines de *Cibao ;* nous cinglons vers le sud-ouest. La montagne de la *Grange* et celle *de la Selle* nous présentent leurs formes bizarres. Après avoir prolongé les vastes déserts occupés par les successeurs de Colomb, nous apercevons avec joie les traces de la culture et de l'industrie européenne. A peine avons-nous doublé la Pointe de *Monte Christ* et la baie du *Fort Dauphin ,* que la terre et la mer nous présentent un autre spectacle. Nous ne sommes plus dans les solitudes de l'océan ; des bateaux pêcheurs nous environnent ; des barques de passage se succèdent d'un port à

l'autre. Des navires d'Europe se préparent comme nous à aborder au *Cap*. Ce n'est plus la sauvage magnificence de la nature qui nous étonne, c'est sa fécondité secondée par le travail de l'homme. Une riche plaine se déploie devant nous [1]. Nous apercevons les feux qui convertissent en cristaux les jus de la canne ; la beauté des plantations, divisées par des haies de citronniers ; des troupes de laboureurs noirs ; le rapprochement des hameaux et des superbes bâtimens qui distinguent les grandes propriétés ; de nombreux troupeaux, errans dans les savannes et autour de ce bassin ; l'entassement des mornes chargés de l'arbuste précieux que produit l'Arabie : voilà le tableau ravissant qui s'offre à nos regards ! O prodige de l'industrie ! Un espace de terre égal à celui qu'enferme le parc de Versailles, produit plus de richesses que la moitié de l'empire de Russie ! C'est-là que cent vaisseaux trouvent leur chargement. Une forêt de mâts nous

[1] *Note nouvelle.* C'était alors l'âge d'or de la colonie. Depuis cette époque la ville du Cap a été incendiée deux fois, et détruite de fond en comble, ainsi que cette belle plaine de *Limonade* et du quartier *Morin*.

annonce la rade; des banderolles flottantes sur les ressifs, le pavillon du *fort Picolet*, en indiquent l'entrée. La barque du pilote aborde le vaisseau, et nous voyons, pour la première fois depuis deux mois, des habitans d'un autre monde. Ils nous en apportent les productions : l'orange, l'ananas, la banane, la sapotille, sont étalées sur le pont; les passagers, les matelots goûtent avec délices les fruits inconnus de la zone torride. On nous demande avec impatience des nouvelles d'Europe, et nous, celles de la Colonie. Hélas! dans cet échange, il n'arrive que trop souvent d'apprendre la perte imprévue d'un parent, d'un ami. Pourquoi faut-il que dans cet instant rapide de la vie, il y ait tant de place pour les longues peines et les noirs chagrins?

Nous sommes dans la rade; les voiles sont carguées, l'ancre est parée, le cable se déroule, le navire est mouillé en face de la ville. Ses somptueux édifices couvrent la base du morne qui la couronne; mais c'est sur la montagne que les regards se portent avec étonnement, en y voyant suspendus à différens étages, des maisons, des jardins en terrasses, et des eaux jaillissantes. — La

cloche sonne, et l'équipage chante l'hymne d'actions de grâces.

Echouement sur la côte de l'île de Cuba.

Nous partîmes du Cap, le 8 août, sur la corvette *la Bergère*, commandée par M. de la Cardonie, qui avait ordre de revenir en France par le canal de Baham. Le 10, nous doublâmes la pointe de Mezzy, et nous prolongions la côte de l'île de Cuba, parsemée d'îlets et de ressifs très-inexactement marqués sur la carte. Le pilote-côtier nous faisait ranger la terre à huit ou dix milles de distance. Une brise réglée, un ciel azuré, un horizon sans nuages nous promettaient la plus heureuse navigation. La lune paraissait à l'orient, et le soleil dardait encore obliquement ses feux qui s'éteignaient à l'occident. L'équipage était sur le pont : c'était le moment du repas du soir. Un des matelots de Beaupré s'écrie : *Arrive, brisans de l'avant.* Un gabier de la hune crie encore plus fort : *N'arrive pas, mouille, nous sommes environnés de brisans.* L'effroi est général, chacun est à son poste. Le

capitaine ordonne le silence, fait carguer les voiles, jeter la sonde ; nous filions huit nœuds ! La sonde annonce quinze brasses d'eau, et de seconde en seconde, le fond s'élève jusqu'à cinq, jusqu'à trois brasses. Tout est perdu, la quille touche, la corvette talonne ; l'aire du vaisseau prolonge son sillage ; la nuit arrive, nous ne voyons plus la terre ; la brise redouble et nous pousse sur les ressifs ; on jette une ancre ; le cable rompt ; on frémit ; nous courons sur les rochers ! Une seconde ancre tient, le vaisseau est arrêté ; mais l'eau nous manque pour le tenir à flot. On met les canots à la mer ; on parcourt, avec des fanaux et la sonde à la main, ce funeste parage. La circonférence des ressifs est reconnue ; nous sommes enfermés dans un cercle de brisans ; on ne retrouve plus la passe par laquelle nous y sommes entrés ; et quand même elle serait signalée, comment y parvenir ? Elle est sûrement à l'est d'où nous arrivons, et la brise d'est est permanente dans cette zone ! Nous voilà donc cloués sur un plateau d'une lieue de diamètre, n'ayant plus sous nos pieds un volume d'eau suffisant pour porter le bâti-

ment ! Le calme qui survient semble éloigner le danger du naufrage ; mais les signes d'un orage prochain se manifestent ; le ciel se couvre de nuages ; la mer devient houleuse. Si l'agitation lointaine de l'atmosphère arrive jusqu'à nous, il n'y a plus d'espoir de salut. Les officiers, les maîtres entourent le capitaine ; sa sérénité les rassure. Il leur dit froidement : *Nous sortirons d'ici sur un radeau ; il faut y travailler.* Chacun se met à l'ouvrage ; on rassemble les mâts de hune, les vergues de rechange ; on prépare les planches, les cordages, les tonneaux vides. Pendant ce travail, qui s'exécute avec ordre, on distribue du vin aux matelots. Nous avions déjà passé plus de la moitié de la nuit dans les angoisses de notre position. M. de la Cardonie interrogeait le pilote espagnol sur la situation des terres et des lieux habités de la côte. Il n'y en avait pas de plus près que la Havanne, et nous en étions à quatre-vingts lieues. Il fallait, pour y arriver, traverser des forêts, des déserts ; mais la grande difficulté était de gagner la terre, éloignée de plus de trois lieues. Comment traverser les ressifs sur un frêle radeau ? Comment le faire

remonter contre le vent et les courans, si nous voulions sortir par la passe ? Nous n'avions point de chaloupe ; nos deux canots, dont l'un était un yôle, ne pouvaient pas contenir plus de vingt hommes, et nous étions en tout quatre-vingt-dix : ces deux embarcations ne pouvaient servir qu'à diriger le radeau. On calculait tout ce qu'il pouvait porter en provisions : il paraissait impossible d'y réunir en eau et en vin, biscuits et salaisons, pour plus de quatre ou cinq jours de vivres, et nous pouvions errer plus long-tems sur ce parage avant de gagner la terre. Cette perspective était triste ; mais il faut se préparer aux nouveaux périls qui nous attendent par quelques heures de repos. Je me retirai dans ma chambre, où je trouvai mon négre assis sur un barril de piastres qu'il voulait à tous risques me conserver. J'eus de la peine à lui faire entendre qu'un barril de biscuit méritait la préférence. Je fis avec lui un petit paquet de vêtemens qui devait composer tout notre équipage, et nous nous endormîmes. Au point du jour, j'entendis un mouvement violent sur le pont, des cris d'appareillage. La brise s'était levée ; elle

nous était contraire ; mais M. de la Cardonie risqua le seul expédient qui pût nous sauver : il savait que son bâtiment était excellent voilier, tenant le vent, comme un bâteau bermudien ; il fit couper le cable, orienter les voiles, et nous courons des bordées entre les ressifs, prêts à nous perdre à chaque instant. Au bout d'une heure, nous n'avions rien gagné, et le cercle de rocher était si menaçant, qu'on allait jeter la dernière ancre et revenir au radeau, lorsque le vent tourna d'un quart au nord, et nous permit d'enfiler la passe. Il est plus facile de peindre avec des couleurs qu'avec des paroles ce qu'on éprouve intérieurement après avoir échappé à un grand péril. J'appliquerais à cette sensation, et à celle-là seulement, la définition du bonheur par M. Dubucq, *l'intérêt dans le calme*.

Nous entrâmes le sur-lendemain dans le magnifique port de la Havanne. Nous comptions y faire une agréable station. Nous avions besoin de nous réparer. On nous procura tous les secours qui nous étaient nécessaires, mais sans nous permettre de descendre à terre. La corvette fut gardée à vue au mouillage. Les représentations et

les instances de M. de la Cardonie auprès du gouverneur eurent pour réponses des complimens, des rafraîchissemens de tout genre et un refus persévérant de nous voir, sans autre explication. Il fallut s'en tenir là, et remettre à la voile quand nous fûmes réparés.

Attérage aux côtes de la Guyane.

La première terre que nous vîmes après notre départ du Hâvre, fut celle de Santo-Yago, l'une des îles du cap Verd, et nous mouillâmes dans la baie de la Praïa, devenue célèbre deux ans après par le combat du bailli de Suffren.

Deux vaisseaux de la compagnie des Indes hollandaise avaient relâché comme nous dans cette rade : ils venaient y faire de l'eau, ce qui était devenu très-difficile dans la situation déplorable où se trouvaient toutes ces îles. Elles étaient affligées depuis cinq ans d'une horrible sécheresse, qui avait tari presque toutes les sources, et détruit les subsistances en grains, légumes, fourrages et bestiaux. On comptait déjà 16,000 hommes morts de faim ou de

maladies contagieuses que produisent la disette et une atmosphère enflammée. Une compagnie privilégiée pour l'approvisionnement de ces îles annonçait de Lisbonne des envois de farine qui n'arrivaient point, et ses agens s'opposaient à ce que le gouverneur prît dans notre bâtiment, pour son hôpital et son état-major, une centaine de quart de farine que je lui fis offrir. Voilà l'esprit du monopole et des compagnies privilégiées ! tant qu'elles n'en sont pas atteintes, la famine et la peste leur paraissent plutôt des moyens que des fléaux.

En sortant de la Praïa, nous portâmes au sud-ouest et passâmes la ligne, pour chercher cette côte, dont les courans portant du sud au nord, feraient manquer Cayenne, si on ne venait reconnaître le Cap nord. A plus de cent milles de la terre, on est averti de son approche par un phénomène qui lui est propre. C'est la rivière des Amazones, qui, à cette distance de son embouchure, vient rouler ses eaux limoneuses au milieu de l'océan, et en coupe l'azur par une nappe blanche qui paraît à l'horizon. Préparé à ce changement de couleur, le capitaine nous annonça notre position; nous étions dans les

eaux du plus grand fleuve du globe. Nous trouvâmes le fond à soixante brasses, et nous naviguâmes encore quarante heures avant d'apercevoir le cap d'Orange, la seule haute montagne de ce continent. Mais voici un autre prodige ! A mesure que nous avancions, la mer était couverte de bois ; nous en étions environnés : c'était, à perte de vue, des trains de bois flotté que les courans et la marée portaient et rapportaient dans différentes directions. Combien mon ignorance et ma curiosité amusaient les marins pratiques de cette côte ! Rien de tout cela ne les étonnait ; ce spectacle nouveau pour moi, s'était répété plusieurs fois pour eux. Ils m'apprirent que les bords de la mer, depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque, étaient couverts de forêts qui paraissaient et disparaissaient comme par enchantement. Les observations bien incomplètes des naturalistes ne nous donnent point encore d'explication satisfaisante de ce mouvement extraordinaire des eaux et des bois. On sait seulement que les courans déposent sur la vase une multitude de graines qui produisent en moins de dix années, des hautes futaies d'un aspect ravissant. Là, ce sont

de longues et superbes avenues parallèles au rivage, à la suite desquelles on attend un château : ici on voit un massif de plusieurs arpens d'arbres magnifiques, qui se présentent au milieu des eaux comme une armée navale en bataille ; plus loin, la forêt se dessine en festons, en s'enfonçant dans le continent. Vient ensuite une plage nue, couverte d'arbres morts, entassés par millions et flottant avec la marée qui les porte en pleine mer. Ainsi à côté de ces vivantes productions de la riche nature, paraissent de vastes catacombes. L'œil embrasse à la fois les merveilles de la vie et de la mort. Habitans du même sol, comment ces arbres contemporains ont-ils un sort si différent ? les uns conservent toute la vigueur de la jeunesse, tandis que les autres, frappés subitement de paralysie, périssent tous ensemble. Ce prodige s'explique par un autre qui reste inexplicable. Le *paletuvier* germe croît et s'élève jusqu'à cinquante pieds de tige sur la vase, dans l'eau salée ; si la mer se retire, les racines se dessèchent, se détachent de la vase, et l'arbre, en équilibre, cède au courant d'air qui l'agite. S'il survient un coup de vent, c'est un espace

immense de forêt renversée en un clin-d'œil ; voilà ce qui s'offre à la vue ; mais le raisonnement s'égare sur les causes inaperçues de cette retraite de la mer, et de son retour sur la même plage, à de longs intervalles. On pourrait croire qu'un mouvement lent et rétrograde des eaux laisse à découvert de nouvelles terres ; mais ce que la mer perd ainsi dans le nouveau Monde, elle devrait le reconquérir dans l'ancien, et l'on remarque plutôt en Europe la décroissance des eaux que leur invasion. Sur la Méditerranée, l'ancien port de Fréjus s'est enfoncé de trois quarts de lieue dans les terres. Dailleurs ce que j'observe ici, sur les côtes de la Guyane, présente un caractère de désordre et d'irrégularité qui échappe à tous les calculs ; la mer couvre et découvre les mêmes plages, y détruit, et y renouvelle les plantations de paletuviers, sans qu'on remarque aucun rapport entre ce mouvement et l'époque des grandes marées, ni avec l'état orageux de l'atmospère. Serait-ce donc vers les pôles que les grands courans de l'océan se dirigeraient constamment ; mais comment en expliquer le refoulement à l'est ou à l'ouest ?

En naviguant sur cette côte, on reconnaît successivement le cap d'Orange, l'embouchure des rivières d'Oyapock et d'Approuague, et l'énorme rocher appelé *le grand Connétable*, qui paraît être, au milieu des eaux, l'hôtellerie de tous les oiseaux de mer habitués dans ces parages. Nous tirâmes un coup de canon, et l'air fut obscurci par les nombreux bataillons de frégates, d'aloyons, de courlis, etc., qui déposent leurs œufs sur le sable. La rive opposée se couvre, à marée basse, d'une autre espèce d'oiseaux dont le plumage enrichit d'un rouge éclatant la sombre bordure des paletuviers. Ce sont les flamans qui viennent chercher sur la vase les coquillages et les petits poissons que la mer y laisse en se retirant; cette abondante récolte leur est disputée par des troupes de chiens sauvages qui sortent régulièrement des forêts à l'heure du passant; et nouveaux ictyophages, vivent uniquement de leur pêche. L'industrie de ces animaux semble accuser la nôtre : quel utile emploi celle de nos pêcheurs trouverait dans ces parages ? Nous étions environnés de poissons de toutes les formes, dont les uns paraissaient

faire route avec nous, et les autres éviter le sillage du bâtiment. La grande raie, la lune, la vieille, l'espadon, se montraient à la surface de l'eau. L'immense population de l'Océan aime à se réunir sur les côtes inhabitées; c'est-là que les monstres marins établissent leurs croisières.

Arrivés dans la rade de Cayenne, nous la trouvâmes immense et solitaire; la barre qui la traverse du nord au sud, en interdit l'entrée aux vaisseaux de guerre, qui trouveraient un bon mouillage dans ce vaste bassin. On aperçoit le fort sans aucune autre trace d'habitation et de culture. Ces remparts indiquent qu'on trouvera là des hommes; mais leur industrie se cache, ainsi que l'objet de leur réunion, dans ces déserts.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le second volume.

VOYAGE DE FERNEY.

Lettre de l'auteur pour servir de préface, page 1

Lettre I.re, 5

Lettre II, 14

Lettre III, 20

Lettre IV, 26

Lettre V, 35

Lettre VI, 41

Lettre VII, 47

Lettre VIII, à M. de Voltaire, 50

Réponse de M. de Voltaire, 52

LETTRE D'UN CI-DEVANT RICHE, 54

LETTRES ÉCRITES DE MOSCOU, PAR UN VOYAGEUR.

Lettre I.re, 59

Lettre II, 65

Les Tuileries (en 1784), page 68
Du pape Clément XIV, 77
Notice sur La Bruyère, 96
Lettre de M. Malouet, a M. Suard, 129
Lettre écrite d'Angers par un père a son fils, 141
De Catulle, 149
Extrait d'une lettre l'Irlande, 197
Relation de l'île de Saint-kilda, 203
De la médiocrité, 236
Réflexions sur les voyages, 247
Le bon homme, 271
Des anciens poetes de l'Europe, 277
De l'origine des langues, 286
Lettre de M. l'abbé Arnaud, au père Martini, 299
Réponse du père Martini, 311
Profession de foi, en musique, d'un amateur des beaux arts, 313.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

PQ
139
59
t.2

Guard, Jean Baptiste Antoine
Mélanges de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY